THÉATRE
DE
FAMILLE

PETITES COMÉDIES ET PETITS DRAMES
FACILES A JOUER EN SOCIÉTÉ

PAR

E. BOQUET-LIANCOURT

LES GENTILLATRES — APRÈS LE DUEL
L'INDÉCIS — LE RETOUR D'ULYSSE — L'ENVERS D'UN BEAU MARIAGE
LES TROIS SŒURS — OSCAR



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1870



PRÉFACE

Jouer la comédie, c'est, pour les acteurs de profession, un travail souvent pénible ; pour les particuliers, c'est une récréation, un plaisir aujourd'hui très-généralement goûté, une mode et presque une épidémie.

La société où vit l'auteur de ces petites pièces a été atteinte de cette épidémie. On voulut jouer la comédie. Alors se présenta cette question délicate : Quelles pièces jouer ? Et chacun de feuilleter sa mémoire ou sa bibliothèque. On ne trouva rien ou presque rien qui pût convenir.

Ceci a l'air d'un paradoxe et demande explication, en présence des chefs-d'œuvre dont tant d'auteurs de génie ont enrichi notre répertoire dramatique.

Mais, au moment de se fixer à l'un de ces chefs-d'œuvre, on se heurtait à quelque impossibilité.

Tantôt, c'était la mise en scène ; il eût fallu des dé-

cors qu'on ne pouvait se procurer, ou des costumes qui, d'un plaisir facile, auraient fait une grosse dépense. Tantôt, le nombre des acteurs nécessaires était trop considérable. Une pièce était trop longue ; une autre trop difficile. Elles auraient demandé des efforts de mémoire ou de talent dont ne se sentaient pas capables des acteurs improvisés. Quelques comédies sont brodées sur une trame si fine, que des mains malhabiles la déchirent. D'autres présentent des situations scabreuses qui, facilement acceptées par le public des théâtres, effaroucheraient les spectateurs plus sévères d'un salon.

Bref, il eût fallu mutiler ou défigurer des chefs-d'œuvre.

Il était plus simple de composer un répertoire mieux approprié à notre inexpérience. Telle est l'origine des petites pièces que nous publions.

Elles n'ont qu'un seul mérite, qui est leur raison d'être : elles sont *faciles à jouer*.

Elles peuvent se passer de décors, de costumes, de mémoire, de talent et d'acteurs.

Deux paravents, les costumes de tous les jours, et les premières personnes venues y suffisent.

Les pièces sont courtes, de genre varié, d'une moralité scrupuleuse, les rôles faciles, les effets dramatiques très-simples.

Il n'est pas interdit toutefois d'y mettre du talent

et de l'esprit. Quelques-unes des personnes qui se sont chargées de ces rôles nous ont prouvé que l'esprit et le talent métamorphosent tout ce qu'ils touchent, et, sur un sol aride, comme des fées bienfaisantes, font naître sous leurs pas les grâces, les ris, les plaisirs.

Si quelques aimables personnes voulaient bien renouveler ce miracle, l'auteur leur adresse d'avance ses humbles remerciments.

LES GENTILLATRES

COMÉDIE

PERSONNAGES

LE BARON D'ORGEVILLE.

LA BARONNE DE VAGUEBOIS.

VILAIN, garde-chasse.

JULIETTE, femme de chambre.

La scène est au château de Vaguebois.

Cette comédie, un peu plus longue que les autres, peut, si on le désire, se couper en deux actes; le second commençant, alors, à la scène XI. Tous les rôles sont faciles. Pas d'amoureux!

LES GENTILLATRES

Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE

VILAIN, JULIETTE.

Vilain est debout, tenant une bourriche et un bouquet.

JULIETTE, dans la coulisse.

Oui, ce sont des manants et des malotrus!

Elle entre.

VILAIN.

A qui en avez-vous donc ?

JULIETTE.

On n'a pas d'idée de l'impertinence de ces vilains paysans!

VILAIN.

Que vous a-t-on fait?

JULIETTE.

Vous savez que c'est aujourd'hui la fête de mademoiselle. Pour célébrer cet heureux anniversaire, madame m'avait dit : « Va faire un tour dans le pays, et tâche de trouver quelque friandise. » Justement, à la porte de l'aubergiste, j'avise trois beaux perdreaux, je veux les emporter. Pas du tout. On a l'audace de me répondre : « Ils sont vendus. — Et à qui donc, vendus? — A madame Pinchon... » A madame Pinchon! Où allons-nous, mon Dieu?

VILAIN.

Dame, si elle paye!

JULIETTE.

Et cette aubergiste, cette madame Martin, concevez-vous qu'elle refuse ses perdreaux à madame la baronne, dont elle est locataire?

VILAIN.

Si elle paye!

JULIETTE.

Si elle paye! si elle paye! Vous n'avez que ce mot à la bouche. Vous êtes comme les autres : vous croyez que l'argent fait tout.

VILAIN.

Dame, mamselle, il fait beaucoup de choses.

JULIETTE.

Une madame Pinchon, une meunière, qui mange des perdreaux!... Qu'est-ce que nous mangerons donc au château?

VILAIN.

Vous mangerez du faisan. En voilà deux que j'ai tués dans le bois Verdot, et que monsieur d'Orgeville envoie à madame la baronne.

JULIETTE.

A la bonne heure. Voilà un monsieur qui sait vivre. J'ai entendu dire précisément qu'autrefois le bois Verdot était un fief relevant du château de Vaguebois.

VILAIN.

Autrefois.

JULIETTE.

De sorte que monsieur d'Orgeville est *fondataire* de madame.

VILAIN.

Feudataire... Voyez-vous, ma fille, vous ne connaissez pas mieux le mot que la chose. Tout cela, c'est de l'histoire ancienne, c'est de la vieille monnaie qui n'a plus cours en France.

JULIETTE.

Vous êtes un révolutionnaire!

VILAIN.

Un drôle de révolutionnaire, allez ! Si vous saviez mon histoire...

JULIETTE.

Eh bien, contez-la-moi. J'aime assez à écouter des histoires.

VILAIN.

Mais moi, j'aime beaucoup à ne pas raconter la mienne.

JULIETTE.

Si vous croyez que j'y tiens ! Une belle perte, en vérité ! L'histoire d'un vieil ivrogne qu'on a fait garde-chasse pour l'empêcher de braconner, ce doit être bien intéressant ! Mais... j'entends madame la baronne. Vous pourrez lui présenter vous-même vos faisans. Ça lui fera plaisir ; car madame a un faible pour vous. Je ne sais pas pourquoi, par exemple.

VILAIN.

Ma foi, ni moi non plus. Elle aime à me faire jaser ; mais elle a de bon vin : c'est tout ce qui m'importe.

Juliette sort.

SCÈNE II

VILAIN, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah ! c'est toi, Vilain, je suis enchantée de te voir... Comment se porte monsieur d'Orgeville ?

VILAIN.

Il va fort bien, et se propose de venir présenter ses hommages à madame la baronne. Il m'a envoyé en avant avec ces faisans, et ce bouquet que monsieur Paul a cueilli pour mademoiselle Isaure.

LA BARONNE.

Il est vraiment fort aimable, ce cher monsieur d'Orgeville. Pourquoi n'est-il pas venu me demander à déjeuner ?

VILAIN.

Je ne saurais vous dire ; mais il y a sous jeu quelque affaire d'importance. Monsieur s'est fait raser ; il a mis son habit noir avec ses décorations, et il a commandé la calèche pour midi.

LA BARONNE.

J'aime assez cela. Cela prouve chez monsieur d'Orgeville un respect des convenances, qui se perd de plus en plus. Bien que la campagne et le voisinage autorisent, jusqu'à un certain point, les visites sans façon, il est toujours bon d'observer l'étiquette. C'est faute d'étiquette et de subordination que la France est tombée dans le gâchis. Tu remercieras monsieur d'Orgeville de ma part. En attendant, va te rafraîchir à l'office. (Vilain se dirige vers la porte.) Ah ! dis-moi, Vilain, en passant, as-tu remarqué le nouveau pigeonnier ?

VILAIN

Ça, oui. Pour un beau pigeonnier, c'est un beau pigeonnier.

LA BARONNE.

Etait-ce comme cela dans l'ancien temps ?

VILAIN.

A peu près ; mais, autrefois, il n'y avait pas de girouette.

LA BARONNE.

Les girouettes font toujours bien. J'ai ouï dire que c'était l'emblème de la noblesse.

VILAIN

Les girouettes ?

LA BARONNE.

Oui, et qu'autrefois les manants n'avaient pas le droit d'en avoir, non plus que des pigeonniers ; c'est pourquoi je me suis hâtée de faire rebâtir le vieux pigeonnier, et je veux mettre des girouettes partout. A propos, tu n'as pas encore vu mes nouvelles armoiries, que je brode pour le meuble du salon ? (Elle déroule une tapisserie sur laquelle sont tracées des armoiries.) Eh bien, qu'en dis-tu ?

VILAIN.

Il y a quelque chose qui me paraît étrange : cette barre que madame a placée au-dessus des sangliers de Vaguebois.

LA BARONNE.

Il fallait bien mettre quelque chose pour remplacer la couronne des marquis de Vaguebois. Est-ce que cela fait mal ?

VILAIN.

Dame, c'est le signe des alliances de la main gauche !

LA BARONNE.

Que me dis-tu là ! Tu en es sûr? J'allais faire une fameuse boulette, comme on dit dans le peuple. Heureusement, personne encore n'a vu ma tapisserie, et tu n'en parleras pas.

VILAIN.

Madame peut bien compter sur ma discrétion.

LA BARONNE.

Si tu rencontres une de mes caméristes, tu me l'en verras.

VILAIN.

Qui ça, une de vos caméristes? Est-ce la grosse Suzon

LA BARONNE.

Mais non... Juliette ; tu sais bien.

VILAIN.

Je salue bien madame la baronne.

Il se retire en emportant la bourriche et le bouquet.

SCÈNE III

LA BARONNE, seule.

C'est incroyable, comme les vieilles traditions sont encore vivantes chez quelques gens du peuple. Cela nous fait honte, à nous autres! Ce Vilain, un simple garde-chasse, il en sait plus que moi sur les anciens usages! Où peut-il avoir acquis ces connaissances? Il y a là quelque chose qui me passe... Avec tout cela, me voici encore obligée de refaire ma tapisserie... Quel dommage de ne pouvoir

placer au-dessus de cet écusson une couronne de marquise ! Je ne suis pas marquise, hélas ! (Elle soupire.) Et pourtant ce château appartenait autrefois aux marquis de Vaguebois ; puisque nous avons acheté le château, il serait bien juste que nous eussions aussi le titre.

SCÈNE IV

LA BARONNE, JULIETTE.

Juliette entre et présente à la baronne une carte sur un plat d'argent.

JULIETTE.

Monsieur le marquis de Villebouzin envoie savoir des nouvelles de ces dames, et demande s'il pourra, sans indiscrétion, leur présenter ses hommages après dîner ?

LA BARONNE.

Mais certainement, mais certainement. Répondez que nous serons très-heureuses de recevoir monsieur le marquis.

Juliette sort.

SCÈNE V

LA BARONNE, seule.

Elle regarde la carte qu'on lui a remise.

Encore une couronne de marquis ! C'est vraiment bien séduisant. Dire qu'il y a des gens qui ont le droit de placer cette couronne sur leur linge, leurs fauteuils, leur voiture et leur argenterie !... Mais, au fait, pourquoi me refuserais-je cette satisfaction? Si je ne suis pas marquise, ma fille le sera. Il est clair que le marquis de Villebouzin a des prétentions à sa main. Il m'a même fait à cet égard quelques allusions assez transparentes; car il n'est pas très-fin, le cher marquis. Avant notre départ, il ne nous quittait pas. Cet empressement à nous revoir, cette visite solennelle de monsieur d'Orgeville, qui a chassé avec lui pendant toute la saison, tout s'enchaîne et s'explique à merveille; monsieur d'Orgeville est chargé de négocier cette affaire importante : le marquis attend le résultat pour faire ce soir sa demande officielle. Allons, c'est décidé, ma fille sera marquise de Villebouzin ! Grand nom, grande famille, grande fortune, grand âge, hélas ! et petit homme ; mais on ne peut pas tout avoir. Les qualités essentielles avant tout.

SCÈNE VI

LA BARONNE, JULIETTE.

LA BARONNE.

Il me semble, mademoiselle, que vous me laissez bien seule aujourd'hui...

JULIETTE.

Madame voudra bien m'excuser. Je racontais au domestique de monsieur le marquis les belles connaissances que madame a faites à Dieppe, et tous les grands personnages qui lui faisaient la cour.

LA BARONNE.

C'est bon. Lis-moi mon journal, pendant que je vais travailler à ma tapisserie.

JULIETTE, lisant.

« Journal de la Noblesse. » Que faut-il lire à madame ?

LA BARONNE.

Cherche un peu aux déplacements.

JULIETTE.

M'y voici. (Elle lit.) « Madame la baronne douairière de Vaguebois, née Mac-lou, a quitté Dieppe, pour retourner en son château de Vaguebois. »

LA BARONNE.

Quoi qu'on en dise, il est toujours agréable d'apprendre par son journal ce qu'on fait et où l'on est. On sait ainsi où prendre ses amis... A-t-on écrit Mac-lou avec un trait d'union ?

JULIETTE.

Oui, madame, un trait d'union.

LA BARONNE.

Continue.

JULIETTE, lisant.

« Monsieur le duc de... » Mais j'entends une voiture dans la cour. Je vais annoncer.

LA BARONNE, après avoir jeté un coup d'œil à la fenêtre.

Non pas. Tu vas venir donner un coup de main à ma coiffure. C'est monsieur d'Orgeville : il connaît le château ; et je ne suis pas fâchée de le faire attendre un peu... Il est toujours bon de marquer les distances.

Elle sort avec Juliette : La scène reste vide un moment.

SCÈNE VII

LE BARON, VILAIN.

LE BARON.

Tu sais ce que je viens faire ici.

VILAIN.

Du moins je le soupçonne. Monsieur Paul a le cœur trop ouvert, pour qu'un vieux chasseur comme moi n'ait pas su dépister son amour pour mademoiselle Isaure.

LE BARON.

Eh bien, qu'augures-tu de ma démarche ?

VILAIN.

Que voulez-vous que j'en augure? Est-ce qu'on peut refuser monsieur Paul? Est-il une princesse assez sotte pour n'être pas flattée d'être recherchée par lui?

LE BARON.

Je suis un peu de ton avis. Mais tout le monde ne le voit peut-être pas avec les mêmes yeux que nous.

VILAIN.

Ma foi, tout le monde ici me semble on ne peut mieux disposé. La demoiselle a paru enchantée de son bouquet. Je viens de la voir dans le parc, marchant lentement, la tête baissée, le nez dans son bouquet, auquel elle paraît adresser les plus tendres confidences. Vos faisans ont fait merveilles ; et on m'a fait boire en bas un petit vin blanc avec lequel j'espère bien faire plus ample connaissance.

LE BARON.

Tu en boiras bien d'autres, si mon fils se marie. Mais j'entends la baronne. Laisse-nous.

Vilain sort.

SCÈNE VIII

LE BARON, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Eh ! arrivez donc, cher baron. J'ai mille remercîments à vous faire pour le bouquet et les faisans que vous m'avez envoyés. On n'est pas plus aimable. Je ne vous parle pas de votre santé. Vous êtes de fer ; et on dit que vous avez fait cet été des chasses magnifiques avec le marquis de Villebouzin.

LE BARON.

Nous avons été assez heureux... Mais c'est à moi, madame, de vous adresser mes compliments. Vous avez trouvé à Dieppe la fontaine de Jouvence. D'honneur, je vous trouve rajeunie.

LA BARONNE.

Flatteur!

LE BARON.

Et comment passiez-vous le temps là-bas?

LA BARONNE.

Ah! baron, ne m'en parlez pas. Dieppe est bien changé. C'est maintenant une incroyable cohue de petits commerçants qui viennent en villégiature avec leurs épouses, qui se logent dans les meilleurs hôtels, et étalent leurs toilettes tapageuses aux premières places du Casino. Ça fait pitié. Heureusement, j'ai rencontré quelques vieux amis de famille, la marquise de Michu, le vicomte de Barlos, le comte et le comtesse de Crégy, les d'Aute-Morel; de sorte que nous avons pu vivre entre nous, sans nous trop encanailler.

LE BARON.

Ce devait être une délicieuse réunion... Et mademoiselle Isaure s'est toujours bien portée?

LA BARONNE.

A son âge et dans sa position de demoiselle à marier,

mademoiselle Isaure n'a pas le droit d'être malade. Elle va fort bien, du reste ; et, si cela peut vous être agréable, je vous dirai qu'elle s'est souvent informée de vos nouvelles.

LE BARON.

J'en suis profondément touché.

LA BARONNE.

Mais, dites-moi, j'arrive, je ne sais rien. En mon absence, que s'est-il passé dans notre monde ? Mettez-moi au courant.

LE BARON.

Pas grand'chose. L'abbé Bridaine a été fort malade d'une indigestion.

LA BARONNE.

Le pauvre homme ! il a un bien mauvais estomac.

LE BARON.

Et un bien bon appétit .. Madame d'Estissac est accouchée d'une huitième fille.

LA BARONNE.

Le dauphin d'Estissac ne veut donc pas venir ! C'est terrible ; que faire de huit filles ? Si du moins nous avions encore les couvents...

LE BARON.

Le comte de Virey a perdu son procès contre son fermier.

LA BARONNE.

Ces juges sont incroyables!

LE BARON.

Et c'est tout... Ah! si fait, vous ne remarquez pas?

Il montre ses décorations.

LA BARONNE.

Je vois que vous avez mis vos décorations pour me faire visite, et j'en suis honorée.

LE BARON.

Je veux dire : Vous ne remarquez pas cette nouvelle croix? (Il désigne une de ses décorations.) C'est l'ordre du Lézard vert de deuxième classe que Son Altesse le prince de Monaco vient de m'envoyer tout récemment, à l'occasion de ma nouvelle méthode pour plumer les oisons, que je lui ai dédiée.

LA BARONNE.

C'est très-glorieux.

LE BARON.

Il n'y a en France que moi et le pédicure de Son Altesse qui en soyons décorés. Je n'y attache du reste aucune importance.

LA BARONNE.

Vous avez tort, et je vous adresse mes félicitations bien

sincères. Mais, dites-moi, baron, votre visite cérémonieuse, votre tenue diplomatique, tout cela m'intrigue ; j'ai idée que vous devez avoir quelque communication plus importante à me faire. Me serais-je trompée?

LE BARON.

Ah! baronne, que les femmes sont fines! Il ne faut pas que nous essayions de lutter avec elles! Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous mettre tout simplement à leur merci.

LA BARONNE.

On n'est pas plus galant. Pour répondre à votre courtoisie, je vous dirai que je suis toute disposée à vous être agréable.

LE BARON.

Prenez garde, madame! il s'agit d'une chose grave.

LA BARONNE.

Eh! vraiment, vous m'effrayez.

LE BARON.

Il s'agit de mademoiselle votre fille.

LA BARONNE, riant.

Ah! ah! de quel air vous me dites cela. Vous venez peut-être me la demander en mariage?

LE BARON.

Je n'en reviens pas... Qui a pu vous dire...?

LA BARONNE.

Mon Dieu, mettez-vous donc dans la tête que toutes les femmes ne sont pas des buses. Quand on a une grande fille à marier, on a toujours l'œil au guet. Je crois même que j'ai deviné le nom du prétendant.

LE BARON.

Votre pénétration me confond.

LA BARONNE.

Je vais vous confesser... Voyons : le prétendant est d'une noble famille?

LE BARON, se rengorgeant

En effet, d'une famille très-honorable, et je suis garant qu'il sera digne de ses ancêtres. Cependant, il doit vous céder la supériorité à cet égard.

LA BARONNE.

Point, point. Je ne m'en fais pas accroire, baron; et dans cette alliance, tout l'honneur sera de notre côté.

LE BARON, de plus en plus flatté.

Foi de gentilhomme! vous êtes trop modeste.

LA BARONNE.

Quant à l'âge, il y a bien quelque chose à redire ; quelques années de plus d'un côté, ou quelques années de moins de l'autre ne feraient pas plus mal.

LE BARON.

Je ne trouve pas ; et les âges me paraissent parfaitement assortis. Pour la fortune, elle est à peu près égale à celle de mademoiselle votre fille.

LA BARONNE.

Un peu supérieure, je crois.

LE BARON.

Vous croyez, soit : ce ne sera pas un obstacle. Entre nous, questions d'argent sont peu de chose. Vous dicterez d'ailleurs vous-même les conditions du contrat.

LA BARONNE.

C'est à merveille ; et vraiment, baron, n'admirez-vous pas avec quelle facilité, entre gens comme il faut, se traitent ces questions si épineuses pour les bourgeois? On a beau dire, la noblesse a du bon.

LE BARON.

Vous en êtes, madame, une preuve éclatante. Mais votre remarque est parfaitement juste. Ce ne sont pas des croquants qui s'entendraient comme nous. J'en ai vu qui,

avant de tomber d'accord, éprouvaient le besoin d'ergoter pendant des heures, et de se quereller comme des procureurs. Ainsi, vous ne voyez pas d'obstacle?

LA BARONNE.

Pas le moindre, du moins pour ce qui me concerne : mais je ne sais si ma fille sera d'aussi bonne composition. Dans le siècle où nous sommes, les filles se croient parfois le droit d'avoir leurs volontés. C'est encore une des belles conquêtes de la Révolution !

LE BARON.

S'il n'y a pas d'autre obstacle, c'est une affaire faite. Au point où nous en sommes, je puis vous le confier, nous avons de bonnes raisons pour croire que mademoiselle Isaure se soumettra avec bonheur à vos désirs.

LA BARONNE.

Vous me charmez. Mais voyez comme ces petites filles sont dissimulées ! Je ne me doutais de rien. J'avais même cru remarquer que ma fille éprouvait une sorte d'éloignement pour le marquis de Villebouzin.

LE BARON, se levant.

Mais il ne s'agit pas du marquis de Villebouzin !

LA BARONNE.

Et de qui donc alors?

LE BARON.

Comment! vous n'avez pas compris qu'il s'agissait d'une personne qui m'est beaucoup plus chère, de mon fils Paul?

LA BARONNE.

Eh vraiment, que ne le disiez-vous? Vous avez songé à ma fille pour votre cher Paul; c'est très-aimable à vous; je suis très-honorée de votre demande..., mais il m'est impossible de l'accueillir.

LE BARON.

Que reprochez-vous donc à mon fils?

LA BARONNE.

Je ne lui reproche rien. Ce cher Paul, je l'ai vu naître. Il est très-gentil, il a de bonnes manières : ce sera par la suite un homme très-distingué, et je ne doute pas que vous ne l'établissiez très-honorablement. Je vous y aiderai même, si vous voulez, quand il sera besoin; mais il est encore bien jeune, et d'ailleurs j'ai d'autres vues pour ma fille.

LE BARON.

Mon fils n'est pourtant pas un enfant. Il a l'âge voulu pour faire un excellent mari. Sa fortune sera au moins égale à celle de mademoiselle votre fille, et j'offre, dès aujourd'hui, de lui donner une dot supérieure.

LA BARONNE.

Mon Dieu, cher baron, l'argent n'entre pour rien dans cette affaire. Je suis désolée de ne pouvoir accéder à vos désirs. Des raisons invincibles s'y opposent.

LE BARON.

Cependant, madame...

LA BARONNE.

N'insistez pas, je vous en prie.

LE BARON.

Morbleu! j'ai pourtant bien le droit de savoir ce qui manque à mon fils pour être à vos yeux un gendre acceptable?

LA BARONNE.

Tenez, vous avez tort d'insister. Vous savez que chacun a ses idées; et, dans notre famille, nous sommes un peu arriérés : nous avons des préjugés, et nous tenons essentiellement à certaines conditions que monsieur votre fils ne remplit pas suffisamment.

LE BARON.

C'est de l'hébreu pour moi...

LA BARONNE.

Vous y mettez, vraiment, de la mauvaise volonté. Puisqu'il faut être claire, je vous dirai que je tiens, avant

tout, à ce que ma fille acquière en se mariant un nom et un titre qui n'aient rien de douteux, et...

LE BARON.

Et...?

LA BARONNE.

Et il y a beaucoup de gens, il faut bien vous le dire, qui prétendent, bien à tort sans doute, que votre titre et votre nom ne sont pas des plus authentiques.

LE BARON.

J'avoue, madame, que je ne m'attendais pas à cette objection de votre part.

LA BARONNE.

Comment, de ma part! Je vous trouve plaisant. Oseriez-vous insinuer que je n'appartiens pas à la noblesse? Mon titre est dans mon secrétaire, et tout le monde peut le voir.

LE BARON.

Je le conçois : il a coûté assez d'argent à votre mari pour que vous le conserviez précieusement.

LA BARONNE.

Le vôtre vous coûte moins. On dit que votre imagination en a fait tous les frais...

LE BARON.

On dit..., on dit beaucoup de choses...

LA BARONNE.

Beaucoup de choses, en effet, dont je ne suis que l'écho. On dit que votre père, un ancien facteur à la Halle, je crois, s'appelait tout simplement Colin, Colin votre grand-père; et que vous-même, vous avez été longtemps Colin, avant de devenir subitement d'Orgeville. On était fort en peine de savoir le motif de cette métamorphose, quand on a découvert que vous aviez été en nourrice à Orgeville. Dès lors on n'a plus rien à dire. Vous êtes d'Orgeville au même titre que certains moutons sont dits de pré-salé, du nom des champs qu'ils ont broutés.

LE BARON.

La plaisanterie est fade...

LA BARONNE.

C'est que je la redis mal, car elle eut grand succès, parmi vos bons amis, chez la comtesse de Bonbec. Quant à votre titre de baron, je vous l'ai déjà dit, on voudrait bien le voir. On offre une récompense honnête à la personne qui pourra dire sous quelle dynastie il vous fut octroyé. Vous seriez bien aimable de me la faire gagner. Enfin, on affirme que vous voulez faire faire votre généalogie; mais que vous n'avez pas encore décidé si vous voulez descendre des Colin-Maillard ou des Colin-Tampon.

LE BARON.

Madame !...

LA BARONNE.

Voilà ce qu'on disait, et bien d'autres histoires ; moi, je n'en croyais rien et j'en souffrais pour vous.

LE BARON.

Il faut avouer, madame, qu'il est sur terre de bien méchantes gens. Du reste, vous avez bien raison de ne faire aucun cas de pareils propos ; car, pas plus que moi, vous n'êtes épargnée par ces mauvais railleurs. J'étais, ces jours passés, chez cette même comtesse où l'on cause si bien. On y parlait de vous, et l'on y riait beaucoup de vos grands airs et de votre noblesse. Les Maclou, que vous vantez sans cesse et que vous prétendez venus d'Écosse, à la suite de l'infortunée Marie Stuart, sont tout simplement, disait-on, des paysans briards qui se sont enrichis en mettant sou sur sou. Votre père, qui s'appelait Maclou, sans trait d'union, et même le bonhomme Maclou, a fait fortune, personne ne l'ignore, en tripotant sur les biens nationaux.

LA BARONNE.

Monsieur !...

LE BARON.

Tous les Maclou, du reste, n'ont pas eu si bonne fortune. L'un d'eux est huissier ; un autre, qui vous tient de très-

près, est cabaretier à quelques lieues d'ici. Il vend d'assez bon vin.

LA BARONNE.

Monsieur!...

LE BARON.

Quant au sieur Grugeac, votre mari, devenu baron à beaux deniers comptants, c'était, dit-on, le petit-fils d'un intendant des marquis de Vaguebois, qui a fait de si bonnes affaires, pendant que ses maîtres en faisaient de mauvaises, qu'il a pu, un beau jour, passer de l'antichambre au salon, en achetant le château pour un morceau de pain.

LA BARONNE.

Vous vous faites l'écho d'indignes calomnies...

LE BARON.

Voilà ce qu'on disait ; mais je n'en croyais rien et j'en souffrais pour vous.

LA BARONNE.

Je ne m'abaisserai pas à répondre à de pareilles inepties, que vous eussiez mieux fait de ne pas ramasser. Mais enfin on sait, en dépit des envieux que je méprise, quel rang j'occupe dans la province ; on sait qu'à Paris les hôtels les plus sévères m'ouvrent leurs portes à deux battants.

LE BARON.

Oui, madame, on sait que vous êtes adroite, et qu'aux bains de mer, aux eaux, à l'étranger, quand vous rencontrez une grande famille, vous vous glissez près d'elle avec tant de souplesse, et caressez si bien ses goûts et ses travers, qu'une invitation banale récompense bien peu une si rare complaisance.

LA BARONNE.

Assez, monsieur!

LE BARON.

Quant à moi, les décorations qui brillent sur ma poitrine prouvent assez le cas qu'on fait de moi en certains lieux qui valent bien, je crois, vos châteaux de province.

LA BARONNE.

En effet, parlons-en de vos décorations étrangères. Voilà de beaux hochets, vraiment, pour éblouir les sots! On sait comme elles se gagnent. Elles valent ce qu'elles coûtent : un livre, une dédicace ; moins que cela, une lettre, une courbette. C'est l'aumône des princes à la servilité. C'est l'emplâtre qu'appliquent, sur les blessures de leur amour-propre, les impuissants de toutes les carrières. Elles simulent de loin l'étoile de l'honneur qu'ils n'ont pas su gagner.

LE BARON.

Madame! madame!... Il est des mots qui valent des

épées. Les femmes en colère ne doivent pas y toucher.

Pendant la fin de cette scène, le baron et la baronne ont peu à peu élevé la voix. Juliette et Vilain arrivent attirés par le bruit.

SCÈNE IX

Les Précédents, JULIETTE, VILAIN.

JULIETTE.

Qu'y a-t-il donc, madame?

LA BARONNE.

Il y a..., il y a que monsieur est un impertinent, un sot un... roturier!

JULIETTE, essayant de calmer la baronne.

Madame.... voyons, madame...

LE BARON.

Un roturier! Si je ne me retenais... . Tenez, vous n'êtes qu'une paysanne endimanchée!

VILAIN voulant calmer le baron.

Voyons, monsieur..., voyons!

LA BARONNE.

Paysanne endimanchée!... J'étouffe... Allez, chevalier du Lézard vert, baron de Colin-Tampon!

LE BARON.

Allez, madame Grugeac, baronne d'Escarbagnas! Les Colin valent bien les Maclou!

VILAIN.

Monsieur, de grâce...!

LA BARONNE.

Je vous cède la place. Je ne suis pas habituée aux disputes des Halles.

LE BARON.

Ma foi, madame, on ne s'en douterait pas.

La baronne sort, suivie de Juliette.

SCÈNE X

LE BARON, VILAIN.

Ils se regardent quelque temps sans rien dire.

VILAIN.

Eh bien, monsieur?

LE BARON.

Eh bien, Vilain?

VILAIN.

Si vous croyez de cette manière arranger le mariage de monsieur Paul...

LE BARON.

Que veux-tu, cette baronne de contrebande m'a mis hors de moi. Je suis un sot, je n'ai pas su me contenir. Tout est perdu. Allons-nous-en.

VILAIN.

J'ai encore un espoir... Je vais essayer de raccommoder vos affaires.

LE BARON.

Que peux-tu espérer avec une vieille folle, entichée de sa fausse noblesse?

VILAIN.

Je cherche quelque manigance...

LE BARON.

Cherche, essaye, fais tout ce que tu voudras, mon pauvre Vilain; mais tu ne réussiras pas, hélas!... Je suis au désespoir.

Il sort.

SCÈNE XI

VILAIN, seul.

Ça va mal. S'ils ne s'étaient dit que des injures, passe encore; mais ils se sont dit des vérités. C'est bien plus difficile à oublier. Cependant, si on pouvait intéresser leur vanité à passer l'éponge sur tout cela, il y aurait peut-être moyen...

SCÈNE XII

VILAIN, JULIETTE.

JULIETTE.

Vous êtes encore ici! Filez, je vous le conseille. Madame est furieuse, et votre maître un fier maladroit. Oser attaquer sa noblesse ! Elle n'entend pas raison sur cet

article-là. Mademoiselle a été souffletée et pleure dans sa chambre. Toute la maison est en révolution.

VILAIN

Tenez, mademoiselle Juliette, ils me font tous pitié avec leurs prétentions à la noblesse. La noblesse, on y a introduit tant d'alliage, qu'aujourd'hui ce n'est plus guère que de la fausse monnaie. Pour en faire partie, ou pour le paraître, ce qui est à peu près la même chose, voulez-vous le secret ? Il suffit de recevoir l'évêque, de voir peu le préfet, de s'abonner aux journaux d'une certaine nuance, et d'entendre la messe, de préférence, dans quelques petites chapelles privilégiées. Il n'en faut pas davantage. La recette est connue, et plus d'un boutiquier vaniteux la pratique.

JULIETTE.

J'ai dit, Vilain, que vous étiez un révolutionnaire et je ne m'en dédis pas... Voici madame, sauvez-vous !

VILAIN.

Je n'ai pas peur.

Juliette sort.

SCÈNE XIII

VILAIN, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Enfin, il est parti, ce grossier personnage! je respire Vois-tu, Vilain, on a toujours tort de fréquenter les manants. Ils ont beau singer les gens comme il faut, le rustre perce toujours. Cet homme, ce parvenu, sous prétexte de bon voisinage, je le recevais sans façon ; et il ose porter ses vues sur ma fille ! Il ose plus encore, il ose ravaler ma famille, les Mac-lou, les grands Mac-lou d'Écosse !

VILAIN.

Il a eu tort, madâme la baronne, il a eu tort; mais, que voulez-vous, il a perdu la tête. Quand il a vu que vous méprisiez son fils, ça lui a fait de la peine, à cet homme... Ça m'en fait bien à moi !

LA BARONNE.

Je ne méprise pas son fils... Si seulement c'était une fille, le mariage lui enlèverait son vilain nom, en lui laissant sa fortune et ses qualités; malheureusement, c'est un garçon.

VILAIN.

Et un fier garçon encore! c'est le roi des jeunes gens, vaillant, adroit, généreux, infatigable, et avec cela si bon et si peu fier pour le pauvre monde! Il n'y en a pas beaucoup comme cela, allez.

LA BARONNE.

Mon Dieu, je ne dis pas le contraire. Je lui rends justice, à ce garçon. Il est très-bien, bien mieux que son père; et s'il était comte ou marquis, et même..., tiens, je ferais en sa faveur une bien grande concession, s'il était simplement vicomte...; mais, que veux-tu, il n'est pas né!

VILAIN.

Ainsi, s'il était marquis...?

LA BARONNE.

Mais, comme il ne l'est pas...

VILAIN.

Qui sait? Je me trouve, par aventure, posséder tous les vieux parchemins des marquis de Vaguebois; et, s'il ne fallait que cela pour vous décider, je les donnerais, et bien vite encore, à monsieur Paul.

LA BARONNE.

Eh! mon pauvre Vilain, que voudrais-tu qu'il en fît? Il les mettrait dans sa bibliothèque comme une curiosité

historique. Les parchemins ne confèrent pas le nom; c'est la naissance. Tu ne connais pas la loi.

VILAIN.

Ma foi, je croyais que les titres, c'était comme un contrat de rentes, et qu'en les donnant...

LA BARONNE.

Tu n'y es pas du tout. Pour que monsieur Paul devînt marquis de Vaguebois, il faudrait que le marquis de Vaguebois, le vrai marquis, fût vivant, qu'il eût cinquante ans, pas d'enfants, et qu'il adoptât monsieur Paul. Tu vois que c'est impossible.

VILAIN.

Je vois que c'est bien plus compliqué que je ne pensais.

LA BARONNE.

Au fait, tu ferais bien mieux de me les remettre, ces titres.

VILAIN.

Puisqu'ils n'ont pas de valeur... ?

LA BARONNE.

C'est égal; ils feraient bien dans ce château. Je les ferais encadrer et les placerais dans mon salon. Si tu veux, je te les achète.

VILAIN.

Je ne les vends pas. Je les donne à monsieur Paul.

LA BARONNE.

Comme tu voudras. Tu as tort. A propos, tu reprendras tes faisans à la cuisine. Je ne veux rien devoir à ton monsieur Colin.

Elle sort.

SCÈNE XIV

VILAIN, seul.

Fière et têtue comme une mule espagnole ! C'est bon, madame la baronne. Nous en épouserons une autre, voilà tout, et plus belle, et plus riche, et plus noble que votre fille... Oui, mais s'il l'aime !... s'il l'aime, c'est là le diable... Eh bien, alors les grands moyens. Cinquante ans, pas d'enfants, ce ne serait peut-être pas impossible. Après tout, je n'en mourrai pas.

SCÈNE XV

VILAIN, LE BARON.

Le baron a caché ses décorations sous un pardessus ; il est pâle et défait.

VILAIN.

Vous encore ! Que venez-vous faire ici ?

LE BARON.

Je viens faire des excuses.

VILAIN.

Des excuses !

LE BARON.

Oui, des excuses. Figure-toi qu'au bout de l'avenue, mon pauvre Paul m'attendait, haletant d'impatience. Je n'ai pu lui cacher le triste résultat de ma démarche. Alors, Vilain, le pauvre enfant est devenu si pâle, que j'ai cru qu'il allait mourir Il pleure, il parle de s'engager et d'aller se faire tuer...

VILAIN.

Monsieur Paul pleure! Monsieur Paul veut se faire tuer!... Cornes-du-diable! ah! mais, ah! mais, il faudra voir!

LE BARON.

Enfin je reviens, quoique avec bien peu d'espoir, essayer de fléchir cette femme orgueilleuse. Je m'humilierai devant elle. Au fait, mon père a peut-être été facteur à la Halle. Qu'ai-je besoin de ces vaines prétentions? Si je ne suis pas baron, je suis un vieux soldat. Tu m'as vu en campagne et je ne boudais pas. Ce titre en vaut bien un autre; il vaut mieux qu'un autre même!... Mais non, ce n'est pas cela qu'il faut lui dire. Je m'humilierai. Je professerai la plus haute admiration pour ses Mac-lou d'Écosse; et, s'il le faut, je me dépouillerai pour Paul de toute ma fortune.

VILAIN.

Ah! sapristi, voilà qui est beau! Et moi, je ne pourrai donc rien faire pour lui? Si nous enlevions la demoiselle?

LE BARON.

Tu n'y songes pas... As-tu revu la baronn e?

VILAIN.

Hélas! oui, je l'ai revue. Elle est furieuse contre vous, et ne veut pas démordre de ses prétentions.

LE BARON.

Je te l'avais bien dit.

VILAIN.

C'est une pimbèche!

SCÈNE XVI

LES PRÉCÉDENTS, LA BARONNE, JULIETTE.

LA BARONNE, qui a entendu les derniers mots.

Vilain, je crois que vous vous oubliez! (Se tournant vers le baron). Et vous, monsieur, je ne m'attendais plus à l'honneur de vous revoir.

LE BARON.

Je comprends, madame, que ma présence doit vous être importune; mais avant de me retirer, je voulais vous prier d'oublier un moment de vivacité que je regrette profondément...

LA BARONNE.

Mon Dieu, monsieur, ne parlons plus de cela. J'ai peut-être été moi-même un peu brusque. Je sais bien que ma famille, une partie de ma famille du moins, a traversé des temps difficiles. Vous n'êtes pas le premier qui me l'ait rappelé...

LE BARON.

J'ai eu tort, madame, je le confesse humblement.

LA BARONNE.

Je ne vous en veux pas. Mon cœur souffre trop en ce moment pour laisser parler ma vanité blessée. J'ai eu dans ma vie bien des humiliations à dévorer; et c'est justement pour épargner ce supplice à ma fille, que je veux, en la mariant, lui donner une noblesse incontestable... Vous voyez une mère bien malheureuse. Vous ne m'aviez dit que trop vrai. Ma pauvre fille a une inclination pour votre fils. Comment ne m'en suis-je pas aperçue plus tôt, comme c'était mon devoir! Aujourd'hui, je dois combattre cette inclination avec énergie; et pour que mes efforts ne soient pas stériles, je suis forcée de vous prier, vous et monsieur votre fils, de vouloir bien, pendant quelque temps, vous abstenir de nous voir.

LE BARON.

Ainsi, il n'y a plus d'espoir pour mon pauvre Paul!

LA BARONNE.

J'en suis désolée pour vous, pour lui, pour ma fille. Il nous faut à tous du courage.

LE BARON.

Retirons-nous, Vilain. Nous n'avons plus rien à faire ici.

VILAIN.

Allons donc! Cornes-du-diable!... puisqu'il le faut, je me décide. Monsieur Paul sera marquis!

LE BARON.

Tu es gris.

VILAIN.

Non, monsieur, pas aujourd'hui. Monsieur Paul sera marquis, je l'ai dit, et marquis de Vaguebois.

LA BARONNE.

Il extravague.

VILAIN.

Ne m'avez-vous pas dit, madame, qu'il suffirait que le marquis de Vaguebois eût cinquante ans, pas d'enfants, et qu'il adoptât monsieur Paul? Eh bien, il l'adoptera.

LA BARONNE.

Mais es-tu bien sûr que ce marquis existe, et qu'il consente?

VILAIN.

J'en fais mon affaire, à moins que ce ne soit vous qui

refusiez le marché. Dame, ce n'est pas le marquis de Carabas; il n'est pas riche, et il ne pourra guère laisser à son héritier, avec ses parchemins, qu'un vieux fusil et une bouteille vide:

LE BARON.

Qu'importe, pourvu qu'il n'ait pas forfait à l'honneur.

VILAIN.

Forfait à l'honneur! Mille tonnerres! si quelqu'un osait dire cela...

LE BARON.

Calme-toi; il n'est pas question de toi, mais de ce marquis mystérieux.

VILAIN.

C'est que, voyez-vous, ce marquis et moi, nous sommes logés dans la même chemise.

LE BARON.

Toi, marquis!

VILAIN.

Moi-même, Jean-Jacques Vilain, fils unique et légitime de Jean-Pierre-André Vilain, sire de Kardec, marquis de Vaguebois... Ah! cela vous étonne de voir un marquis garde-chasse? Que voulez-vous! puisque tant d'autres

montent, il faut bien que nous descendions, nous autres. C'est la roue qui tourne. Oh! la dégringolade date de loin. Mon père est mort insolvable ; mon grand-père n'était pas plus riche. On ne nous avait pas appris à gagner de l'argent, mais à chasser, à monter à cheval, à verser gaiement notre sang sur les champs de bataille ou sous un réverbère, pour le roi ou pour les beaux yeux d'une coquette; si bien que, pied à pied, jour par jour, nos intendants et les coulisses de l'Opéra nous ont subtilisé tous nos domaines ; et nous nous sommes trouvés sur la paille, où nous avons enseveli nos écussons.

LA BARONNE.

Est-il bien possible?

VILAIN.

Moi, je me suis fait soldat, et j'ai sabré les Bédouins à tour de bras ; mais je ne connaissais pas la mathématique, et je connaissais trop l'absinthe, un petit poison vert qui vous égaye d'abord, et puis qui vous brise l'intelligence, le cœur, la volonté. Je serais resté éternellement soldat. L'envie me prit de revoir le pays. Je braconnai ; on me mit en prison ; et c'est là que monsieur d'Orgeville, mon ancien officier, est venu me chercher, pour me faire son garde-chasse. C'est un honnête homme, je vous le certifie, madame. Et puis, j'ai mis un fusil dans les mains du petit Paul. Ah ! si vous l'aviez vu à son premier lapin! Quelle grâce, quel coup d'œil, et comme il épaule ! Je croyais revoir mon grand-père. Et dame, qui sait, mon grand-père, dans sa jeunesse, était un vert-galant.

LA BARONNE.

Vilain ! (Se reprenant.) Monsieur le marquis !

VILAIN.

Que voulez-vous ! je l'aime, cet enfant, comme s'il était à moi, et je serais bien fier de voir mon vieux nom refleurir sur cette jeune tige.

LA BARONNE.

Je n'en puis revenir..., un vrai marquis garde-chasse !

VILAIN.

Vous aimeriez mieux garde des sceaux ; vous n'êtes pas difficile! Pour moi, quand je suis dans les bois, mon chien devant moi, mon fusil sur l'épaule, le roi n'est pas mon maître. Il me semble que je suis au milieu de mes domaines, et je suis heureux.

LE BARON.

Mais enfin, vous ne pouvez rester dans cette position subalterne.

VILAIN.

Laissez donc : le renard est trop vieux pour changer de tanière. Aujourd'hui, je ne troquerais pas mon genre de vie pour un empire. Je chassais pour votre service : mon Dieu, si cela vous déplaît, je chasserai pour mon plaisir ;

ce sera toujours la même chose. Et si, le soir, je trouve une bouteille de vieux vin pour me réchauffer le cœur, je n'aurai plus rien à désirer, et je regarderai de loin M. Paul réaliser les rêves de ma jeunesse, que la misère a étouffés et que l'absinthe a noyés... Eh bien! c'est entendu, n'est-ce pas : monsieur Paul sera marquis de Vaguebois et épousera mademoiselle Isaure?

Le baron regarde la baronne.

LA BARONNE.

C'est entendu.

Elle tend la main au baron, qui la lui serre avec empressement.

VILAIN.

Alors, laissez-moi aller réconforter ce pauvre garçon.

Il sort.

SCÈNE XVII

LE BARON, LA BARONNE, JULIETTE.

LA BARONNE.

Vous me croirez si vous voulez, je me suis toujours doutée que cet homme-là n'était pas un manant. Il y a

dans la race un cachet qui ne s'efface jamais complètement.

LE BARON.

Ma foi, au régiment, il était un peu querelleur, fort buveur, pas mal indiscipliné ; mais, au demeurant, c'était un brave soldat.

LA BARONNE.

Ma fille sera marquise !

LE BARON.

Mon fils sera marquis !

LA BARONNE.

Dame de Kardec !

LE BARON.

Marquis de Vaguebois !

LA BARONNE.

Savez-vous, baron, que les Vaguebois remontent aux croisades ? C'est tout bonnement la première noblesse du royaume !... Je vais reconstruire le vieux donjon.

LE BARON.

Moi, je donne à mes gens une livrée amarante.

LA BARONNE.

Et nos bons voisins qui se moquaient de nous ! car ils s'en moquaient ; je le savais bien avant que vous me l'ayez dit. Cette comtesse de Bonbec ! petite noblesse de Louis XV, ramassée dans les antichambres du régent ! Ah ! nous allons prendre notre revanche. Mais songeons d'abord à faire part à ma fille de l'honneur que lui fait le marquis de Vaguebois de solliciter sa main. Il faut avouer, baron, que votre fils est un cavalier séduisant. La pauvre fille en est férue, comme on dit dans le peuple ; et elle se serait difficilement consolée de ne pas être sa femme.

LE BARON.

Foi de gentilhomme ! jamais on n'aura vu une plus charmante marquise !

Le baron offre le bras à la baronne, ils se dirigent vers la porte.

JULIETTE, s'avançant sur le devant de la scène.

Ce Vilain était un vrai marquis ! Ah ! si je l'avais su plus tôt, c'est peut-être moi qui serais marquise aujourd'hui ! Après tout, ça finit mieux que je ne le pensais. Maintenant, il ne me manque plus que votre permission pour dire en terminant : Tout le monde est content.

FIN DES GENTILLATRES

APRÈS LE DUEL

DRAME AVEC PROLOGUE ET EPILOGUE

PERSONNAGES

RAYMOND DE SUZE

GASTON DUBARLE.

MADAME DARCY.

CARLITA DARCY.

UN DOMESTIQUE.

La scène est dans un port de mer.

Quoique cinq personnages soient indiqués, la pièce n'a en réalité que trois rôles. Le domestique peut-être supprimé et remplacé par une voix dans la coulisse. Madame Darcy est un rôle muet, à une phrase près. Restent donc trois rôles, trois caractères. Le rôle de Carlita, sans être difficile, ne convient pas à tout le monde.

APRÈS LE DUEL

PROLOGUE

Un petit salon, plusieurs portes.

RAYMOND, GASTON.

Au lever du rideau, Raymond est endormi dans un grand fauteuil près d'une table couverte de papiers ; une bougie brûle sur la table.

GASTON, entrant.

Dis donc, Raymond, il est temps que je connaisse tes intentions définitives. Les témoins vont venir. (Il s'approche de Raymond.) Tiens, il dort! Ce n'est pas étonnant, il s'est promené toute la nuit sur ma tête ! C'est presque toujours ainsi que se passe la nuit qui précède une rencontre ; et, sur le matin, la fatigue arrive et le sommeil avec elle. Il s'est endormi sans s'en apercevoir : sa bougie brûle encore. Qu'est-ce qu'il a écrit? (Il lit.) « Ceci est mon testament » En voilà, une occupation

récréative ! — Au fait, quand on se bat, on ne sait jamais ce qui peut arriver ; mais, bah ! si on pensait à tout cela... — Comme il dort ! (Il consulte sa montre.) — Ma foi, il a encore une heure. Il est heureux. Laissons-le dormir. Je vais fumer un cigare au bord de la mer.

APRÈS LE DUEL

Le théâtre comme au prologue, la table sans bougie ni papiers.

SCÈNE PREMIÈRE

RAYMOND, puis GASTON.

Raymond entre seul, retire ses gants, son chapeau et se laisse tomber sur un fauteuil avec accablement.

RAYMOND.

Fatale journée !

GASTON, dans la coulisse.

Un bifteck au beurre d'anchois, deux douzaines d'huîtres, une bouteille de beaune première. Soignez-moi

ça, et servez chaud. (Il entre et dépose sur la table deux pistolets enveloppés dans un foulard ; puis s'assoit à califourchon sur une chaise.) Maintenant, cher ami, laisse-moi te faire mon compliment, mais là, mon compliment bien sincère. Tu t'es battu en vrai gentilhomme. Pour la première fois que tu vas sur le terrain, tu as un aplomb merveilleux. Je t'admire, ma parole d'honneur ! Impassible comme une statue de marbre en face de la bouche d'un pistolet ! Seulement tu ne t'effaces pas assez. Il faut présenter le moins de surface possible à l'adversaire... comme ça, vois-tu ? Mais quel sang-froid ! Et quand la balle a passé en sifflant à un pouce de ton oreille, tu n'as pas même sourcillé. Sans le moindre tressaillement, tu lèves la main ; et, sans viser, paf ! en pleine poitrine...

RAYMOND.

Ne me rappelle plus, je t'en prie, cette malheureuse affaire.

GASTON.

Malheureuse ! pas pour toi, ce me semble. En tout cas, tu me permettras bien de te dire que tu es un tireur de première force.

RAYMOND.

Je te jure qu'il y a plus de cinq ans que je n'ai mis le pied dans une salle de tir.

GASTON.

Ton adresse n'en est que plus merveilleuse. Peste ! je

ne me ferai pas d'affaire avec toi, quand bien même tu ferais la cour à Amanda.

RAYMOND.

Je ne suis pas en train de rire.

GASTON.

Quel homme es-tu donc ? Impassible devant le danger, ton courage disparaît avec lui. Tu trembles après la victoire...

RAYMOND.

Triste victoire !

GASTON, il se lève.

Viens déjeuner avec moi. Cela te distraira.

RAYMOND.

Non, merci ; je n'ai pas faim.

GASTON.

Tu as déjeuné avant de te battre, imprudent ! Tu as peut-être aussi pris du thé ou du café, pour te calmer les nerfs...

RAYMOND.

Non, je n'ai pris ni thé ni café. Au fait, je n'ai rien pris du tout.

GASTON.

Alors, allons déjeuner.

RAYMOND.

Il me serait impossible de manger.

GASTON.

Essaye toujours. Que diable! pour t'être battu, tu n'es pas condamné à mourir de faim, comme une vestale.

RAYMOND.

Je ne puis. J'ai toujours devant les yeux l'image de cet homme... Je me fais horreur. Il me semble que mes mains sont couvertes de sang...

GASTON.

C'est comme ça! Alors, mon cher, il faut avoir recours à la recette de mon oncle d'Haroville. (Il se rassoit.) Tu n'as pas connu mon oncle d'Haroville. C'était un fier gaillard, qui, après l'existence la plus orageuse, après avoir été capitaine de pandours, prisonnier au Caucase, favori d'une princesse russe, flibustier en Amérique, et je ne sais combien d'autres aventures, était encore, à soixante-douze ans, un joyeux compagnon, droit comme un peuplier, vert-galant, beau conteur, et qui, à pied ou à cheval, à table ou au jeu, tenait tête à tous les jeunes gens. Comme nous le félicitions d'avoir si vaillamment résisté à la tempête : « Voulez-vous mon secret?

nous dit-il. Il est des plus simples. Si vous êtes jamais accablés par le sort, sans courage, sans espoir, sur le point de sombrer ; tâchez de songer à une petite vérité qui vous paraîtra absurde au premier moment, mais dont vous reconnaîtrez bientôt l'inexorable exactitude. Cette vérité, la voici : Le malheur qui vous paraît aujourd'hui irrémédiable et intolérable, deux ans plus tard, n'aura pas plus de valeur à vos yeux qu'une prise de tabac. Toute la difficulté consiste donc à se mettre immédiatement au point de vue où l'on se trouvera deux ans plus tard ; à passer, sans les lire, deux pages ennuyeuses de la vie. Pour cela, la réflexion est bonne, la fatigue excellente, un déplacement meilleur encore. Buvez deux bouteilles de vin de Champagne ; faites dix lieues au galop ; partez par un chemin de fer quelconque ; et le lendemain, en vous réveillant à deux cents lieues de votre point de départ, vous serez tout étonnés d'avoir changé d'idées en même temps que d'horizon. »

RAYMOND, *absorbé.*

Nous étions loin l'un de l'autre...

GASTON.

Tu ne m'écoutes pas.

RAYMOND.

Si, je t'écoute ; mais le secret de ton oncle n'est pas un secret. Il a été deviné par tous les égoïstes.

GASTON.

Mon oncle d'Haroville, un égoïste ! Peut-on dire ça ! Un

égoïste est un homme qui n'aime que lui. Mon oncle s'aimait, c'est vrai ; mais il aimait beaucoup d'autres choses : il aimait les belles dames, il aimait le jeu, il aimait le vin du Rhin et les dindes truffées ; enfin il m'aimait aussi, à preuve qu'il m'a nommé son légataire universel. Malheureusement il avait placé sa fortune en viager, et il lui restait plus de dettes que d'argent comptant, de sorte que je n'ai hérité que de sa recette.

RAYMOND, toujours absorbé.

Oui, la distance était considérable...

GASTON.

La recette, du reste, n'est pas mauvaise. Je l'ai essayée le jour où j'ai cru qu'Amanda avait été enlevée par lord Nairn. J'ai commencé par boire religieusement deux bouteilles de vin de Champagne ; ensuite, j'ai monté à cheval ; je suis parti à fond de train ; mon cheval m'a jeté dans une fondrière ; et, ma foi, en revenant à moi deux heures plus tard, au fond d'un fossé bourbeux, avec une épaule démise et une jambe cassée, je t'assure que je pensais déjà beaucoup moins à Amanda... Mais tu ne m'écoutes pas.

RAYMOND.

Si, si, je t'écoute ; mais je songeais à une chose : nous étions fort loin l'un de l'autre, là-bas.

GASTON.

A trente-cinq pas. C'est moi qui les ai mesurés.

RAYMOND.

C'est ce que je me disais. Trente-cinq pas, c'est une très-grande distance ; et, à pareille portée, une balle n'a plus beaucoup de force, c'est certain ; et une blessure ne peut être bien grave.

GASTON.

Dame, mon cher, je ne sais. Le médecin a fait une vilaine grimace en posant le premier appareil. Nous ne pouvons, du reste, tarder à avoir des nouvelles. Mais dans notre intérêt, vois-tu, il vaudrait mieux que ton adversaire fût tombé foudroyé. Il est impossible que ce duel ne s'ébruite pas. Il y a eu trop de témoins de votre dispute. Si ton adversaire est mort, nous passons en cour d'assises, et nous sommes acquittés d'emblée. Si au contraire ton adversaire se rétablit, nous allons en correctionnelle ; et là, malgré maître Lachaud, nous pouvons être condamnés à un mois de prison. Je connais cela. J'entends d'avance le réquisitoire : « Et attendu que le sieur Gaston Dubarle, en servant de témoin aux prévenus, s'est rendu complice du même délit ; en vertu des articles du Code pénal, requérons contre lui l'application de la même peine. »

RAYMOND.

Comment peux-tu mettre de pareilles considérations en balance avec la vie d'un homme ?

GASTON.

Parbleu ! mon cher, ce n'est pas si amusant d'être en prison. On voit bien que tu n'y as jamais été. Et puis, il

me semble que tu fais ici de la philanthropie à contre-temps. Que diable! on ne se bat pas pour se faire du bien; on ne s'envoie pas des balles de plomb pour se chatouiller l'épiderme. D'ailleurs, il ne m'intéresse pas du tout, ton monsieur Darcy! un butor qui vient nous chercher querelle à propos de rien, qui ne veut écouter aucun raisonnement, qui arrive sur le terrain avec des airs de matamore, et qui vise beaucoup plus longtemps qu'il ne convient à un galant homme... Je me proposais même de lui en dire deux mots. Ma foi! il n'a eu que ce qu'il méritait.

RAYMOND.

Songe donc que c'est le frère de Carlita!

GASTON.

Que veux-tu! ce n'était pas écrit sur son front. Nous ne le connaissions pas : d'ailleurs, ce n'est pas ta faute. C'est lui qui t'a provoqué.

RAYMOND.

C'est vrai; mais ce n'en est pas moins le frère de Carlita, le frère de ma bien-aimée future! Maintenant que va-t-elle penser? que fera-t-elle?

GASTON.

Parbleu! elle fera comme Chimène qui, après avoir bien crié, a épousé Rodrigue qui avait occis son papa.

RAYMOND.

Tu ne connais pas Carlita.

GASTON.

Je ne la connais pas! j'ai dansé avec elle.

RAYMOND.

Non, tu ne sais pas tout ce qu'il y a de résolution sous sa douceur et de fermeté sous son sourire. Tiens, je tremble en pensant à elle, et son visage chéri me ferait, en ce moment, l'effet de la tête de Méduse.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DARCY, CARLITA.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame et mademoiselle Darcy.

RAYMOND, à part.

Ciel! Carlita!... sa vue me fait mal.

CARLITA.

On dirait que je vous fais peur, messieurs. Ne vous scandalisez pas de ma visite. La charité justifie tout. Et si je devais être blâmée, ce serait à vous de prendre ma défense, car c'est vous qui avez eu la bonne idée que nous exécutons. Je fais, avec ma mère, une quête pour la famille des pauvres marins que la dernière tempête a engloutis. Je frappe à toutes les portes, et j'espère que vous ne me refuserez pas votre offrande. (Elle présente sa bourse à Gaston et à Raymond, qui lui donnent de l'argent.) Votre générosité dépasse mon espérance. Permettez-moi de vous remercier pour les infortunés que vous secourez, et un peu aussi pour la quêteuse. (A Raymond.) Ne manquez pas de venir nous voir avant dîner... Tiens, vous avez là de jolis pistolets.

RAYMOND.

Ne touchez pas à ces pistolets, Carlita !

CARLITA.

Ils sont chargés? Ne craignez rien. Je ne ferai pas d'imprudence.

RAYMOND.

Ils ne sont pas chargés, mais, je vous en supplie, ne touchez pas à ces pistolets... Pardonnez-moi : il faut absolument que je vous quitte. (A Gaston.) Je ne

puis supporter sa présence. Éloigne-la. Dis-lui tout

Il sort brusquement.

GASTON, à part.

Une jolie commission !

CARLITA.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

GASTON, à madame Darcy.

Voulez-vous me permettre, madame, de dire deux mots à mademoiselle Darcy ? Je suis chargé pour elle d'une mission secrète.

MADAME DARCY.

Je permets. Les fiancés ont toujours quelques secrets que les grands parents ne doivent pas connaître.

Madame Darcy s'assoit sur une causeuse dans le fond du salon. Gaston et Carlita s'avancent sur le devant de la scène.

CARLITA.

Qu'a donc Raymond ?... Lui est-il arrivé quelque malheur ?

GASTON.

Oui, en effet, mademoiselle. N'attendiez-vous pas votre frère hier au soir ?

CARLITA.

Nous l'attendions. Il n'est pas arrivé.

GASTON.

Il est arrivé. Je crois... qu'il est chez vous.

CARLITA.

Quel bonheur !... Et Raymond ?

GASTON.

Ne vous réjouissez pas, mademoiselle. Un accident est arrivé à votre frère.

CARLITA.

Un accident?

GASTON.

Un grave accident...

CARLITA.

Ciel ! il est mort!

GASTON.

Non, il n'est pas mort ; mais enfin il est blessé, sérieusement blessé. Peut-être est-ce moins grave que je ne vous le dis, mais votre présence lui est nécessaire. Retournez chez vous sans retard. Emmenez votre mère.

CARLITA.

Je pars, je pars... Mais Raymond? tout cela ne me dit pas ce qu'a Raymond?

GASTON.

Mon Dieu, mademoiselle, votre frère a été blessé... dans un duel.

CARLITA.

Dans un duel! ah! je comprends. Raymond a été son témoin, et il se reproche la part indirecte qu'il a prise à son malheur.

GASTON, baissant la tête.

Il n'a pas été son témoin.

CARLITA.

Mais alors... Oh! ce serait trop horrible... lui! lui!... Vous ne répondez pas?... C'est lui!... Ah! mon cœur se brise. (Elle retourne vers sa mère.) Partons, ma mère, on a besoin de nous à la maison; les instants sont précieux.

Dans ce moment, Raymond entr'ouvre la porte, mais voyant que Carlita et sa mère ne sont pas encore parties, il reste immobile sur le seuil. Carlita, au moment de sortir avec sa mère par l'autre porte, aperçoit Raymond. Elle quitte le bras de sa mère et s'avance lentement vers Raymond.

CARLITA.

Priez Dieu, Raymond, pour que mon frère guérisse ; car s'il..., s'il succombe, la main qui l'a frappé, je le jure! ne pressera jamais la mienne.

RAYMOND.

Jamais?

CARLITA.

Jamais.

Elle va rejoindre sa mère.

RAYMOND, à Gaston.

Accompagne-les, suis-les; et rapporte-moi des nouvelles, de bonnes nouvelles..., vite.

GASTON, à part.

Sac-à-papier ! il est dit que je ne pourrai pas déjeuner ce matin.

Il sort derrière madame Darcy et Carlita.

SCÈNE III

RAYMOND, seul.

Dire qu'hier, je me promenais libre et joyeux sur la

plage, sans souci, sans remords. J'étais trop heureux. L'amour de Carlita, c'était le bonheur pour le présent, pour l'avenir, pour toute la vie... Et maintenant, tout est compromis, parce que je me suis trouvé à une table de jeu avec un jeune homme qui avait trop dîné. Et il faut que ce jeune homme, que je n'avais jamais vu, soit le frère de Carlita! C'est une fatalité... Je ne l'avais jamais vu, et maintenant je le vois toujours, je le vois les yeux fermés : il est sans cesse devant moi, ce fantôme sanglant!.. Quelle horrible chose que le duel! Il naît un enfant dans une famille, un petit être d'abord chétif et vagissant, dont mille dangers menacent la débile existence, mais que protége l'ingénieuse, l'incomparable tendresse d'une mère. L'enfant grandit; vient la jeunesse : nouveaux dangers, nouvelles sollicitudes, nouvelle victoire de l'amour maternel. Et ce produit admirable de vingt années d'amour et de dévouement, nous le brisons en une minute pour un mot, pour un geste malséant!... Et toutes les mères ne se révoltent pas contre cette barbarie!... L'opinion l'approuve; la loi ferme les yeux. Elle a raison peut-être; car la punition est inévitable. Le duel, c'est une arme à deux tranchants : la mort d'un côté; de l'autre, le remords! Mais Dieu ne permettra pas que ma vie soit chargée d'un fardeau si terrible.

SCÈNE IV

RAYMOND, GASTON.

RAYMOND.

Eh bien?

GASTON.

Eh bien, mon cher, nous irons en cour d'assises.

RAYMOND.

Il est...?

GASTON.

Que veux-tu!...

RAYMOND.

Je suis un meurtrier!

Il cache sa tête dans ses mains et sanglote.

GASTON.

Allons donc! tu déraisonnes, mon pauvre ami. Est-ce

que le soldat, qui dans la mêlée frappe son ennemi, est un meurtrier? Il défend son drapeau, il obéit à son devoir. Tu as obéi à l'honneur : tu n'as rien à te reprocher. Tu as été provoqué. Le duel était inévitable.

RAYMOND.

Inévitable, je le pensais ce matin; maintenant j'en juge tout autrement, et j'en juge mieux. Le remords nous prête trop tard sa terrible lumière.

GASTON.

Tu te tourmentes à plaisir. Tous les témoins ont été unanimes.

RAYMOND.

Les témoins! Ne me parle pas des témoins. Sais-tu ce qui a rendu ce duel inévitable? c'est vous.

GASTON.

C'est nous!

RAYMOND.

Oui, vous, vous tous qui étiez là. Sans vous, sans vos rires moqueurs qui excitaient nos colères, la dispute n'eût pas été si loin. J'aurais pu avec plus de douceur calmer ce furieux. J'aurais pu supporter son insolence dont une nuit de réflexion lui eût inspiré le repentir. C'est vous qui avez tout fait! Et vous venez me parler de

l'honneur! divinité stupide, à laquelle les imbéciles sacrifient leur intérêt, leur bonheur, leur devoir..., oui, leur devoir. L'honneur, ah! le joli mot! Mes mains sont ensanglantées, la femme que j'aimais m'abandonne, tout mon bonheur s'évanouit; mais j'ai obéi à l'honneur! Voilà qui doit me tenir lieu de tous les biens que je perds. Ah! taisez-vous, laissez-moi; je vous maudis tous!

GASTON.

Moi aussi?

RAYMOND.

Oui, toi aussi, toi plus que les autres. C'est toi qui as été le machiniste de ce drame funèbre; c'est toi qui as chargé ces armes; c'est toi qui, depuis ce matin, tournes autour de moi, en bourdonnant à mes oreilles tes consolations de cabaret. J'ai besoin d'être seul; et tu ne t'aperçois seulement pas que tu m'agaces, que tu m'excèdes, que tu m'es odieux...

GASTON.

Merci bien. Mettez-vous donc en quatre pour rendr service aux gens! Je me suis levé ce matin à une heure absurde. Je n'ai pas encore déjeuné... J'ai risqué un mois de prison; et voilà comme on me remercie! Monsieur est de mauvaise humeur!

RAYMOND.

Fais-moi grâce de tes quolibets.

GASTON.

Tu pourrais être plus poli.

RAYMOND.

Je ne pourrai donc pas me délivrer de tes importunités!

GASTON.

Sais-tu bien que tu le prends avec moi sur un ton un peu singulier?

RAYMOND.

Il me semble que j'ai bien le droit de le prendre sur le ton qui me convient.

GASTON.

Ah! mais, dis donc, parce que tu as tué un homme, il ne faut pas croire que tu me feras peur.

RAYMOND.

Oh! tais-toi. Tiens, tu viens de me frapper au cœur. Tu as raison. J'ai tué un homme, et maintenant, sous peine d'être un odieux spadassin, je dois tout endurer, tout souffrir. Continue, parle, parle donc! Je n'ai plus le droit d'être susceptible. Il faut que j'apprenne la patience et l'humilité. Que ne les ai-je apprises plus tôt!

GASTON.

Ne dis pas cela, Raymond. Je t'ai fait de la peine, j'ai

eu tort. Je suis un étourdi, un fou ; mais tu sais bien que je te suis tout dévoué. Je ne ressens pas certaines choses aussi vivement que toi, ce n'est pas ma faute ; mais je respecte ta douleur. Tu as besoin de calme, j'aurais dû le deviner. Je te laisse. Tu m'appelleras si tu as besoin de moi.

RAYMOND.

Vois comme je suis devenu mauvais. Je t'ai méconnu, rebuté, toi, mon plus vieil ami ! Pardonne-moi. J'ai les nerfs irrités. Vraiment je suis malade : j'ai besoin de solitude ; mais je n'oublierai jamais, quoi qu'il arrive, l'affection dont tu m'as donné tant de preuves. Veux-tu me serrer la main ?

GASTON.

Si je le veux ! (Ils tombent dans les bras l'un de l'autre). Cher Raymond !... maintenant, je te laisse.

RAYMOND.

Oui, va déjeuner, mon pauvre Gaston

GASTON.

C'est drôle, il me semble que je n'ai plus faim maintenant. C'est égal, je te laisse..., je te laisse.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, CARLITA.

CARLITA.

Restez, monsieur Dubarle, je vous en prie. En venant seule ici, je fais une démarche imprudente que le monde condamne. Je désire vous avoir pour témoin... Raymond, je viens vous rendre votre parole et reprendre la mienne. Je viens vous dire un éternel adieu.

RAYMOND.

Eternel !

CARLITA.

Oui, un éternel adieu. Il le faut, hélas ! Nos projets, nos promesses, tout a été brisé par un coup de foudre... Je ne vous fais pas de reproches. Je vous connais assez pour savoir que vous n'avez pas agi sans motifs impérieux. Ce que vous avez fait, de cruels préjugés vous l'ordonnaient... peut-être. Je ne vous accuse pas ; je n'accuse que le sort cruel qui nous frappe tous. Nous étions si heureux... Oh ! Raymond, quel beau rêve j'avais fait ! Croyez-moi.

j'ai besoin de courage, aussi bien que vous, pour y renoncer et accepter la nouvelle destinée qui m'est tracée par mon devoir.

RAYMOND.

Mais ce bonheur, Carlita, il peut encore nous appartenir. Pas maintenant, oh ! non, pas maintenant ; mais plus tard, beaucoup plus tard. Ne prenez pas aujourd'hui, dans la première exaltation de la douleur, ces résolutions inexorables dont le temps condamne trop tard la funeste précipitation. Le temps, Carlita, c'est le grand juge de toutes choses. Laissez-le prononcer sur notre sort. C'est le grand médecin de toutes les douleurs. Il calme tout, guérit tout, arrange tout. La vie est longue, Carlita, et la terre grande. Plus tard, dans un autre pays, qui ne nous rappellera rien de ce passé funeste, nos cœurs régénérés pourront peut-être recommencer un autre rêve de bonheur.

CARLITA.

Non, Raymond, jamais. Ne vous leurrez pas de cette illusion. Je vous ai laissé voir mes regrets et mes larmes, parce que ma résolution est irrévocable. Ce n'est pas une douleur aveugle qui l'a dictée. C'est ma conscience et mon devoir. Notre union serait un sacrilége. Jamais je ne pourrais serrer votre main sans remords. Et ma mère, avez-vous oublié qu'elle n'a plus de fils, que je dois lui consacrer ma vie tout entière, et que jamais elle ne pourra voir sans horreur celui...

RAYMOND, *sanglotant.*

O Carlita ! Carlita !

CARLITA.

Ne rendez pas mon sacrifice plus pénible... Adieu, Raymond, adieu!

RAYMOND.

Je ne vous verrai plus?

CARLITA

Dans le ciel.

Elle se dirige vers la porte. Raymond cache sa figure dans ses mains.

GASTON, à Carlita, à voix basse.

Par grâce, mademoiselle, ne vous éloignez pas encore. J'ai à vous parler. Si vous saviez dans quelle exaltation...

Ils sortent ensemble.

SCÈNE VI

RAYMOND, seul.

Jamais! je ne la verrai plus... jamais!... Ma vie est brisée. En vérité, je me demande comment je pourrais vivre encore. Sans but, sans espoir, poursuivi par le souvenir du bonheur perdu, mécontent des autres et de moi-

5.

même, irascible, ulcéré, que puis-je devenir? J'userai lentement ce qui me reste de force et de jeunesse à ronger mon cœur dans la solitude. Mieux vaudrait que tout fût fini... Ce matin, dans cette loterie sanglante du duel, pourquoi le sort n'a-t-il pas interverti nos rôles! Je serais maintenant sans remords, sans souffrance. On me plaindrait. Mon sort ferait couler des larmes précieuses! Heureuse destinée, mille fois heureuse, comparée à celle qui m'attend!... Mais, ce sort que j'envie, il est en ma puissance... J'ai là, sous la main, le remède de tous les maux... Qui pourrait m'empêcher d'y recourir? Voyons... Sans Carlita, sans amour, l'existence ne serait plus pour moi qu'un long supplice. J'ai à choisir entre le repos et la souffrance... Le repos, oui! le repos... Cette arme, qui a fait le mal, va le réparer. (Il charge un pistolet.) Mon testament est fait... Je ne suis nécessaire à personne... Rien ne peut me retenir. (Il s'avance sur le devant de la scène.) Ah! monde maudit, monde inconséquent et barbare, qui obliges les frères à s'égorger sur les champs de bataille ou à s'entre-tuer en champ clos, je vais briser ta chaîne avec bonheur... J'ai obéi à ta loi, je m'en punis!...

SCÈNE VII

RAYMOND, CARLITA.

Carlita, qui est entrée pendant la scène précédente et est restée immobile au fond du salon, s'avance et pose la main sur les pistolets. Raymond, en se retournant, se trouve face à face avec elle.

CARLITA, gravement, lentement.

Pour expier une faute, vous alliez commettre un crime!

RAYMOND.

Je souffre tant.

CARLITA.

Et moi?...

RAYMOND.

Vous aussi! Oh! écoutez-moi, alors. Devant de telles souffrances le devoir doit se taire, ou plutôt il n'y a plus qu'un devoir, un besoin qui domine tout, fuir le malheur. Fuyons, Carlita, allons dans une autre patrie, chercher l'oubli et le bonheur.

CARLITA.

Taisez-vous! Je ne comprends pas le langage du délire.

RAYMOND.

Si vous voulez que je vive, Carlita, ne m'abandonnez pas. Laissez-moi du moins l'espérance.

CARLITA.

Non, je ne puis pas, je ne dois pas vous donner un espoir qui ne se réalisera jamais.

RAYMOND, *exaspéré*.

Alors c'est vous qui l'aurez voulu. Que mon sang retombe sur votre tête!

CARLITA.

Vous ne trouvez pas que je suis assez malheureuse. A mes chagrins, vous voulez ajouter encore l'amertume d'un remords; vous, Raymond, vous que j'ai aimé!

RAYMOND.

Ayez pitié de moi! je suis à bout de forces.

CARLITA.

Vous voulez déserter le poste où Dieu vous a placé, fuir lâchement devant la souffrance, devant le devoir. Le premier malheur qui vous atteint est au-dessus de votre courage; et vous ne trouvez pas de plus noble emploi de votre vie, que de la détruire vous-même, sans utilité pour personne, dans une chambre d'auberge!

Ah! prenez garde, vous me feriez rougir de vous avoir aimé!

RAYMOND.

Vous êtes bien sévère, Carlita, et bien jeune pour être si sévère. Les sages eux-mêmes hésitent devant ces questions terribles que vous tranchez si hardiment. Où donc puisez-vous cette assurance que les années ne vous ont pas donnée?

CARLITA.

Dans mon cœur, Raymond. C'est lui qui me commande et m'inspire. Interrogez le vôtre : il vous montrera votre devoir. Le bonheur, mon ami, n'est pas fait pour tout le monde. Tout le monde y aspire; bien peu y arrivent, et ce ne sont pas toujours les plus dignes; mais pour tous ceux que le bonheur repousse, il est un moyen d'ennoblir leur infortune, c'est de se vouer à quelque noble tâche. Il en est toujours pour les cœurs généreux. Vous êtes homme, la patrie, l'humanité, la science offrent mille carrières à votre activité. Voulez-vous que je vous en indique une bien modeste, mais où vous convie plus particulièrement notre commun malheur, une tâche austère, où vous aurez besoin de tout votre courage et où mes prières vous accompagneront!

RAYMOND.

Parlez, parlez.

CARLITA.

Mon frère, emporté par une fougue irréfléchie, avait

méconnu bien des devoirs et commis de grandes fautes. Il avait, je le sais, trompé et abandonné une jeune fille qui est digne de quelque intérêt. Veillez sur elle comme la Providence. Réparez le mal que mon frère a pu faire. Faites le bien qu'il aurait dû faire. Suivez sa trace pas à pas ; et partout où son devoir l'eût appelé, dans la bataille de la vie, présentez-vous comme son remplaçant... Voilà la vraie réparation, Raymond!... Et plus tard, ce ne sera pas bien long pour moi, si j'en crois mes pressentiments et les battements de mon cœur, plus tard, notre tâche étant accomplie ici-bas, nous nous retrouverons...

Elle montre le ciel.

RAYMOND, tombant à genoux.

J'obéirai, j'obéirai !

ÉPILOGUE

RAYMOND, GASTON.

Le théâtre doit présenter exactement le même aspect qu'au prologue; les meubles, les accessoires disposés de la même façon. Commo au prologue, Raymond est endormi dans un grand fauteuil, près d'une table sur laquelle brûle une bougie.

GASTON, entrant.

Raymond !... Ah çà ! mais il dormira donc toujours. (Il consulte sa montre.) Il est temps de le réveiller. Raymond ! Raymond !

RAYMOND, toujours dormant.

J'obéirai.

GASTON.

Il rêve, ma parole d'honneur... Raymond !

RAYMOND, ouvrant les yeux et le regardant d'un air effare.

Qu'est-ce encore ?

GASTON.

Mon cher, il est neuf heures; les témoins vont arriver. Il est temps que tu me donnes tes dernières instructions.

RAYMOND.

Comment, les témoins! Il est neuf heures : le duel n'a pas eu lieu?

GASTON.

Tu dors encore. Il est neuf heures, et j'attends les témoins de M. Darcy. Du reste, la situation s'est modifiée depuis hier. Je viens de recevoir un mot du gros Bévalan. Il paraît que la nuit a mis de l'eau dans leur vin. Ils reconnaissent leurs torts. Nous sommes maîtres de la situation. Si tu veux te contenter de leurs regrets, l'affaire s'arrangera très-facilement.

RAYMOND.

Je suis bien éveillé. Merci, mon Dieu!... Arrange tout, Gaston. Je ne puis pas me battre contre le frère de Carlita. Si tu savais quel horrible rêve je viens de faire!... Arrange tout.

GASTON.

Ma foi, tu as raison. Nous nous battrons à la fourchette, c'est plus gai. Je vais commander le déjeuner. Vive la joie et Amanda!

RAYMOND.

Vive la vie ! don sacré que ne peuvent racheter ni trésors, ni larmes, ni regrets, et que nous risquons souvent, comme un enjeu vulgaire, avec une légèreté impardonnable.

FIN DE APRÈS LE DUEL

L'INDÉCIS

COMÉDIE

PERSONNAGES

HORACE DE LIMIÈRES.

ALPHONSE, son ami.

MADAME DE VERNEUIL, jeune veuve.

VALENTINE, sa sœur.

BAPTISTE, domestique.

La scène est dans un château.

L'Indécis est presque une comédie classique, une comédie de caractère. Que ne puis-je ajouter une comédie intéressante !

Hélas ! le genre est difficile, et souvent fait bâiller.

Tous les rôles, tenus sur le ton de la conversation, sont faciles.

L'INDÉCIS

Un petit salon, plusieurs portes.

SCÈNE PREMIÈRE

HORACE, assis devant une table et parcourant des papiers ;
BAPTISTE, debout.

BAPTISTE.

Quel habit monsieur mettra-t-il ce soir ?

HORACE.

Le gris.

BAPTISTE.

Le gris, bien.

HORACE.

Non, le noir plutôt.

BAPTISTE.

Nous disons donc le noir.

HORACE.

Le noir pour la campagne est peut-être trop sévère. Le gris serait plus de saison... Cependant... Au fait, je verrai. Prépare-les tous les deux.

BAPTISTE.

Alors monsieur ne part pas aujourd'hui ?

HORACE.

Je ne sais. Fais toujours ma malle. Je verrai.

BAPTISTE, à part en s'en allant.

« Je verrai... » Parbleu ! j'en étais sûr : c'est son seul refrain.

Il sort.

SCÈNE II

HORACE, seul.

Peste soit des notaires et de leur exigence ! (Il lit.) « Répondez-moi par le premier courrier. .» Comme si je n'avais que cela à faire ! Il y a trois jours qu'il court, son premier courrier... Diable ! l'affaire est grave et mérite réflexion. (Il lit.) « Monsieur, » hon, hon, hon ; ah ! voilà : « vos acquéreurs se sont déterminés à porter leur offre » jusqu'à deux cent cinquante mille francs. Je crois l'of» fre acceptable... » Acceptable, c'est selon. On m'avait assuré que ma maison valait trois cent mille francs... Il est vrai que je vais avoir de grandes réparations à faire, c'est-à-dire beaucoup de dépense et encore plus d'ennui... Mais, d'un autre côté, les maisons gagnent tous les jours à Paris ; et je suis sûr qu'en attendant quelques années... Oui, mais s'il survenait quelque bouleversement. Ah diable !... Le fait est que jusqu'ici on ne m'avait offert que deux cent vingt mille francs. Et si maintenant on allait se dédire... L'alternative ne laisse pas que d'être embarrassante... Oui, fort embarrassante.

SCÈNE III

HORACE, ALPHONSE.

ALPHONSE.

Horace! que diable fais-tu là? Il y a une heure que je t'attends pour tirer des lapins.

HORACE.

Je n'ai pas le temps.

ALPHONSE.

Tu me fais rire, mon cher, chaque fois que tu me dis : « Je n'ai pas le temps! » Tu n'as ni femme, ni enfants, ni profession. Tu es libre comme l'air, et tu n'as pas le temps de faire ce qui te plaît!

HORACE.

Mais j'ai des affaires, des lettres auxquelles il faut répondre... En voilà une qui attend depuis trois jours.

ALPHONSE.

Il fallait répondre il y a trois jours. Tu n'aurais plus à t'en préoccuper.

HORACE.

Tu n'entends rien aux choses sérieuses. Il fallait réfléchir, et c'est ce que j'ai fait.

ALPHONSE.

Eh bien, viens à la chasse ; on réfléchit très-bien, un fusil à la main.

HORACE.

Je ne puis pas. D'ailleurs, je vais peut-être vous quitter aujourd'hui.

ALPHONSE.

Je n'en crois rien ; tu dis cela tous les jours.

HORACE.

Cette fois, c'est fort sérieux.

ALPHONSE.

Tu ne te plais donc pas ici ?

HORACE.

Je serais bien difficile si je ne m'y plaisais pas. Tes pa-

rents sont parfaits pour moi. La campagne est charmante, la bibliothèque excellente, la société choisie ; et, par-dessus tout, la liberté complète. Tu sais bien que je ne suis venu ici que pour te faire plaisir, et presque malgré moi. Je comptais partir pour la Suisse ou pour les Pyrénées, quand tu m'as entraîné avec une insistance dont je ne me plains pas. La preuve, c'est qu'au lieu de deux jours que je t'avais promis, j'en suis resté plus de quinze qui m'ont paru très-courts.

ALPHONSE.

Alors reste encore. Tout le monde t'aime ici. Pourquoi veux-tu partir ?

HORACE.

Tu n'y comprendras rien... Parce que madame de Verneuil et sa sœur sont attendues demain, peut-être même aujourd'hui.

ALPHONSE.

Je te croyais de leurs amis. Est-ce que tu es brouillé avec elles ?

HORACE.

Au contraire. Je suis leur admirateur déterminé. Ma passion pour madame de Verneuil date de loin. Je lui faisais la cour avant son mariage. Je songeais sérieusement à l'épouser, et j'étais à peu près décidé à faire ma demande, quand j'appris qu'un monsieur plus pressé avait obtenu sa main. Depuis son veuvage, je suis un des assi-

dus de son salon. Les deux sœurs sont charmantes; et je suis auprès d'elles sur l'agréable pied d'un amoureux discret qui va se déclarer, mais qui hésite encore. C'est une position délicieuse. Une porte ouverte sur le mariage, une porte sur la liberté, et l'amour timide au milieu. Si j'attends ces dames au château, je crains de ne pouvoir garder mes avantages. A la campagne, tout est danger pour notre liberté, les longues causeries, les promenades sous bois, la chanson des oiseaux, l'herbe tendre, le clair de lune enfin, le perfide clair de lune. On rêve une églogue, et on se réveille en cage.

ALPHONSE.

La cage serait dorée.

HORACE.

Ce serait toujours une cage.

ALPHONSE.

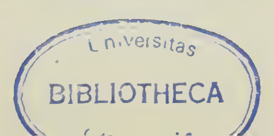
Tu es donc décidé à ne pas te marier?

HORACE.

Je ne dis pas cela; mais je ne veux pas me marier comme un étourdi. Le mariage est l'affaire la plus grave de la vie. Il faut y réfléchir avec maturité.

ALPHONSE.

Il faut aussi y mettre un peu d'élan. Sais-tu ce qui arrivera si tu réfléchis tant? Tu ne te marieras jamais.



Pendant que tu réfléchiras, nous autres étourdis, nous te supplanterons auprès de tes amours. Ta jeunesse passera ; et dans quelques années, condamné par le temps au célibat forcé, tu en seras réduit à enseigner le fruit de tes doctes méditations aux enfants que nous aurons fabriqués sans y tant réfléchir.

HORACE.

Il y a du vrai, sais-tu, dans ce que tu dis là. Aussi je ne suis pas encore bien décidé à partir aujourd'hui. Je veux y penser sérieusement.

ALPHONSE.

C'est bien dit. Penses-y quinze jours encore, c'est tout ce que je demande.

HORACE.

Tu te moques de moi.

ALPHONSE.

Eh bien, oui, j'en conviens. Chacun t'aime et t'estime, tu le sais bien ; mais ton indécision nous donne la comédie.

HORACE.

Tant mieux ! J'aime mieux vous divertir que de vous ressembler. Peut-être me trouveriez-vous moins plaisant, si vous réfléchissiez aux graves conséquences qu'ont parfois dans la vie les moindres circonstances.

ALPHONSE.

Enfin, mon cher, il faut pourtant savoir prendre un parti.

HORACE.

Prendre un parti, parbleu ! c'est bientôt dit, et même bientôt fait pour les têtes sans cervelle. Les sots agissent précisément comme il faut pour vous plaire. Un objet les attire : ils y courent, sans savoir si l'épine n'est pas derrière la fleur. A tort, à travers, ils tranchent, ils décident sur tout ce qu'ils ignorent. Comme ils ne voient jamais qu'un côté des questions, ils sont ardents et résolus ; mais quand on étudie le fond des choses, on est plus hésitant. Notre vue est si bornée, et tant de voiles nous couvrent l'avenir, que nous ne savons pas même ce qu'il nous faut souhaiter. Il est tel événement, appelé de tous nos vœux, qui amène avec lui des chagrins inconnus ; tel autre, redouté, devient la source de notre fortune. La vie est une énigme. Dans cette obscurité, le sage marche à tâtons, ou demeure immobile pour ne pas trébucher.

ALPHONSE.

Ton sage n'est qu'un songe-creux, car il oublie de vivre. Puisque l'avenir est si mystérieux, à quoi bon se casser la tête pour sonder l'énigme indéchiffrable ? Mieux vaut suivre son inspiration. Nous ne sommes pas sur terre pour y philosopher, mais pour agir : la vie, c'est l'action. Je veux vivre, et je vais tuer des lapins. Viens donc avec moi.

HORACE.

Laisse-moi finir mes lettres. J'irai peut-être te rejoindre..., si je ne pars pas.

Alphonse sort.

SCÈNE IV

HORACE, seul.

Il n'a peut-être pas tort, et pourtant j'ai raison. Pourquoi toute question a-t-elle deux côtés presque également plausibles ? (Il se rassoit.) Voyons, finissons-en avec mon notaire.... Deux cent cinquante mille francs, c'est bien peu ! Dieu ! que c'est ennuyeux d'avoir des affaires et de se décider ! Deux cent cinquante mille francs... Bah ! je puis bien remettre ma réponse à demain, puisque j'ai attendu trois jours. J'y penserai cette nuit. La nuit porte conseil. En écrivant demain matin, et en envoyant à la poste, ma lettre arrivera aussi vite. D'ailleurs, si je pars aujourd'hui... Partirai-je ?... Parbleu ! je suis bien bon de me tracasser. Madame de Verneuil n'arrivera que demain, et quand même elle arriverait aujourd'hui, ne puis-je, s'il me convient, trouver quelque prétexte qui me rappelle subitement à Paris ?... Cependant ce sera plus

difficile; il serait plus prudent... Ah ! je suis plus incertain que jamais. Il y a des moments, en vérité, où, après toutes mes réflexions, je consulterais un âne...



SCÈNE V

HORACE, BAPTISTE.

BAPTISTE, entrant.

Monsieur, je...

HORACE, l'interrompant.

Baptiste, es-tu marié ?

BAPTISTE, étonné.

Moi, monsieur ! je suis veuf.

HORACE.

Alors tu es expert. Que penses-tu du mariage ?

BATISTE.

Ma foi, monsieur, quand j'avais ma femme, je regrettais le temps où j'étais garçon.

HORACE.

Et maintenant?

BAPTISTE.

Maintenant, je regrette le temps où j'avais ma femme.

HORACE.

Profond comme un oracle. Mais que me voulais-tu?

BAPTISTE.

Je venais voir s'il fallait porter la malle de monsieur au chemin de fer.

HORACE.

Il est trop tôt; nous avons bien le temps.

BAPTISTE.

C'est qu'il y a en bas des commissionnaires qui ont apporté des paquets. Ils vont retourner à vide au chemin de fer, et ils auraient pu emporter la malle de monsieur.

HORACE.

Et t'épargner cette peine, paresseux! Il est donc arrivé du monde?

BAPTISTE.

Madame de Verneuil, sa sœur...

HORACE.

Madame de Verneuil! Allons, bon! ma retraite est coupée. J'aurais dû m'en douter. Madame de Verneuil est comme la montre d'un amoureux, toujours en avance...

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE VERNEUIL, VALENTINE.

Elles sont en costume de voyage, portent des châles et divers petits paquets.

MADAME DE VERNEUIL.

Monsieur de Limières! Quelle agréable surprise de vous trouver ici. Nous ne vous avons pas vu depuis notre retour des Pyrénées; et vraiment, vous nous manquiez.

HORACE.

Des affaires urgentes m'ont retenu loin de Paris; car vous savez, madame, que mon plus grand bonheur est d'être près de vous.

MADAME DE VERNEUIL.

Eh bien, je vais commencer par vous priver de ce bonheur, pour quelques instants seulement. J'ai laissé en bas ma femme de chambre fort ahurie, au milieu des paquets et des commissionnaires. Vous qui connaissez les êtres, allez à son secours. Veillez à mes caisses : empêchez qu'elles ne soient massacrées. J'ai quelques toilettes délicieuses avec lesquelles je compte vous séduire. Je les place sous votre sauvegarde. Protégez mes paquets et pilotez ma bonne.

HORACE.

Avec plaisir, madame. Mademoiselle Valentine paraît s'être bien trouvée de l'air des montagnes...

MADAME DE VERNEUIL.

A mes caisses! à mes caisses! Nous causerons plus tard. Tenez, chargez-vous aussi de mon châle, de mon ombrelle et de cette petite boîte.

Elle remet ces objets à Horace.

HORACE, à part, en s'en allant.

J'aurais mieux fait, je crois, de partir ce matin.

Baptiste se dirige vers la porte.

SCÈNE VII

MADAME DE VERNEUIL, VALENTINE, BAPTISTE.

MADAME DE VERNEUIL.

Baptiste, demeurez.

BAPTISTE.

Aux ordres de madame.

MADAME DE VERNEUIL

Monsieur de Limières est ici depuis quelque temps?

BAPTISTE.

Depuis quinze jours.

MADAME DE VERNEUIL.

Que fait-il ?

BAPTISTE.

Ce qu'il fait? pas grand'chose. Ah! si fait : il réfléchit. Il

se promène de long en large, les mains dans ses poches, la tête baissée. (Il imite les gestes qu'il décrit). Il appelle ça réfléchir. Et puis il fait des projets qu'il n'exécute jamais. Il projette d'aller à la chasse, et n'est jamais prêt quand on part. Il projette de longues excursions, et reste à flâner dans le parc. Enfin il projette de s'en aller. Tous les matins je fais sa malle, qu'il défait tous les soirs. Aujourd'hui même, il devait partir, et vous voyez qu'il est encore ici.

MADAME DE VERNEUIL.

Toujours le même ! C'est tout ce que je voulais savoir. Je ne vous retiens plus.

Baptiste sort.

SCÈNE VIII

MADAME DE VERNEUIL, VALENTINE.

VALENTINE.

Eh bien, que dis-tu de ton adorateur?

MADAME DE VERNEUIL.

Tu pourrais bien dire notre adorateur, car tu as une bonne part dans ses attentions.

VALENTINE.

Oh! pour moi, j'y renonce. Il m'intéresse fort peu, ton monsieur Horace, avec ses éternelles hésitations... Un homme qui ne sait jamais ce qu'il veut!

MADAME DE VERNEUIL.

Tu es jeune, Valentine, et tu ne sais pas ce que tu dédaignes. Un homme qui ne sait ce qu'il veut, mais c'est un trésor en ménage : sa femme voudra pour lui. Tu ne sais pas, innocente, quel bonheur on éprouve à faire ses volontés. Je n'en sais qu'un plus doux, c'est de suivre en esclave les ordres d'un maître qu'on adore. (Elle soupire.) Mais c'est moins sûr et moins durable.

VALENTINE.

C'est possible; mais enfin il ne me plaît pas.

MADAME DE VERNEUIL.

Tu es bien difficile! Je connais quelques femmes qui s'en accommoderaient très-bien. C'est un homme de mérite, fort instruit, généreux, d'humeur assez facile, convenant de ses travers, aimable quand il veut; et, malgré son indécision, il y a peu d'hommes qu'on lui puisse comparer.

VALENTINE.

Tu le traites en ami.

MADAME DE VERNEUIL.

Mais toi-même, l'an passé, tu le jugeais avec plus

d'équité. Écoute, petite sœur, je soupçonne que quelqu'un lui a fait tort dans ton esprit, quelqu'un que nous avons rencontré aux Eaux-Bonnes, quelqu'un qui se trouvait toujours, par le plus grand des hasards, sur la route que nous suivions; quelqu'un que je pourrais nommer... Tu rougis : c'est donc vrai?

VALENTINE.

Oui, ma sœur, c'est vrai. Monsieur de Marans et moi, nous nous sommes expliqués, et nous sommes d'accord, si toutefois tu veux bien approuver nos projets.

MADAME DE VERNEUIL.

J'approuve. Ainsi, tu renonces complétement à M. Horace?

VALENTINE.

Complétement.

MADAME DE VERNEUIL.

Tu n'auras pas de regrets? C'est bien vu, bien entendu. Une fois, deux fois, trois fois... Personne ne dit mot?... Eh bien, je me l'adjuge.

VALENTINE.

Bravo! je t'approuve à mon tour; mais tu entreprends un travail héroïque. Pour débusquer cette irrésolution tenace de tous les faux-fuyants où elle se dérobe, ce sera aussi rude que le siége de Sébastopol, et tu n'auras pas trop de toute ta vaillance.

MADAME DE VERNEUIL.

Ce qu'une femme veut... J'ai mon plan. Je vais commencer l'attaque à la française, immédiatement, et tambour battant... Il va venir, laisse-nous.

VALENTINE.

Bon succès!

Elle embrasse sa sœur et sort. Madame de Verneuil arrange ses cheveux devant la glace.

SCÈNE IX

MADAME DE VERNEUIL, HORACE.

HORACE.

Madame, tout est prêt dans votre appartement... Les caisses sont intactes.

MADAME DE VERNEUIL.

Mille grâces, monsieur.

HORACE.

Je suis trop heureux de pouvoir être utile...

MADAME DE VERNEUIL.

A tout le monde. On sait votre obligeance

HORACE.

Ah! madame, de tout le monde, vous savez bien que vous êtes la personne que j'estime le plus. Je serais bien malheureux si vous en doutiez.

MADAME DE VERNEUIL.

Je sais que vous êtes fort galant avec moi, et depuis très-longtemps; mais je crois que vous l'êtes tout autant avec d'autres personnes... avec ma sœur, par exemple.

HORACE.

Votre sœur est aimable, et je lui rends justice

MADAME DE VERNEUIL.

C'est là ce qui m'alarme. Que vous soyez avec moi empressé, galant, il n'y a pas grand mal. Je suis veuve; je sais ce qu'il faut rabattre dans vos grands compliments, et je puis me défendre. Mais ma sœur est encore jeune et naïve; elle connaît peu le monde, et je crains que les attentions marquées d'un jeune homme très-aimable ne troublent son repos.

HORACE.

Vous m'affligez. Je croyais ne m'être jamais écarté des plus strictes convenances, et je n'ai rien fait qui puisse compromettre ou troubler votre sœur.

MADAME DE VERNEUIL.

Vous vous méprenez ; ce n'est pas un reproche, c'est une question que j'adresse à votre bonne amitié. Voyons, soyez franc : l'aimez-vous ?

HORACE.

Une pareille question, à brûle-pourpoint...

MADAME DE VERNEUIL.

Prouve ma parfaite estime pour votre loyauté.

HORACE.

Il n'y a pas moyen de vous résister, mais c'est fort embarrassant, en vérité. C'est ma confession que vous exigez. Pardonnez-moi, si vous la trouvez étrange ; je vous obéis... Vous n'ignorez pas, madame, quels sentiments j'avais pour vous, quand un mariage fatal est venu m'ôter l'espérance. Plus tard, vous étiez libre. Je revins près de vous, et j'y retrouvai les mêmes sentiments rendus plus vifs encore par l'absence et le temps. Seulement, il y avait à vos côtés une jeune fille presque aussi charmante que vous, mais d'un charme tout autre, naïve, rieuse, candide. Toutes deux, vous formiez un groupe si parfait, que mon cœur ravi, vous confondant dans la même admiration, n'a jamais essayé de vous désunir.

MADAME DE VERNEUIL, riant.

Ah ! la déclaration est unique ! Ainsi, vous nous aimez

toutes les deux ? Il n'y a que vous pour dire des monstruosités pareilles.

HORACE.

Moquez-vous de ma franchise. Tout mon crime est de rendre justice à deux aimables sœurs, dont chacune me subjuguerait entièrement, si l'autre n'existait pas.

MADAME DE VERNEUIL.

Pauvre jeune homme ! Vous n'êtes pas le premier, savez-vous, à qui soit arrivée pareille mésaventure. L'histoire parle d'un âne, l'âne de Buridan, si ma mémoire est bonne, qui se laissa mourir de faim entre deux picotins d'avoine également tentants. Cet exemple est effrayant pour vous. Si nous retirions l'un des deux picotins ?

HORACE.

Vous êtes sans pitié.

MADAME DE VERNEUIL.

Non vraiment. Votre embarras me touche, et j'y veux mettre un terme.

HORACE.

Que voulez-vous dire ?

MADAME DE VERNEUIL.

Que le groupe se sépare, que l'une des deux divinités

qui se disputaient votre culte cède sa place à l'autre et se retire de la lice : en prose, se marie.

HORACE.

Vous plaisantez.

MADAME DE VERNEUIL.

Non, c'est très-sérieux. Mon ami, vous êtes le premier à qui j'en fais la confidence. J'étais trop jeune encore pour rester veuve, sans enfants, presque sans famille, isolée dans la vie, et je me remarie.

HORACE.

Ciel! dites-vous vrai?

MADAME DE VERNEUIL.

Très-vrai.

HORACE.

Je suis au désespoir... Ah! vous êtes cruelle! Vous m'annoncez la ruine de toutes mes espérances.

MADAME DE VERNEUIL.

Mais ma sœur vous reste.

HORACE.

Vous ne pouviez cependant ignorer ma tendresse.

MADAME DE VERNEUIL.

Votre tendresse était trop partagée; car enfin, monsieur,

nous ne sommes pas en Turquie... Je vous croyais, d'ailleurs, peu de goût pour le mariage.

HORACE.

Vous auriez pu vous en assurer, m'avertir avant de vous décider, me permettre de plaider ma cause. Le sort m'est cruel, vraiment. Voilà déjà deux fois que je suis sur le point de demander votre main ; deux fois, j'arrive trop tard. Vous êtes trop pressée.

MADAME DE VERNEUIL.

Et vous, trop indécis et pas assez poli.

HORACE.

Ne m'accablez pas... J'ai la tête perdue.

MADAME DE VERNEUIL.

Mais ma sœur vous reste, ma sœur Valentine...

HORACE.

Votre sœur ! ce n'est pas vous. Elle est charmante, je ne dis pas le contraire ; mais, entre vous deux, qui pourrait comparer ? D'ailleurs elle est si jeune. Sait-on ce qu'elle deviendra ? En sortant du couvent, toutes les jeunes filles se ressemblent. Elles défilent dans le monde comme une procession de première communion. Elles ont le charme du mystère. On rêve l'ange sous le voile ; mais quand le voile tombe , la femme se dessine. L'ange se trouve parfois une coquette, une prude acariâtre, une dévote stupide...

MADAME DE VERNEUIL.

Épargnez ma sœur...

HORACE.

C'est vous qui étiez dans mes rêves, dans tous mes projets de bonheur. Sans vous, la vie va me devenir impossible. Ah ! je suis bien malheureux !

MADAME DE VERNEUIL.

Bien vrai, bien vrai ?

HORACE.

Plus malheureux que je ne saurais dire.

MADAME DE VERNEUIL.

Vous me faites pitié ; je m'attendris, et j'aurais bien envie, comme une bonne fée, de changer, par un coup de baguette, votre chagrin en joie.

HORACE.

Que dites-vous ?

MADAME DE VERNEUIL.

J'ai voulu, par une ruse innocente, éprouver vos sentiments. Maintenant qu'ils se sont exprimés si franchement, je puis vous dire sans détour que c'est ma sœur qui se marie.

HORACE, surpris.

Votre sœur !

MADAME DE VERNEUIL.

Êtes-vous enchanté ?

HORACE, froidement.

Certainement. Ah ! Valentine se marie... Elle est encore bien jeune.

MADAME DE VERNEUIL.

Dix-huit ans et demi.

HORACE.

Et peut-on savoir quel est l'heureux mortel...?

MADAME DE VERNEUIL.

Monsieur Louis de Marans.

HORACE.

Un étourdi... Le choix n'est pas heureux.

MADAME DE VERNEUIL.

C'est un de vos amis.

HORACE.

Vous savez, il y a des amis qu'on n'aime que fort peu.

MADAME DE VERNEUIL.

Cent fois je vous ai entendu faire son éloge.

HORACE.

C'est possible; il ne manque pas d'un certain mérite; il a l'esprit du monde : c'est un honnête homme, je le crois du moins; mais aura-t-il les rares qualités que votre sœur mérite? Saura-t-il comprendre toutes les délicatesses d'une âme aussi candide, toucher sans les ternir ses ailes de papillon, ménager cette exquise sensibilité; et, sans le froisser, faire éclore l'amour dans ce cœur virginal?

MADAME DE VERNEUIL.

Ma foi, c'est leur affaire. Ils se connaissent, ils se conviennent, et j'espère qu'ils sauront se comprendre.

HORACE.

Et moi, j'en doute.

MADAME DE VERNEUIL.

Si nous nous occupions un peu de l'autre sœur?

HORACE.

Oui, vous avez raison. C'est là ce qui nous touche... Mais comment ce mariage s'est-il décidé?

MADAME DE VERNEUIL.

Toujours ce mariage! Il vous tient bien au cœur; et

vous ne vous apercevez seulement pas que votre conduite à mon égard est au moins singulière.

HORACE.

Il est pourtant bien naturel que je m'intéresse à votre sœur.

MADAME DE VERNEUIL.

Plus qu'à moi !

HORACE.

Je ne dis pas cela.

MADAME DE VERNEUIL.

Mais je sais le comprendre. Ah ! j'ai commis une cruelle méprise. J'ai cru vous faire plaisir, et je vous ai fâché.

HORACE.

Moi, pas du tout... Eh bien, si, je l'avoue. Je suis contrarié de la ruse que vous avez employée. Est-ce là de la franchise ? Je vous ouvre mon cœur sans arrière-pensée ; et pour répondre à ma sincérité, vous me contez des fables. Je vous croyais plus droite.

MADAME DE VERNEUIL.

Maintenant vous m'allez quereller ?

HORACE.

Non ; mais enfin qu'aviez-vous besoin de détours pour m'annoncer une chose aussi simple ? Que votre sœur se marie, c'est très-naturel. Cela devait arriver un jour ou l'autre ; je devais m'y attendre. Qu'elle fasse un sot mariage, que m'importe après tout ? Ce qui me choque, c'est la manière dont on me l'a appris.

MADAME DE VERNEUIL.

Non, mon ami, ne cherchons pas à nous faire illusion. Ce mariage vous blesse, je le vois bien : c'est ma sœur que vous aimez.

HORACE.

Je vous jure...

MADAME DE VERNEUIL.

Ne jurez point. L'amour ne se commande pas ; c'est ma sœur que vous aimez. Je m'en doutais, et j'ai voulu qu'en apprenant son mariage, qui malheureusement est très-réel, vous ayez près de vous une amie pour vous plaindre et pour vous consoler.

HORACE.

Ah ! madame, tant de générosité m'accable de confusion. Je suis bien coupable et bien à plaindre aussi ; car je vous aime ; oui, je vous aime, et plus que ma conduite ne semble l'indiquer. Je ne sais que vous dire pour me

justifier. Étourdi par tant de secousses, mon cœur ne sait ce qu'il désire. Je ne sais plus ce que je pense, je ne sais plus ce que je dis. Permettez-moi de vous quitter, pour essayer de reprendre un peu de calme. Mais croyez bien que mon affection pour vous, quelque nom que vous vouliez lui donner, durera toute ma vie.

Il sort.

MADAME DE VERNEUIL.

Pauvre garçon! Oui, je le plains...

SCÈNE X

MADAME DE VERNEUIL, VALENTINE.

VALENTINE, arrivant sur la pointe du pied.

Eh bien?

MADAME DE VERNEUIL.

Eh bien, j'ai échoué, honteusement échoué. C'est une irrésolution incurable, invincible. Il m'aime si je me marie, et t'aime si je suis libre. Son cœur est un chaos qu'il ne peut débrouiller.

VALENTINE.

Pauvre sœur ! C'est un fou. Abandonne-le à son malheureux sort.

MADAME DE VERNEUIL.

Il le mériterait bien, mais je me pique à ce jeu, et je veux ma revanche. Ma gloire y est engagée et peut-être mon cœur. Nous nous convenons si bien ! J'agis souvent sans réfléchir; il réfléchit toujours et ne fait jamais rien. Nous nous compléterions. Pour ce beau résultat, je veux lutter encore. Son indécision doit avoir un côté vulnérable... Mais non, je n'en vois pas. Il ne se décide que quand il ne peut faire autrement. S'il prend un parti, ce n'est pas par son choix, mais parce que son hésitation a laissé passer l'heure d'en prendre un contraire. Le temps seul le dirige... Le temps!... Tiens, c'est une idée... excellente. J'allais chercher bien loin. Oui, c'est cela. Combattons son indécision par son indécision même. Mettons-le dans la nécessité cruelle de se décider rapidement ; il ne se décidera pas, et tout sera décidé. Laisse-moi. Je l'entends. Je vais jouer mon va-tout sur ma dernière carte.

Valentine sort.

SCÈNE XI

MADAME DE VERNEUIL, HORACE.

HORACE, sans voir madame de Verneuil.

Quel supplice!... Je ne sais comment faire, et je voudrais vraiment... (Il aperçoit madame de Verneuil.) Vous ici, madame! Je n'ose lever les yeux...

MADAME DE VERNEUIL.

Et pourquoi donc? Au reste, je ne vous demande pas de me regarder, mais de m'écouter. J'ai deux mots à vous dire, très-sérieux. Mon ami, je ne vous adresserai aucun reproche; le cœur n'est pas soumis aux règles de la politesse, et je veux laisser au vôtre toute sa liberté. Mais après les sentiments que je vous ai laissé entrevoir, il me serait pénible, je l'avoue, de vous rencontrer ici. Je m'adresse à votre délicatesse : vous devez me comprendre. Vous alliez partir, m'a-t-on dit, quand je suis arrivée. Partez, ne me revoyez jamais, à moins qu'un retour sincère et définitif ne vous ramène à moi. Je ne veux pas vous influencer. Je vous laisse ici. Réfléchissez à votre

aise. Le premier train part à trois heures dix. A trois heures, tout sera dit entre nous pour toujours. Voici mon bouquet : je vous le donne. Emportez-le comme le souvenir d'une amie, d'une véritable amie que vous ne reverrez plus ; ou rapportez-le à votre fiancée... Pas un mot. Je vous laisse.

Elle sort.

SCÈNE XII

HORACE, puis BAPTISTE.

HORACE, seul.

Qu'elle est charmante et bonne ! Ai-je été assez sot avec elle ! stupide, ingrat, grossier ! Toute autre femme, à sa place, m'eût envoyé au diable, peut-être même battu ; et elle ne m'adresse pas le plus léger reproche. C'est une femme rare, un caractère angélique... Oui, mais le mariage est une chaîne bien lourde... S'il y avait moyen, sans mariage... Ah ! fi ! je déraisonne. Le fait est que je me trouve dans un terrible embarras. Et dire qu'il n'y a pas moyen de reculer ; qu'il faut ici, sans tergiverser, en dernier ressort, sur un sujet si grave, prendre une réso-

lution irrévocable... Irrévocable! un mot qui m'est antipathique. Voilà la situation que je redoute le plus. Et j'y suis acculé ! (Il consulte sa montre.) Bon ! je n'ai plus qu'un quart d'heure pour réfléchir. Baptiste ! (Il sonne.) Baptiste ! Il ne viendra pas, et l'heure s'écoule !... Baptiste !

BAPTISTE, arrivant.

Monsieur ?

HORACE.

Porte ma malle au chemin de fer.

BAPTISTE.

Monsieur part ?

HORACE.

Oui, probablement. Va toujours en avant... Je verrai.

BAPTISTE.

Alors, monsieur me suit?

HORACE.

Peut-être... Pars, laisse-moi. Je réfléchis.

Baptiste sort.

HORACE, seul.

Quelle terrible alternative ! Si je pars, c'est fini pour toujours. Je la connais : elle a de la tête, elle ne revien-

dra pas sur sa détermination... Si je reste..., me voilà lié pour la vie... Pour la vie, c'est trop long! (Il fait quelques pas vers la porte et s'arrête.) Abandonner tant de grâces, de charmes et de vertus! Et pourquoi? L'indépendance vaut-elle le bonheur? Dans quelques années, j'aurai peut-être des regrets bien amers!... Mais des liens indissolubles! indissolubles! Et si demain je me repens... Allons, je pars, je pars; oui, bien décidément, je pars... (Il revient en avant et s'assoit.) Quelle douce voix, et quels yeux! La douceur, l'intelligence, la tendresse y brillent tour à tour, et même une petite pointe de malice qui leur prête un nouveau charme. C'est une femme ravissante!... Elle m'aime... Et il faut la quitter! J'ai besoin de courage... Pauvre petit bouquet qu'elle a porté, si je ne la revois plus, tu me parleras d'elle... (Il embrasse le bouquet. Trois heures sonnent à la pendule.) Grand Dieu! trois heures! cette pendule avance! Je me sauve. Et mon chapeau! où donc est mon chapeau? (Il s'élance vers la porte et rencontre madame de Verneuil et Valentine. A part.) Il est trop tard. Le sort en est jeté! Eh bien, ma foi, tant mieux!

SCÈNE XIII

HORACE, MADAME DE VERNEUIL, VALENTINE.

MADAME DE VERNEUIL.

Vous êtes resté... Merci, mon ami.

HORACE.

Oui, madame..., oui, chère Clémentine ; je courais rapporter ce bouquet à la fiancée que j'aime et que j'aimerai toujours.

MADAME DE VERNEUIL, à part.

Victoire !

Elle tend la main à Horace.

SCÈNE XIV

Les Précédents, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Monsieur, dépêchez-vous... Vous êtes en retard !

HORACE.

C'est bon... Tais-toi.

BAPTISTE.

Voici votre billet.

HORACE.

Mais tais-toi donc, animal!

MADAME DE VERNEUIL.

Qu'est-ce, mon ami?

HORACE.

Rien..., une commission que j'avais donnée à Baptiste. (A Baptiste, en lui donnant de l'argent.) Silence, et tâche de rattraper ma malle.

BAPTISTE, à part.

Je l'aurais parié. (Haut.) Monsieur, j'ai encore autre chose à vous dire. Voici un télégramme qui vous est adressé.

HORACE.

Voyons. Ces dames permettent? (Il lit.) « Votre maison,
» comprise dans une nouvelle expropriation, vaut main-
» tenant plus de quatre cent mille francs. Ne vendez
» pas. » Parbleu, je m'en doutais. Tout est de savoir attendre.

VALENTINE.

Sans être trop curieuse, pourrait-on demander ce que cela veut dire?

HORACE.

C'est un cadeau de noces que me fait la ville de Paris. Il ne pouvait arriver avec plus d'à-propos.

VALENTINE.

Ainsi, monsieur, vos hésitations sont terminées. Vous allez devenir mon beau-frère?... Je vous en fais mon sincère compliment.

HORACE.

Oui, mademoiselle, je suis décidé. Je n'agis pas en étourdi; mais, quoi qu'on en dise, je sais, quand il le faut, prendre une résolution; et je ne me blâme pas d'être si long à le faire. Aujourd'hui moins que jamais. Sans cette sage lenteur, je perdais deux cent mille francs sur ma maison, et j'ignorais tout le prix de la main qui m'est accordée.

MADAME DE VERNEUIL.

Voilà qui est parfait. Maintenant, mon ami, ne vous reste-t-il rien à faire?

HORACE.

Quoi donc? Ah! oui, un compliment aux personnes qui ont bien voulu nous honorer de leur présence... Croyez-vous que ce soit nécessaire?... Au fait, c'est l'usage. (Il fait quelques pas en avant.) Eh bien, non. Je crois qu'il vaut mieux ne rien dire. Un compliment banal a l'air d'un pauvre honteux qui quête des bravos. (Il fait quelques pas en arrière.) Cependant, on pourrait prendre notre silence pour une marque de présomption. Quelques mots feront mieux.

MADAME DE VERNEUIL.

Dépêchez, le temps presse.

HORACE.

Vous avez raison... Il est trop tard... Pourtant. . (Il semble prendre une subite résolution et s'avance sur le devant de la scène.) Messieurs...

La toile tombe.

FIN DE L'INDÉCIS

LE RETOUR D'ULYSSE

DRAME

PERSONNAGES

MADAME DE SALDORF, 45 ans.

ANTOINETTE, sa fille, 24 ans.

RAYMOND, 50 ans.

MADAME MARTIN.

La scène se passe en Suisse, dans une petite ville, au bord du lac de Genève, dans une hôtellerie.

Le seul mérite de ce drame microscopique est de renfermer, sans trop d'invraisemblance, tous les éléments d'une action dramatique dans un cadre aussi restreint. Mais, ainsi resserrées, les émotions peuvent-elles avoir leur développement normal? c'est une question.

Un seul homme et trois femmes. Si on le préférait, madame Martin, rôle insignifiant, pourrait, presque sans changements, devenir M. Martin.

Tous les rôles sont faciles. Celui de madame de Saldorf demande de la distinction.

LE RETOUR D'ULYSSE

Un salon, plusieurs portes.

SCÈNE PREMIÈRE

RAYMOND, MADAME MARTIN.

Ils entrent tous deux.

MADAME MARTIN.

Vue superbe sur le lac, appartements de famille fraîchement décorés, table d'hôte à cinq heures, restaurant à la carte, prix modérés...

RAYMOND.

C'est à merveille ; et vous me logez?

MADAME MARTIN.

Au numéro 5 : votre chambre est la première à droite. Ici, salon de conversation et de lecture ; on y peut faire son courrier. Regardez quelle vue ! Ce n'est pas pour me vanter, mais monsieur est descendu dans le meilleur hôtel de la ville. Rien que des gens distingués. Ainsi, à gauche, nous avons la famille de Saldorf ; c'est tout ce qu'il y a de mieux dans le pays. On restaure leur château pour le mariage de leur demoiselle ; et pendant ce temps-là, ils demeurent ici. Ce ne sont pas des gens à aller au *Lion d'or* ou à l'*Écu*...

RAYMOND.

J'en suis enchanté ; mais pouvez-vous me faire servir du thé ?

MADAME MARTIN.

A l'instant : nous avons toujours de l'eau bouillante. Et les chambres ! monsieur n'a pas encore remarqué les chambres ; tout frotté, peint à l'huile, verni ; pas un atome de poussière, et nulle crainte des insectes parasites. C'est très-apprécié des voyageurs.

RAYMOND.

En effet ; mais moi, voyez-vous, je suis habitué à tout. J'ai été un peu mangé par les moustiques, par les rats, par les serpents, par les sauvages... Je suis un vieux routier, et je me trouve bien partout.

MADAME MARTIN.

Monsieur a beaucoup voyagé ?

RAYMOND.

Je crois bien... j'en suis mort.

MADAME MARTIN.

Monsieur est mort ! Jésns, mon Dieu !

RAYMOND.

Oui, je suis mort, légalement mort. Jeté seul par un naufrage sur une côte inhospitalière, il m'a fallu lutter contre les sauvages, contre les bêtes féroces, contre la faim. J'ai été successivement chasseur, pionnier, porteur d'eau, peintre en bâtiments, mineur, capitaine. J'ai remporté des victoires contre les Indiens, j'ai ramassé de la poudre d'or. Enfin j'ai fait fortune ; et, après vingt-cinq ans, de retour dans mon pays, je trouve mon nom effacé du livre des vivants ; ma femme, car j'avais une femme, disparue, sans que j'aie pu retrouver sa trace. Tous ceux que j'avais connus sont morts, ou refusent de me reconnaître ; car, tel que vous me voyez, j'ai été un joli garçon ; oui, madame, un joli garçon ; il y a longtemps de ça, par exemple. Et maintenant, isolé, inutile, je vague sans but à travers l'Europe, comme le Juif errant... Mais je ne sais vraiment pourquoi je vous raconte toutes ces histoires qui ne peuvent vous intéresser. Faites-moi donner du thé et des journaux.

MADAME MARTIN.

Voici les journaux de l'hôtel ; vous aurez votre thé dans un instant.

Raymond s'assied, prend un journal et lit.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Ma mère n'est pas rentrée?

MADAME MARTIN.

Je ne pense pas, mademoiselle. Je ne l'ai pas encore vue.

ANTOINETTE.

Je vais l'attendre ici. Ah ! dites donc, madame Martin, tâchez de nous procurer une autre chambre au premier. Je ne sais où mettre mes caisses.

MADAME MARTIN.

Si vous m'aviez dit cela ce matin, j'avais une chambre

disponible ; je viens de la donner à un nouvel arrivant. (Elle montre Raymond). Tenez, le voici. C'est un voyageur dont la conversation me paraît fort intéressante.

ANTOINETTE.

Ah !

Elle se met à travailler. Madame Martin sort.

SCÈNE III

ANTOINETTE, RAYMOND.

RAYMOND, plongé dans sa lecture.

Tiens ! les cotons sont en baisse et les indigos en hausse, bonne affaire... Ah çà ! mais on ne me donnera donc pas mon thé !... Holà ! quelqu'un. (Il se lève et aperçoit Antoinette.) Ciel ! quelle ressemblance !.. c'est impossible. (Antoinette lève les yeux vers Raymond.) C'est elle ! (Il s'avance lentement vers Antoinette.) Mathilde ! Mathilde !

ANTOINETTE, étonnée.

Monsieur, est-ce à moi que vous parlez ?

RAYMOND.

Vous ne me reconnaissez pas, Mathilde ?

ANTOINETTE.

Vous vous trompez, monsieur; je ne vous connais pas.

RAYMOND.

Eh quoi ! madame, vingt-cinq ans m'ont complétement effacé de votre souvenir ?

ANTOINETTE.

Pardon, monsieur; mais vous commettez une méprise évidente. Vous parlez de vingt-cinq ans. Quel âge me donnez-vous donc ? Il y a vingt-cinq ans, je n'étais pas née. Je ne m'appelle pas Mathilde, et je suis demoiselle.

RAYMOND.

C'est juste, je suis fou. Le cœur rempli d'un souvenir qui n'a pas changé, j'avais oublié le temps, qui change tout. Pardonnez-moi, madame. Une ressemblance singulière avec une personne que j'ai beaucoup aimée a causé mon erreur. Pardonnez-moi. Je ne vous connais pas; mais je serais désolé de vous avoir causé une impression fâcheuse.

Il se remet à lire et Antoinette à travailler.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SALDORF.

MADAME DE SALDORF, entrant.

Antoinette, viens-tu déjeuner ? (Elle aperçoit Raymond.) Quel est ce monsieur ?

ANTOINETTE, à sa mère.

Un voyageur..., un fou, je crois.

Madame de Saldorf et Antoinette sortent. Raymond les regarde avec stupéfaction.

SCÈNE V

RAYMOND, puis MADAME MARTIN.

RAYMOND.

Oh ! cette fois, je ne puis me tromper : cette voix, c'est bien elle !... et je vais....

Il s'élance vers la porte au moment où madame Martin entra avec un thé.

MADAME MARTIN.

Voici le thé demandé. Monsieur sait que ce n'est pas compris dans le prix de la pension journalière.

RAYMOND.

Au diable votre thé ! dites-moi... ?

MADAME MARTIN.

Mais c'est du thé de première qualité. Le grand-duc de Hesse nous en a fait compliment, et monsieur ne trouverait pas le pareil au *Lion d'or*.

RAYMOND.

C'est bon ; mais cette femme, cette femme ? vous dis-je...

MADAME MARTIN.

Quelle femme ?

RAYMOND.

Cette femme qui sort d'ici?

MADAME MARTIN.

C'est mademoiselle Antoinette.

RAYMOND.

Mais non ! l'autre, la plus âgée ?

MADAME MARTIN.

C'est madame de Saldorf.

RAYMOND.

Vous dites : madame... ?

MADAME MARTIN.

Madame de Saldorf.

RAYMOND.

Saldorf!... En êtes-vous certaine?

MADAME MARTIN.

Comment ! si j'en suis certaine? Voilà plus de dix ans qu'elle se fournit à l'hôtel pour tous les vins de France; car l'hôtel est connu pour l'excellence de ses fournitures ; Vue superbe sur le lac, appartements fraîchement décorés, prix modérés...

RAYMOND, *se parlant à lui-même, haut.*

Saldorf!... Pourquoi s'appelle-t-elle de Saldorf?

MADAME MARTIN.

Mais tout simplement parce que c'est le nom de son mari.

RAYMOND, *secouant le bras de madame Martin.*

De son mari! Vous avez dit... de son mari !

MADAME MARTIN, *à part.*

Eh mais, qu'a-t-il donc, ce monsieur? (*Haut.*) Certaine-

ment, de son mari, monsieur de Saldorf, un des plus riches propriétaires du pays.

RAYMOND.

Saldorf!... Écoutez, madame Martin, il faut absolument que je lui parle, à cette madame de Saldorf. Allez, sans retard, lui demander pour moi un moment d'entretien particulier. Dites-lui... dites-lui que j'ai à lui faire une communication de la plus haute gravité; allez.

MADAME MARTIN.

Mais, monsieur, et votre thé?

RAYMOND.

Mais allez donc!... tout de suite allez donc.

MADAME MARTIN, à part

Je crois qu'il a perdu la tête.

Elle sort.

SCÈNE VI

RAYMOND, seul.

Remariée! J'aurais dû m'y attendre : elle était si jeune. Eh bien, non, je ne puis me faire à cette idée-là. Mariée à

un autre, elle, elle!... Quand je songe à ce passé si éloigné déjà, et dont me séparent tant de périlleuses aventures, il me semble que c'était hier. Je me revois dans notre petite maison de Morlaix. Nous étions heureux alors ! Je l'adorais ; et elle aussi, elle m'aimait, elle paraissait m'aimer du moins. Pauvres sots que nous sommes! nous croyons qu'on nous aime. Ce n'est pas nous qu'on aime, c'est le mari ! Si l'un manque, un autre le remplace. Il n'y a rien de changé que l'étiquette du ménage, le nom du mari; et le bonheur conjugal poursuit impudemment son cours banal ! C'est odieux. Tandis que je luttais contre la misère, contre la faim, elle était heureuse, elle se livrait aux douceurs d'un nouvel hyménée, aux joies de la maternité ; car c'est sa fille, je n'en puis douter, cette grande demoiselle qui me déplaît avec son air arrogant. Ah ! madame, je vais avec un mot souffler sur votre bonheur... A votre table, l'ombre de Banco va paraître!

SCÈNE VII

RAYMOND, MADAME MARTIN.

MADAME MARTIN.

Madame de Saldorf va se rendre à votre désir.

RAYMOND.

Elle va venir?

MADAME MARTIN.

Vous seriez le premier qu'elle aurait refusé. Il suffit qu'on ait besoin d'elle pour la voir accourir. Elle n'a jamais repoussé un malheureux, la chère dame.

RAYMOND.

Ainsi, elle est aimée dans le pays?

MADAME MARTIN.

Dites adorée, et c'est justice. Elle et son mari sont les bienfaiteurs de tout le pays.

RAYMOND.

Et ce monsieur de Saldorf, quel homme est-ce?

MADAME MARTIN.

Un savant, un naturaliste qui ramasse des pierres sur les montagnes; du reste, simple comme un enfant et bon comme un ange.

RAYMOND.

Et leur fille, mademoiselle Antoinette?

MADAME MARTIN.

Mademoiselle Antoinette, dame! c'est la perle du canton, aussi bonne qu'elle est belle. Elle va se marier avec un jeune comte italien qui l'adore. C'est tout un roman. Il y a eu beaucoup de difficultés, parce que la famille du futur

appartient à la plus haute noblesse; mais tout est arrangé maintenant.

RAYMOND.

Tous ces gens-là sont heureux!

MADAME MARTIN.

Il faut bien qu'il y ait un peu de bonheur pour les honnêtes gens... Et encore, il n'y en a pas pour tous.

Elle sort.

SCÈNE VIII

RAYMOND, seul.

Ils sont heureux! Et moi je vais, comme un créancier impitoyable, mon contrat de mariage à la main, les expulser du paradis... Qu'y gagnerai-je? Si du moins je pouvais prendre leur place, et, des débris de leur bonheur, reconstruire le mien! Mais refaire le passé, effacer l'irréparable... impossible!... Et je vais troubler trois existences heureuses!... On m'a cru mort, c'était naturel; pourquoi les détromper?... J'aurais mieux fait de m'en aller sans rien dire... Il est trop tard: la voici.

SCÈNE IX

RAYMOND, MADAME DE SALDORF.

MADAME DE SALDORF.

On m'a dit, monsieur, que vous désiriez me parler en particulier. Me voici ; je vous écoute.

RAYMOND.

Croyez bien, madame, qu'il m'a fallu de graves motifs pour vous importuner... Avant de vous appeler madame de Saldorf, n'avez-vous pas porté un autre nom?

MADAME DE SALDORF.

En effet, je me suis appelée madame Raymond. C'était le nom de mon..., de mon premier mari. Mais puis-je, à mon tour, vous demander en quoi ces particularités de famille peuvent vous intéresser?

RAYMOND.

Rien de plus simple. J'ai beaucoup connu Antoine Raymond, votre premier mari.

MADAME DE SALDORF.

Vous l'avez connu?

RAYMOND.

Oui, madame, en Californie, dix ans après le naufrage de la *Magicienne*, d'où il a été sauvé par miracle.

MADAME DE SÁLDORF.

Il n'était pas mort dans ce naufrage... Oh! mes pressentiments! Il n'était pas mort, vous en êtes sûr? Et depuis..., Achevez? de grâce.

RAYMOND.

Hélas! madame, nous avons dû nous quitter. Il partait pour une expédition périlleuse dans les placers. Depuis je n'ai plus entendu parler de lui... Je crains qu'il n'ait succombé à la fatigue, à la misère.

MADAME DE SALDORF.

La misère! la fatigue! Pauvre Antoine! (Elle reste un instant plongée dans ses réflexions.) Mais tout cela est bien étrange Comment n'a-t-il pas donné de ses nouvelles?

RAYMOND.

Le pouvait-il? Croyez-vous qu'il y ait une petite poste chez les Apaches et les Sioux? Blessé, prisonnier au milieu des sauvages, a passé de longues années avant de pouvoir leur échapper et gagner un pays civilisé. Depuis

il avait écrit plusieurs lettres. Elles sont toutes restées sans réponse.

MADAME DE SALDORF.

J'avais changé de nom et de patrie. Je n'ai jamais reçu ses lettres.

RAYMOND.

Ah! vous l'avez bien vite oublié!

MADAME DE SALDORF.

Arrêtez, monsieur! n'outragez pas injustement la femme de votre ami. Tout ce que vous me dites est bien extraordinaire assurément, et cependant je vous crois. La vérité a un accent qu'on ne saurait imiter. Sachez le reconnaître, à votre tour, dans le langage d'une honnête femme qui n'a jamais trompé personne. Mon union avec Antoine Raymond a été bien courte, mais elle m'a laissé le souvenir ineffaçable du bonheur à jamais perdu. Quand j'ai dû me croire veuve, mon cœur a saigné longtemps et cruellement. Il a fallu bien des années pour cicatriser cette blessure.

RAYMOND.

Et maintenant?

MADAME DE SALDORF.

Maintenant, le temps a exercé sur moi son influence bienfaisante.

RAYMOND.

Et... vous êtes heureuse?

MADAME DE SALDORF.

Je suis heureuse comme une mère qui a placé tout son bonheur dans le cœur de sa fille.

RAYMOND.

Vous êtes riche, m'a-t-on dit?

MADAME DE SALDORF.

Oui, j'ai la consolation de pouvoir faire un peu de bien autour de moi.

RAYMOND.

Et... monsieur de Saldorf?

MADAME DE SALDORF.

Monsieur!... Cette question dépasse les bornes de la discrétion; cependant je ne veux pas vous traiter en étranger, et je vais vous répondre : Monsieur de Saldorf est le cœur le plus noble et le plus généreux que je connaisse. Je suis fière de porter son nom.

RAYMOND, à part.

Allons, tout est fini. Il ne me reste plus qu'à partir. (Haut.) Je vois, madame, que je puis vous dire toute la vérité.

Raymond est mort et m'a chargé, en mourant, si je retrouvais sa femme, de lui remettre cette croix, son dernier souvenir.

Il remet une croix à madame de Saldorf, qui reste quelques instants silencieuse en la contemplant.

MADAME DE SALDORF.

Merci, monsieur, merci! Je reçois avec bonheur cette relique sacrée. Elle ne me quittera plus; et, après moi, sa fille la conservera religieusement.

RAYMOND, à part.

Sa fille! (Haut.) Pardon, madame, je ne sais si j'ai bien entendu. N'avez-vous pas dit... sa fille?

MADAME DE SALDORF.

Oui, sa fille, la fille d'Antoine Raymond. Ah! je comprends votre étonnement. Il n'a jamais su qu'il avait le bonheur d'être père. Antoinette est née six mois après son départ.

RAYMOND, à part.

O mon Dieu!

Il s'appuie contre un meuble.

MADAME DE SALDORF.

Qu'avez-vous?

RAYMOND.

Rien, la surprise. Et... la fille d'Antoine Raymond

c'est cette belle jeune personne que j'ai aperçue ce matin?

MADAME DE SALDORF.

Je n'ai jamais eu d'autre enfant; mais vous paraissez ému...

RAYMOND, à part.

Que lui dire? (Haut.) Je l'avoue, cet entretien a réveillé dans mon cœur des souvenirs poignants. Il est temps qu'il se termine; et je vais mettre, madame, votre bonté à une dernière épreuve: permettez qu'avant de vous quitter, j'embrasse la fille de mon pauvre ami.

MADAME DE SALDORF.

Bien volontiers. Antoinette se fera un devoir et un plaisir de vous satisfaire. Je vais la chercher.

Elle sort.

SCÈNE X

RAYMOND, seul.

Ma fille! je vais la voir, ma fille! Que ce mot est charmant, ma fille! Je n'en avais jamais compris toute la douceur. Je vais la presser dans mes bras, chère enfant!

C'est qu'elle est belle, ma fille!... comme sa mère à vingt ans..., mieux encore : un air doux et fier à la fois... Et je vais l'embrasser! Quelle ineffable félicité! Je vais l'embrasser... et puis je partirai... Je partirai... En aurai-je le courage? Hélas! il le faut. Elles sont heureuses ; et moi, spectre importun d'un passé oublié, je ne puis que troubler leur existence!... Ce mariage d'Antoinette, où elles ont mis leur espoir, ma présence le romprait peut-être, ma présence gâterait tout. Mieux vaut rester inconnu... Mais comment faire pour ne pas me trahir?... Ah! je le sens, c'est impossible, si je la revois... Ne pas la revoir! c'est bien dur... Allons, soyons homme, et sachons renoncer à une satisfaction qui pourrait leur être si cruelle... Du courage!... Je la regarderai un instant, là, derrière la porte, et puis je partirai; et que Dieu la protége!...

Il sort.

SCÈNE XI

MADAME DE SALDORF, ANTOINETTE.

Elles entrent par l'autre porte.

MADAME DE SALDORF.

Oui, Antoinette, c'est un voyageur qui a connu ton père, qui a été son compagnon dans le malheur. Avant de

partir, il voudrait embrasser la fille de son ami... Tiens, je le croyais ici. Il va revenir.

ANTOINETTE.

Est-ce que c'est le voyageur de ce matin ?

MADAME DE SALDORF.

Oui.

ANTOINETTE.

Oh ! alors, chère mère, je crains bien que tu n'aies affaire à un fou. Figure-toi que ce matin, il m'a appelée Mathilde, avec des gestes et une voix de mélodrame.

MADAME DE SALDORF.

Il t'a appelée Mathilde..., c'est étrange !

ANTOINETTE.

Et puis il m'a demandé si, depuis vingt-cinq ans, je l'avais complétement oublié.

MADAME DE SALDORF.

Depuis vingt-cinq ans !... De plus en plus étrange !

ANTOINETTE.

Et si tu avais vu quels yeux il me faisait. Bien m'a pris de n'être pas peureuse.

MADAME DE SALDORF.

Oh ! tais-toi ; ne ris pas : ce serait peut-être un crime. Sais-tu qu'il y a vingt-cinq ans, il existait une jeune fille nommée Mathilde dont tu es aujourd'hui le portrait vivant? Dans ta jeunesse, dans ta beauté, cet homme a cru me reconnaître, cet homme qui ne m'a jamais vue!... Quel soupçon !... c'est impossible. Quelque chose m'eût dit que c'était lui... Et pourtant, cette voix qui me faisait tressaillir, ces yeux qui semblaient vouloir lire au fond de mon âme...

ANTOINETTE.

Qu'as-tu donc? comme tu es émue !

MADAME DE SALDORF.

Plus tard, je te dirai... (Se parlant à elle-même.) Mais alors, pourquoi ne pas se faire connaître?... Oh ! ce nom de Saldorf peut-être? quelle idée ! O mon Dieu ! suis-je le jouet d'une illusion?... Cette incertitude me tue; et il ne vient pas...

SCÈNE XII

Les Précédents, MADAME MARTIN.

MADAME DE SALDORF.

Ah ! madame Martin !... je vais enfin savoir...

MADAME MARTIN.

Je viens dire à ces dames que si elles veulent une chambre de plus, le numéro 5 est à leur disposition. Le voyageur qui l'occupait vient de partir.

MADAME DE SALDORF, vivement.

Quel voyageur?

MADAME MARTIN.

Vous savez, cet original qui ce matin voulait absolument vous parler.

MADAME DE SALDORF.

Il est parti!... C'est impossible! il m'attendait.

MADAME MARTIN.

Il est parti; et ce n'est pas une grande perte pour l'hôtel. C'était un fou. Figurez-vous que tout à l'heure, je l'ai surpris là, derrière la porte, regardant par la serrure; et puis il s'est mis à genoux par terre, et il pleurait et sanglotait comme une Madeleine; ensuite il s'est relevé, et, bousculant tout le monde, il a demandé une voiture et il doit être parti.

MADAME DE SALDORF.

Parti..., quel malheur! Mais il ne peut être bien loin encore.

MADAME MARTIN.

Assurément. (Elle regarde à la fenêtre.) Mais tenez, le voilà dans la cour, qui charge sa valise sur la voiture.

MADAME DE SALDORF, très-vite.

Antoinette! sans perdre une minute, cours, arrête la voiture; mets-toi devant les chevaux et supplie ce voyageur de remonter. Dis-lui que j'ai un grand secret à lui apprendre, que je meurs d'anxiété. Cours et ne reviens qu'avec lui... Va ; tu sauras tout bientôt.

Antoinette sort en courant.

SCÈNE XIII

MADAME DE SALDORF, MADAME MARTIN.

MADAME DE SALDORF.

Ah! ce ne peut être que lui...

Elle se laisse tomber dans un fauteuil.

MADAME MARTIN.

Madame ne prendra pas en mauvaise part ce que je vais lui dire, mais je crains bien que ce monsieur, à qui

elle porte un si vif intérêt, n'en soit pas complétement digne. C'est un homme qui ne sait ce qu'il veut. Ce matin il demande du thé, et il le laisse sans y goûter, du thé de première qualité ! Il arrive dans le meilleur hôtel de la ville, vue superbe sur le lac, table d'hôte à cinq heures, prix modérés..., et une heure après, il s'en va comme un fou.

MADAME DE SALDORF.

Je les entends... Laissez-nous, madame Martin, laissez-nous.

Madame Martin sort, tandis que Raymond et Antoinette entrent par l'autre porte.

SCÈNE XIV

MADAME DE SALDORF, ANTOINETTE, RAYMOND.

RAYMOND, très-pâle.

Vous avez désiré, madame, me parler encore une fois ; je me rends à vos ordres.

MADAME DE SALDORF.

Avant de vous laisser partir, monsieur, je dois à l'ami fidèle de mon mari, je dois une confidence entière.

RAYMOND.

Si vous l'exigez, madame, je vous écoute; mais je dois vous avouer que cet entretien m'est très-pénible.

MADAME DE SALDORF.

Je serai brève et j'ai besoin que vous m'entendiez. Quand mon mari m'eut quittée pour ce fatal voyage, je reçus la nouvelle qu'un de mes oncles se mourait à Francfort, seul, dans une auberge où il était tombé malade. L'absence de mon mari devait durer deux ans. Je n'hésitai pas, je volai au chevet de mon pauvre oncle, que mes soins ont rappelé à la vie. C'est alors que nous reçûmes la fatale nouvelle du naufrage de la *Magicienne*. Nous revînmes à Paris; nous prîmes toutes les informations possibles. Tout, hélas! confirma mon malheur. J'étais veuve, j'étais jeune, et pressée par ma famille, dont j'étais l'unique enfant, de contracter un nouvel hyménée. Eh bien, monsieur, malgré l'évidence, malgré le temps, malgré tout, il me restait un espoir insensé. Dans l'illusion du sommeil, je revoyais mon mari luttant contre les vagues, pâle, malheureux, mais vivant. Hélas! comment opposer ces rêves, ces illusions, à des documents officiels ? Chaque jour on me pressait davantage, et chaque jour rendait mon espérance plus chimérique. Heureusement pour moi, je trouvai dans l'oncle que j'avais sauvé un cœur généreux qui comprit mes délicatesses et mes répugnances. Il m'offrit son appui désintéressé, et à l'aide d'un mariage simulé...

RAYMOND.

Un mariage simulé!

MADAME DE SALDORF.

Oui, un mariage simulé, en pays étranger... Sous son nom, sous le nom de madame de Saldorf, j'ai pu vivre tranquille, honorée, et rester fidèle à mon premier, à mon unique amour, attendant follement un miracle dont vous avez aujourd'hui réveillé l'espérance...

RAYMOND.

Il serait vrai? ce n'est pas un rêve...! Mathilde! Antoinette!... ah! mon Dieu!

Il chancelle et tombe inanimé sur un fauteuil.

MADAME DE SALDORF.

Ciel! des sels, du vinaigre...

Elle se précipite avec Antoinette vers Raymond, qui rouvre les yeux, les contemple avec tendresse et les attire sur son cœur.

RAYMOND.

Ma femme! ma fille!... Oh! rassurez-vous, on ne meurt pas de bonheur...

FIN DU RETOUR D'ULYSSE

L'ENVERS D'UN BEAU MARIAGE

COMÉDIE

PERSONNAGES

HENRI DE NÉRIS.

MADAME DE NÉRIS.

LÉON DORVAL.

JUSTINE.

La scène est à Paris

Cette petite pièce se passe en conversation et presque en plaidoiries. Les rôles ne sont pas difficiles.

Est-il nécessaire d'ajouter que beaucoup de mariages, comme certaines étoffes excellentes, n'ont pas d'envers ?

L'ENVERS D'UN BEAU MARIAGE

Un petit salon, plusieurs portes.

SCÈNE PREMIÈRE

JUSTINE, DORVAL.

Justine est occupée à ranger.

DORVAL, entrant.

Monsieur de Néris.

JUSTINE.

Monsieur n'est pas rentré.

DORVAL.

Voici ma carte, je reviendrai.

JUSTINE.

Monsieur ne veut pas l'attendre?

DORVAL.

Non, non, je me sauve.

Madame de Néris entr'ouvre la porte de sa chambre. Justine sort.

SCÈNE II

DORVAL, MADAME DE NÉRIS.

MADAME DE NÉRIS.

Eh bien, voilà qui est aimable, monsieur Dorval. Est-ce que je vous fais peur? Henri va rentrer : il est cinq heures. Attendez-le un peu. Vous lui ferez grand plaisir et à moi aussi; car j'ai épousé toutes ses amitiés. Venez donc nous voir plus souvent. Vous reconnaîtrez que votre ami n'est pas trop à plaindre; et je ne désespère pas que le spectacle de sa félicité ne vous engage à suivre son exemple.

DORVAL.

Tout le monde n'a pas, comme lui, le bonheur de trouver une femme accomplie.

MADAME DE NÉRIS.

Laissons-là les compliments, je vous prie. Je parle sérieusement, et j'ai mis dans ma tête, une tête bretonne, de vaincre vos préjugés contre le mariage.

DORVAL.

Sérieusement, madame, je n'ai pas de préjugés contre le mariage. J'ai trente et un ans. Tous mes amis sont mariés ou se marient. Je reste seul; cela m'attriste : seulement, avant de faire comme les autres, je ne suis pas fâché de profiter de leur expérience, et de voir s'ils sont vraiment heureux.

MADAME DE NÉRIS.

En doutez-vous? Tenez, parlons avec franchise. Vous allez rentrer chez vous. Qu'y trouverez-vous? la solitude, une chambre mal rangée, pas de feu. Il va falloir vous habiller pour sortir. Êtes-vous assuré que vos chemises soient en état; ont-elles des boutons? Henri était comme vous. Savez-vous combien il avait de chemises quand il s'est marié? Il en avait neuf, dont quatre étaient en loques. En revanche, il avait dix-huit cannes. Tant bien que mal, en grelottant, vous vous habillez. Il faut aller dîner, c'est-à-dire aller chercher au loin une nourriture médiocre et des vins frelatés que vous payez très-cher. Puis vous rentrez chez vous, où vous retrouvez encore le vide

et la solitude, à moins que vous n'ayez recours à ces distractions suspectes qui sont l'écueil de tant de nobles existences, et qui, permettez-moi de vous le dire, sont peu dignes d'un homme délicat... Comparez au contraire le sort de Henri. Il va rentrer tout à l'heure. Il trouvera ses pantoufles chaudes, sa robe de chambre au coin du feu, son dîner tout prêt, sans parler d'une petite femme qui l'aime sans intérêt, et qui, modestie à part, se croit aussi bien élevée, aussi spirituelle et d'aussi bonne compagnie que vos..., je ne sais comment dire.

DORVAL.

Ne dites rien, madame, et soyez persuadée qu'il nous reste assez de bon sens pour savoir distinguer le véritable amour de sa parodie.

MADAME DE NÉRIS.

Ce n'est pas tout. Henri avait six mille francs à dépenser. Il était logé comme un étudiant. Il ne voyait arriver son terme qu'avec terreur. Il n'avait pas d'argent, mais il avait des dettes, et il payait rarement son tailleur. Aujourd'hui, je suis sa caissière : tout est payé, la maison marche convenablement, et... Mais on monte l'escalier, je reconnais son pas. On sonne, c'est lui!

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, HENRI.

HENRI.

Léon ! quel bonheur !... On ne te voit plus.

MADAME DE NÉRIS.

Vous arrivez à temps, Henri. Votre ami voulait se sauver, et je perdais mon éloquence pour le retenir. Soyez plus habile que moi.

HENRI.

Sois tranquille, il ne s'en ira pas. Il va dîner avec nous, et je ne le lâche pas avant minuit.

MADAME DE NÉRIS.

C'est à merveille. Je vous laisse et reviens dans un moment.

Elle sort.

SCÈNE IV

HENRI, DORVAL.

HENRI.

Voyons, Léon, me diras-tu enfin pourquoi, depuis mon mariage, je t'ai à peine entrevu, toi, mon meilleur ami ?

DORVAL.

C'est justement parce que je suis ton meilleur ami. Quand deux jeunes mariés sont occupés à croquer leur lune de miel, il faut les laisser dîner seuls. Maintenant tu dois commencer à digérer, et je viens te demander franchement, mais là, bien franchement : Est-ce bon ? es-tu heureux ?

HENRI.

Si heureux, mon cher, que je regrette les années que j'ai perdues avant de connaître le vrai bonheur. Tu ne peux te faire une idée de la félicité calme et assurée qu'on trouve dans un amour loyal, que la société a béni

et qu'elle respecte. Je me sens rajeuni, régénéré ; et toutes les folles équipées de notre jeunesse, ces plaisirs fiévreux que nous recherchions avec tant d'ardeur, ne m'apparaissent plus que comme les fantômes odieux d'un rêve déplaisant.

DORVAL.

Eh ! eh ! les fantômes avaient du bon. J'en sais quelques-uns qui nous ont fait passer des heures charmantes et auxquels, aujourd'hui encore, je ne puis songer sans qu'une larme d'attendrissement mouille ma paupière. En l'honneur du présent, tu calomnies le joyeux rêve de notre jeunesse...

HENRI.

Tu es, mon pauvre Léon, comme un ivrogne qui s'enivre de vin d'Argenteuil et qui le croit excellent, parce qu'il n'en connaît pas d'autre. Si jamais tu te maries, tu sauras ce que c'est que le bon vin. Je te plains, marie-toi !

DORVAL.

Enfin tu es heureux ?

HENRI.

Dans quelle langue faut-il donc te le répéter ? Je serais bien difficile, si je n'étais pas satisfait de mon lot. Une femme charmante, spirituelle, qui a reçu l'éducation la plus distinguée, qui est apparentée à ce qu'il y a de mieux dans le monde, et riche, ce qui ne gâte rien. Elle

m'adore, n'a d'autre désir que de me complaire. Je suis le maître dans la maison, je dîne quand je veux ; et tu verras quels bons petits plats on me mijote. A propos de dîner, mon estomac me dit qu'il est l'heure d'y songer.

Il sonne.

SCÈNE V

Les Précédents, MADAME DE NÉRIS.

MADAME DE NÉRIS.

Elle paraît à la porte en peignoir, les cheveux défaits.

Que demandes-tu, Henri ?

HENRI.

Je voulais savoir si Justine allait nous faire bientôt dîner.

MADAME DE NÉRIS.

Le plus tôt possible. J'ai recommandé à Justine de se hâter. Mais j'y pense, monsieur Dorval va faire pénitence. Tu l'as invité sans l'avertir que c'est aujourd'hui maigre, et il l'avait peut-être oublié ?

DORVAL.

Veuillez croire, madame, que je ne songe jamais à ce que je mange, quand je dîne en si bonne compagnie.

Madame de Néris rentre dans sa chambre.

SCÈNE VI

HENRI, DORVAL.

DORVAL.

Tu fais donc maigre, maintenant?

HENRI.

Que veux-tu? Ma femme y tient beaucoup...

DORVAL.

Remarque que je ne te blâme pas.

HENRI.

Ma femme y tient beaucoup. Elle a été si bien élevée.

DORVAL.

Nous avons donc été mal élevés, nous autres?

HENRI.

Je ne dis pas cela ; mais ma femme a des principes très-arrêtés et très-sévères, et j'en suis enchanté. C'est une garantie pour un mari.

DORVAL.

Hum ! hum ! j'ai vu en Espagne, en Italie, et même en France, quelques maris qui avaient lieu de croire que la garantie n'était pas suffisante.

HENRI.

Tu tournes tout en plaisanterie..., tu as tort. J'étais comme toi autrefois, et je traitais de bagatelles bien des choses qui me paraissent aujourd'hui des plus graves. Le mariage nous éclaire la vie sous un jour tout nouveau.

DORVAL.

Je te trouve en effet un ton et un langage que je ne te connaissais pas.

HENRI.

D'ailleurs, il est toujours bon d'observer les usages généralement reçus. Tout cela contribue, plus que tu ne crois, à la considération dont on jouit dans le monde.

DORVAL.

Te voilà devenu un profond politique; mais enfin, maigre ou gras, à quelle heure dînes-tu ?

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE NÉRIS.

MADAME DE NÉRIS, entrant.

Henri, avez-vous faim?

HENRI.

Comme un ogre.

MADAME DE NÉRIS.

Eh bien, mon ami, Justine est à ses fourneaux. Si je la dérange, notre dîner va être retardé. Si tu as faim, mets ton chapeau et cours chez Julien retenir le coupé bleu pour neuf heures.

HENRI.

Comment, est-ce que nous sortons encore ce soir ?

MADAME DE NÉRIS.

Mon ami, c'est indispensable.

HENRI.

J'aurais pourtant bien aimé à rester au coin du feu.

MADAME DE NÉRIS.

Et moi donc ! Vous savez que je ne suis jamais si heureuse que dans mon petit royaume ; mais une satisfaction égoïste ne doit pas nous faire négliger nos relations de famille. Madame d'Allemar tient beaucoup à vous avoir. C'est une femme à ménager ; et nous n'avons pas été à sa dernière réception. Allons, un peu de courage, et ne soyez pas longtemps, car moi aussi j'ai faim. (Henri prend son chapeau.) Ah ! j'oubliais, en passant au coin de la rue de Beaune, cela ne vous dérangera pas beaucoup de pousser jusqu'à la rue Jacob. Vous direz à mon coiffeur qu'il n'oublie pas de m'apporter un flacon de philocome et de l'essence de mille-fleurs. Si vous passiez aussi chez notre propriétaire...; mais non, je ne veux pas vous fatiguer. Vous irez demain matin, car j'ai grand besoin qu'on arrange ma cheminée.

Henri sort.

SCÈNE VIII

MADAME DE NÉRIS, DORVAL.

MADAME DE NÉRIS.

Vous voyez Henri dans l'exercice de ses fonctions ; il commence à s'en acquitter fort convenablement. Il fait très-bien les commissions. Ce pauvre Henri, il a gagné énormément depuis son mariage. Vous avez dû le remarquer. C'est une bonne nature ; mais la vie de garçon l'avait un peu gâté, il y avait de quoi. Dame ! j'en ai appris de belles sur l'existence que vous meniez. N'en parlons plus, le passé est effacé; mais vous devez comprendre qu'il est un âge où les folies, trop facilement excusées de la jeunesse, deviendraient, en se prolongeant, ridicules et odieuses. Nous avons des devoirs à remplir, et nous ne sommes pas sur terre uniquement pour nous amuser.

DORVAL, avec une nuance d'ironie.

Je m'en aperçois, madame, trop souvent...

MADAME DE NÉRIS.

Vous êtes de mon avis, je n'en suis pas surprise ; car,

avec votre esprit, il est impossible que vous n'ayez pas réfléchi plus d'une fois sur la futilité des plaisirs et sur le but sérieux de la vie... Je remarque que vous avez une cravate charmante; donnez donc l'adresse à Henri; je ne sais où il prend les siennes, mais elles sont affreuses... Oui, monsieur Dorval, vous devez me comprendre. Encore quelques conversations sur ce sujet, et je suis sûre que nous nous entendrons complétement. J'ai une grâce d'état pour la conversion des pécheurs. Demandez à Henri. Maintenant, permettez que j'achève ma toilette. Je vous traite en intime, comme vous voyez. Faites comme chez vous, lisez le journal, ou méditez sur les joies et les devoirs du mariage.

Elle sort.

SCÈNE IX

DORVAL, puis JUSTINE.

DORVAL, seul.

Et allez donc, turlurette! Voilà une petite femme qui ne manque pas d'une certaine présomption. Elle est jolie, ma foi, très-jolie, mais elle a une trop haute idée de son éloquence. Et puis je la trouve charmante : « Faites

comme chez vous. » Mais si j'étais chez moi, je dînerais, (il regarde sa montre.) car il se fait bien tard.

Justine entre avec une pelle à main et arrange le feu.

DORVAL.

Peut-on, sans indiscrétion, vous demander, mademoiselle, à quelle heure on dîne dans cette maison ?

JUSTINE, se retournant.

Mon Dieu, monsieur, il n'y a pas d'heure. Cela dépend de la toilette de madame.

DORVAL.

Mais regardez-moi donc..., vous avez les yeux rouges ; je ne me trompe pas, vous venez de pleurer ?

JUSTINE, essuyant ses yeux.

Dame, quand on est bousculée toute la journée !

DORVAL.

Bousculée, allons donc ! Madame de Néris n'a pas l'air de bousculer les gens.

JUSTINE.

Je voudrais vous y voir. Les parents de madame et monsieur lui-même lui ont tant répété qu'elle était un modèle de raison, que madame ne veut plus supporter la moindre contradiction. Tant que tout marche au gré de

ses désirs, elle est charmante; mais à la moindre contrariété, elle gronde, elle tempête...

DORVAL.

Une femme si bien élevée!

JUSTINE.

Allez, monsieur, l'éducation n'y fait rien du tout. Avant de servir ici, j'étais chez une bouchère. Elle me disait : « Jarni-Dieu! quelle buse! » Madame me dit : « Bonté divine! quelle patience! » Bonté divine, c'est sa manière de jurer. Au fond, c'est toujours la même chose, le diable n'y perd rien.

DORVAL.

Voyons, calmez-vous, jeune fille, et surtout n'allez pas pleurer dans la friture.

Justine sort.

SCÈNE X

DORVAL, puis HENRI, puis MADAME DE NÉRIS, puis JUSTINE.

DORVAL, seul.

Ah! nous avons aussi nos petites colères!

HENRI, rentrant.

Enfin, nous allons dîner !

DORVAL.

J'en accepte l'augure.

MADAME DE NÉRIS, entrant une lettre à la main.

Henri, une lettre de ma mère.

HENRI.

Voyons. (A Dorval.) Tu permets? (Lisant.) « Mon cher ami,
» j'ai obtenu pour vous une invitation aux soirées du duc
» de Camors. Montrez-vous chez lui ce soir, c'est indispen-
» sable. Je recommande très-spécialement cet article à
» votre petite femme. »

MADAME DE NÉRIS.

Il faut tout de suite prévenir Julien de nous envoyer la voiture une heure plus tôt.

DORVAL.

Tu vas aller chez le duc de Camors?

HENRI.

Pourquoi pas?

DORVAL.

Tu vas faire la cour à ce vieux pantin politique qui

a trahi tous les partis, et qui a montré tant d'impudeur dans sa dernière palinodie ?

HENRI.

D'abord, mon cher, on peut aller chez les gens sans leur faire la cour. Et puis, je ne vois pas qu'il y ait un si grand crime à changer d'opinion. Tout change autour de nous. Il n'y a que les sots qui ne le voient pas et les entêtés qui ne l'avouent pas. Quand on s'aperçoit qu'on a fait fausse route, il y a un certain courage à l'avouer hautement.

DORVAL.

D'accord, mais encore faut-il que cet aveu, pour être honorable, ne trouve pas immédiatement, dans un avantage pécuniaire, l'indice du motif qui l'a dicté. Parbleu ! je te l'ai cent fois entendu dire. Toute conversion est odieuse quand elle n'est pas modeste et profondément désintéressée. Lorsqu'on change de drapeau, il faut renoncer aux honneurs, et se faire simple soldat. C'est la seule manière de prouver qu'on n'est pas un traître ou un mercenaire.

HENRI

Ma foi, si j'ai dit cela, il ne m'en souvient guère. Aujourd'hui, vois-tu, je ne m'occupe plus de ces subtilités. Je n'ai plus qu'une opinion, celle de tous les pères de famille, la tranquillité et les rentes payées.

DORVAL.

C'est-à-dire qu'en politique, tu as remplacé des convictions par des intérêts ; je ne t'en félicite pas.

HENRI.

Bah!... Tu verras toi-même, quand tu seras marié.

MADAME DE NÉRIS.

Messieurs, de grâce, ne parlez pas politique. C'est pour moi une langue inconnue.

DORVAL.

Cette question, madame, est du domaine de la morale, une langue que vous parlez très-bien.

MADAME DE NÉRIS.

Allons plutôt dîner.

JUSTINE, entrant.

Le coiffeur de madame.

MADAME DE NÉRIS.

Oh! le coiffeur, c'est sacré. Ne vous impatientez pas. Quelques instants me suffiront; et pour vous donner de la patience, je vais vous envoyer du vin de Madère. Vous voyez que je vous gâte. Soyez bien sages, et ne vous mangez pas à propos du duc de Camors, qui n'en vaut pas la peine.

HENRI.

Sois tranquille.

Madame de Néris sort avec Justine.

SCÈNE XI

HENRI, DORVAL.

HENRI.

Nous nous mangerons d'autant moins, qu'au fond j'ai une très-médiocre estime pour ce personnage; mais quand il serait le diable, il faut que j'aille chez lui, car il a beaucoup d'influence dans nos bureaux; et mon avancement, auquel je ne songeais guère autrefois, est devenu pour moi une préoccupation constante et presque une idée fixe. A mon âge, n'être encore que simple employé de seconde classe, c'est humiliant, et cela gêne ma femme dans quelques salons.

DORVAL.

. Laisse donc ! Tu es monsieur de Néris : c'est un très-joli nom sous lequel disparaît l'employé. D'ailleurs, est-ce que tu n'es pas un peu baron ? Il me semble que j'ai entendu dire quelque chose comme cela.

HENRI.

Ma femme le soutient; et, pour ne pas la contrarier, je

lui laisse ses illusions ; mais, entre nous, je n'en crois rien. Cécile est la petite-fille d'un amiral, elle est un peu ambitieuse, et rêve pour moi des honneurs et des dignités auxquels j'étais loin de songer. Elle va jusqu'au conseil général.

DORVAL.

Je t'en fais mon compliment par avance.

HENRI.

Nous n'en sommes pas encore là ; et, pour en revenir à mon avancement, je t'avouerai que ce n'est pas seulement affaire d'amour-propre. J'ai grand besoin vraiment que mes appointements ne s'arrêtent plus à la modique somme de dix-huit cents francs.

DORVAL.

Que me dis-tu là ? Je croyais que tu avais fait un riche mariage.

HENRI.

Assurément. Madame d'Ausserville a soixante bonnes mille livres de rentes en terres ; mais elle a plusieurs enfants, et elle ne pouvait, sans injustice, faire pour Cécile plus qu'elle n'a fait pour les autres.

DORVAL.

Puisque ta belle-mère est riche, qui l'empêche d'être, sans injustice, généreuse pour tous ses enfants ?

HENRI.

Mais elle a de grandes charges, une maison considérable, un château qui exige beaucoup de représentation. Elle a d'ailleurs des habitudes de grande dame, et veut être à même de recevoir ses enfants sans se gêner.

DORVAL.

J'aimerais mieux : sans les gêner. Enfin tu m'as dit que ta femme avait deux cent mille francs de dot. Il me semble qu'avec ta fortune personnelle, vous pourriez vivre fort à l'aise.

HENRI.

Mais la fortune de madame d'Ausserville est en terres, il en résulte que deux cent mille francs ne produisent que sept mille francs de revenu ; et encore j'ai là-dessus quelques rentes viagères à solder.

DORVAL.

Diable ! diable ! voilà qui change un peu la thèse. Mais on peut encore s'en tirer.

HENRI.

Ah ! mon cher, on voit bien que tu ne connais pas le prix des robes et des mille bagatelles qui composent la toilette d'une femme comme il faut. Les mémoires des modistes et des couturières me l'ont appris à mes dépens. Ma femme est très-raisonnable, assurément ; mais elle a vécu dans une famille où la vie était large et facile ; et je

ne voudrais pas qu'elle fût obligée aujourd'hui à des privations auxquelles ses habitudes et son éducation ne l'ont pas préparée. Ensuite, nous allons beaucoup dans le monde, et je serais mortifié si ma femme n'y faisait pas une figure conforme à sa naissance et à son nom.

DORVAL.

En sorte qu'avec sa dot, tu n'es pas plus riche qu'autrefois ?

HENRI.

Il s'en faut ! mais, que veux-tu, c'est pour elle.

DORVAL.

C'est toujours *pour elle* que les hommes se ruinent. C'est dangereux : prends-y garde.

Justine entre avec un plateau, une bouteille de madère, deux verres, des biscuits. Elle dépose ces objets sur la table et sort.

HENRI, buvant.

Cela me réconforte. Peut-on être plus aimable que ma femme ? Qu'en penses-tu ? car, au fait, tu ne m'as pas dit encore comment tu la trouvais.

DORVAL, froidement.

Charmante.

HENRI.

Comme tu dis cela ! On dirait que tu n'es pas convaincu.

DORVAL, même jeu.

Si, mon ami, si, je suis parfaitement convaincu.

HENRI.

Tu comprends mon bonheur ?

DORVAL.

Mais oui, je crois le comprendre à merveille.

HENRI.

Alors fais comme moi, et supplie ma femme de te trouver bien vite un ange pour t'introduire au paradis.

DORVAL.

N'allons pas si vite, mon cher. Le paradis n'est pas le même pour tous ; chacun s'en fait un idéal très-différent; et il serait possible que, dans ton paradis, il se trouvât quelque nuage qui, léger à tes yeux, me fût insupportable...

HENRI.

Dis-moi donc quel nuage ?

DORVAL.

Tu veux que je te montre des taches dans ton soleil ! Je t'aime trop pour te rendre un si mauvais service.

HENRI.

Avoue que ce prétexte honnête cache ton embarras.

DORVAL.

C'est possible.

HENRI.

Veux-tu que je te dise ma pensée tout entière ? Tu es un peu jaloux de ma félicité. Tu ne t'en rends pas bien compte ; mais, au fond, tu es jaloux.

DORVAL.

Tu m'agaces avec ton assurance ! Non, mon cher, je ne suis pas jaloux de ton bonheur. S'il te convient, tant mieux ! mais il serait pour moi beaucoup trop fatigant.

HENRI.

Trop fatigant ! Je ne te comprends pas. Voyons, explique-toi.

DORVAL.

Tu le veux ? prends garde, ma franchise est brutale. Au fait, elle pourra t'être utile, comme une médecine amère.

HENRI.

Je t'écoute.

DORVAL.

Tu es rentré ce soir ayant envie de dîner et de te reposer. Tu as déjà fait deux courses; tu n'as pas dîné, et tu as en perspective un bal et une soirée.

HENRI.

Cette perspective n'a rien de bien effrayant.

DORVAL.

Et hier, qu'as-tu fait?

HENRI.

Hier, nous avons été chez madame de Verneuil.

DORVAL.

Et avant-hier à l'ambassade russe, je le sais; et demain ce sera la même chose, et après-demain aussi, et les jours suivants. Je connais ce tourbillon de la vie mondaine; c'est pis que l'engrenage d'une machine à vapeur. On y entre jeune et plein de verdeur; on en sort aplati, décoloré et banal comme un vieux diplomate.

HENRI.

Tu exagères. Il est vrai que cette vie de plaisir continu est un peu fatigante, et que parfois on aimerait autant rester au coin du feu; mais, en somme, elle n'a rien de bien lugubre. Nos jeunes femmes la supportent à merveille.

DORVAL.

Elles font mieux que la supporter : elles en vivent, elles s'y dilatent; tandis que leurs maris s'y racornissent et s'y atrophient. Compare l'existence du mari et celle de la

femme, et tu comprendras la raison de cette différence. Je te prends pour exemple : Tu as trente ans; ta femme en a vingt. On a beau dire que les hommes sont toujours jeunes, mensonge inventé par les coquettes pour mieux duper les vieux céladons, tu as dix années de plus que ta femme; dix années de Paris, quelles années! Elles doivent compter double, et il en est qu'elles rendent plus vieux que Mathusalem, qui se maria à cent quatre-vingt-sept ans et eut une nombreuse postérité. Ces années fiévreuses, tu les as supportées mieux qu'un autre, soit. Encore faut-il en tenir compte; et pour la danse et les plaisirs du monde, tu as déjà quelques rudes campagnes qui justifieraient tes droits à la retraite; tandis que madame, jeune et ardente, débute dans la carrière, en sortant du couvent. Voilà déjà une différence : ce n'est pas la seule, c'est la moindre... A quelle heure t'es-tu levé ce matin?

HENRI.

Mais vers huit heures; j'avais affaire chez mon notaire.

DORVAL.

Très-bien. Tu t'es levé à huit heures; tu as été chez ton notaire et de là au bureau, où tu as travaillé, comme tous les malheureux qui tournent la roue administrative, sans ardeur ni plaisir, en songeant à ton avancement qui vient trop lentement, aux mémoires de la modiste qui viennent trop vite; et, ta tâche terminée, tu rentres chez toi fatigué et déjà n'ayant plus besoin que de repos. Mais, halte-là! madame, qui s'est levée vers onze heures, après avoir pris son chocolat dans son lit, madame n'est pas fatiguée, et

elle éprouve d'autres besoins. Madame s'est reposée toute la journée ; elle a pris un bain vers quatre heures ou reçu quelques visites; et la voilà, fraîche et vaillante, qui attend la soirée pour s'épanouir dans toute sa beauté. Sa journée véritable commence quand la tienne est finie. Elle va au bal en riant; tu la suis en rechignant. C'est naturel; car, outre les dispositions différentes où vous êtes, un sort tout autre vous attend l'un et l'autre. C'est toi qui vas chercher la voiture où madame s'installe commodément

HENRI.

Naturellement, ce n'est pas une femme...

DORVAL.

Es-tu admis dans sa voiture? Je le demande, car il est des maris que des robes trop volumineuses en bannissent, et qui suivent modestement à pied, dans la boue, le char triomphal qui porte madame et sa vaste auréole; mais je vois à ta mine que tu n'en es pas là. Cela viendra peut-être. En attendant, tu es admis à te blottir dans un petit coin, sous les jupes empesées. Prends garde de ne pas les chiffonner ; car il est peu de femmes, parmi les plus aimables, dont la bonne humeur résiste à une robe défraîchie... Enfin vous arrivez.

HENRI.

Comment ! ce n'est pas fini ?

DORVAL.

Cela commence à peine. Le maître de la maison s'élance, le sourire sur les lèvres, et offre son bras à madame qu il conduit radieuse vers un fauteuil douillet où elle

s'étend à son aise, près du feu, devant le piano, en pleine lumière, où les grâces incomparables d'une toilette réussie brillent dans tout leur éclat. Pendant ce temps-là, après quelques saluts, tu t'es glissé modestement dans quelque encoignure. Tu y trouves nombreuse compagnie ; car je ne sais quelle voix fatidique a prononcé cette inexorable sentence : A la porte, les maris ! Mais tous, obéissants, s'y précipitent. Ils ne voient rien, ils n'entendent rien ; mais ils sont debout, toujours debout, entassés derrière les portes, bousculés, arrosés de sirops et frottant, comme des chats maigres, leur échine contre les murs. Je te vois dans ces limbes, entre deux bavards ventrus qui te récitent pieusement les élucubrations d'un journal bien pensant ; ou bien, dans une pose mélancolique, collé comme une cariatide sous une girandole de bougies qui versent sur ton habit noir des larmes brûlantes de compassion. De là, tendant le cou, tu t'efforces d'apercevoir, à travers une rangée de têtes chauves, un coin lumineux du paradis où ta femme se pavane. Sois heureux ! entre deux compliments, en jouant de l'éventail, elle a songé à toi, et un coup d'œil adroitement décoché t'arrive droit au cœur. Que de choses dans un coup d'œil ! Voilà, comme une lampe qui s'éteignait, ta patience subitement remontée. Tu auras du courage maintenant pour conquérir une voiture. Il en faut vraiment, car il pleut ; et, au milieu des roues qui t'éclaboussent, des chevaux qui piétinent, des cochers qui jurent, des compétiteurs qui se fâchent, il faut trouver une voiture, et vite, et bonne pour madame qui est frileuse et n'aime pas à attendre. Faisons des vœux pour que la voiture soit douce, les coussins propres, le cocher poli, et tu pourras, sans encombre et sans être grondé, conduire ta femme dans deux autres maisons où recommencera, avec

quelques variantes, une seconde répétition de la même comédie. Et ce sera ainsi demain, tous les jours, à perpétuité. Il est vrai que tout a une fin, et vers le milieu de la nuit vous regagnez votre domicile...

HENRI.

Ah ! je me réveille enfin.

DORVAL.

Au contraire, tu dors, et t'efforces vainement de tenir ouverts tes yeux appesantis ; tandis que madame repasse gaiement dans sa mémoire les triomphes de sa beauté, de son élégance et même de son esprit ; car toutes les jolies femmes ont de l'esprit ou du babil, ce qui est la même chose, et est reçu argent comptant, tant qu'elles sont jolies... Tu rentres enfin fourbu.

HENRI, d'un air suffisant.

Mais alors...

DORVAL.

Mais alors, mon cher, il est trois heures du matin ; et tandis que madame, entre les mains de sa femme de chambre, dépouille avec une sage lenteur le nuage de gaze qui voilait son humanité, songe qu'il faut que tu sois levé demain à huit heures. Il est tard ; ce que tu as de mieux à faire, c'est de ronfler vigoureusement en rêvant que tu es encore célibataire, et que tu t'es couché de bonne heure, après avoir passé une journée agréable.

HENRI.

Peste, le joli tableau ! Quelle verve endiablée t'anime contre le mariage ! Tu as beau prêcher, tu y passeras à ton tour.

DORVAL.

C'est bien possible : il se peut même qu'un jour j'aime le merlan, le jeu de loto et les tragédies en cinq actes ; l'âge nous joue de ces tours. Mais aujourd'hui, dans la plénitude de ma raison, avant de me courber sous le joug fatal, je formule sur ta tête la protestation des opprimés.

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE NÉRIS, coiffée pour le bal.

MADAME DE NÉRIS.

Je n'ai pas été longtemps, j'espère. Allons dîner, messieurs... Ah ! j'oubliais, mon pauvre Henri : cette vilaine mademoiselle Zoé qui ne m'a pas apporté ma robe ! Si tu étais gentil, mais bien gentil, tu passerais chez elle, pen-

dant que nous allons manger la soupe tout doucement en t'attendant?

HENRI, contrarié.

Mais, ma chère amie...

MADAME DE NÉRIS.

Elle croise ses mains sur l'épaule de son mari et le regarde en minaudant.

C'est pour que votre femme soit belle ce soir.

Henri prend son chapeau.

MADAME DE NÉRIS

J'espère, monsieur Dorval, que Henri vous a édifié sur les avantages du mariage!

DORVAL.

Je suis, madame, complétement édifié. Je possède maintenant la théorie du mariage, tel qu'on le pratique ici. Elle se résume en deux mots...

JUSTINE, annonçant.

Madame est servie.

FIN DE L'ENVERS D'UN BEAU MARIAGE

LES TROIS SŒURS

COMÉDIE ENFANTINE

PERSONNAGES

LOUISE.

MARIE.

CAROLINE.

MADAME DE VALCÉ, leur tante.

JUSTINE, femme de chambre.

M. DE CLARY, sous le nom de BAPTISTE.

La scène est au château de madame de Valcé.

Cette comédie enfantine et anodine aurait été exclue de ce recueil, sans une circonstance atténuante :

Elle peut être jouée par les personnes les plus inexpérimentées, par de très-jeunes filles, dans une pension, presque dans un couvent; et convient dans quelques familles où les jeunes filles sont nombreuses et les jeunes gens rares.

Composée pour une réunion de jeunes personnes, elle eut cette aventure singulière, d'être jouée vingt ans plus tard par leurs enfants.

LES TROIS SŒURS

Un salon, plusieurs portes; table, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISE, MARIE, CAROLINE.

Marie arrange ses cheveux devant une glace ; Louise et Caroline travaillent devant une table.

MARIE, chantant.

Petite fleur des bois,
Toujours, toujours cachée,
Longtemps je t'ai cherchée.

(Ou le commencement de toute autre romance.)

CAROLINE.

Dieu ! qu'elle est ennuyeuse, avec sa romance ! On ne peut pas causer.

MARIE.

Mesdemoiselles, j'ai mes projets.

CAROLINE.

Tu as le projet de nous rendre sourdes.

MARIE.

Écoutez et promettez-moi d'être discrètes. Vous savez déjà qu'il nous arrive aujourd'hui un étranger. On a dit au garde d'apporter du gibier. Le petit Pierre a ratissé les allées du parc. Enfin, ma tante nous a recommandé d'être habillées avant le dîner. Eh bien, mesdemoiselles, vous n'êtes pas sur la voie ?

CAROLINE.

Je ne devine pas.

MARIE.

Quand tu devineras quelque chose, toi, je l'irai dire à Rome ! Vous saurez d'abord que cet étranger est un jeune homme, riche, d'un beau nom : monsieur de Clary... Eh bien, devinez-vous ?

CAROLINE.

Je devine qu'il n'est pas vieux.

MARIE.

Je viens de te le dire! (Elle rit.) Comment, un jeune homme riche, aimable, qui arrive dans un château où il y a une demoiselle à marier... Vous ne comprenez pas? Il vient ici pour demander ma main; il n'y a pas le moindre doute.

CAROLINE.

Tiens, et nous! est-ce que nous ne sommes pas à marier?

MARIE.

Toi, tu es trop jeune.

CAROLINE.

Par exemple!

MARIE.

Plus tard, dans un an, dans deux ans, je te chercherai dans ma société quelque petit mari qui puisse te convenir.

CAROLINE.

Merci! tu peux bien le garder pour toi, le mari que tu m'auras choisi. Je n'en veux pas, et je prétends bien en trouver un sans toi.

MARIE.

Mais si l'on ne s'en occupe pas, comment veux-tu

qu'un jeune homme songe à toi? Par quoi lui plairais-tu?

CAROLINE.

Tiens, eh bien, toi! tu crois bien qu'on vient ici pour tes beaux yeux...

MARIE.

Oh! moi, c'est différent; il faut être juste, j'ai mes talents...

CAROLINE.

Ils sont beaux, tes talents!

LOUISE.

Vous êtes folles...

MARIE.

Caroline est trop jeune, Louise ne veut pas se marier...

LOUISE.

Qu'en sais-tu?

MARIE.

Tu n'en parles jamais. Quand on a envie de quelque chose, on en parle toujours. Il est donc juste que je passe la première; et je ne vous dissimulerai pas qu'il me siérait assez de m'appeler baronne ou comtesse de Clary, et d'avoir une belle voiture avec un cocher poudré, et un grand chasseur de cinq pieds dix pouces!

LOUISE.

Petite folle, voilà ce que tu vois dans le mariage : un titre, un équipage ! Et tu ne songes seulement pas qu'il faudrait nous quitter, ainsi que notre bonne tante, qui nous a élevées comme une mère. Heureusement, tes conjectures me paraissent un peu hasardées.

MARIE.

C'est ce qui te trompe, car, hier soir, j'ai parfaitement bien entendu ma tante qui disait à monsieur le curé, en le reconduisant « : Monsieur de Clary est un digne jeune homme. Il y a longtemps que je connais sa famille, et je serais enchantée de devenir sa mère. »

LOUISE.

Comment, tu as écouté ! C'est mal ; car si ma tante l'avait jugé convenable, elle nous aurait prévenues.

MARIE.

Je n'ai pas écouté, j'ai entendu, voilà tout. C'est la faute de monsieur le curé ; il est sourd comme un pot. Quand on lui parle, il faut crier de manière à se faire entendre de toute la maison. D'ailleurs je travaillais, je ne pouvais pas me boucher les oreilles. Ainsi monsieur de Clary va venir, et je ne suis pas fâchée de lui montrer que j'ai profité de mes leçons de chant :

Petite fleur des bois,
Toujours, toujours...

Suis-je bien coiffée, ce matin?

LOUISE.

Tu es très-bien.

CAROLINE, à part.

Marie a beau dire, il me semble que je suis bien en âge d'être mariée. Il n'y a qu'un an de différence entre nous, et il n'est pas du tout prouvé que ce soit pour elle que ce monsieur vient ici. J'ai bien fait de mettre ma robe neuve.

LOUISE.

Mesdemoiselles, et ce trousseau que nous avons promis à cette pauvre femme qui a six enfants, il n'est pas bien avancé. J'aurais pourtant bien voulu que nous pussions le lui porter dimanche...

MARIE.

Maintenant je n'ai pas le temps ; tu conçois, j'ai bien autre chose à faire. Quand je serai mariée, je ne dis pas ; alors je donnerai un trousseau, deux trousseaux, et j'irai les porter en voiture.

LOUISE.

Avec ton cocher poudré et ton chasseur de cinq pieds dix pouces. Je t'assure qu'une charité moins fastueuse et plus opportune aurait plus de mérite. Songe que cette pauvre femme ne peut pas attendre.

MARIE.

Tu as peut-être raison... Mais, si je ne me trompe pas, j'entends le galop d'un cheval... (Elle s'élance à la fenêtre. Caroline la suit.) C'est bien cela, un cavalier qui entre dans la cour, C'est lui, plus de doute... Justine! Justine!

Elle sonne.

SCÈNE II

Les Précédentes, JUSTINE.

MARIE, vite.

Justine, donne donc un coup de main à mes cheveux : il me semble que mon chignon ne tient pas bien.

JUSTINE, arrangeant les cheveux de Marie.

Mais comme vous voilà belle ! est-ce que vous attendez du monde ?

CAROLINE, vite.

Et moi, Justine, regarde donc si mon col est dérangé.

JUSTINE, l'attifant.

Tiens, et vous aussi, votre robe neuve !... Qu'y a-t-il donc ?

CAROLINE.

Elle va bien, n'est-ce pas ?

JUSTINE, à part.

Oh ! je saurai bien... (Haut.) Et vous, mademoiselle Louise, avez-vous besoin de moi ?

LOUISE.

Non, je te remercie, je n'ai pas besoin de tes services.

MARIE.

Maintenant, ma chère Justine, laisse-nous.

JUSTINE.

Si vous m'en croyiez, mademoiselle, vous me laisseriez vous faire des bandeaux bouffants.

MARIE.

Non, non, Justine, nous n'avons pas le temps ; laisse-nous.

JUSTINE.

C'est bon, mademoiselle : on vous obéit. (A part). Je ne

sais pas ce qu'elles ont aujourd'hui ; mais je vais aux informations.

Elle sort.

SCÈNE III

LOUISE, MARIE, CAROLINE, puis BAPTISTE.

MARIE.

Maintenant, mesdemoiselles, il faut reprendre notre ouvrage, et avoir l'air de ne rien soupçonner.

LOUISE.

Il me semble que cela eût été plus facile, si tu n'avais pas été si curieuse.

MARIE.

Chut ! j'entends des pas sur l'escalier...

Baptiste entre enveloppé dans un grand manteau et portant une valise.

BAPTISTE.

Mesdemoiselles... (Il salue.) Je désirerais avoir l'honneur de parler à madame de Valcé.

LOUISE, MARIE, CAROLINE, parlant toutes les trois à la fois.

Monsieur, ma tante est occupée pour le moment...

BAPTISTE, souriant.

Pardon, mesdemoiselles, je n'ai pas bien compris.

LOUISE, MARIE, CAROLINE, à la fois.

Ma tante, monsieur...

Elles s'arrêtent en même temps toutes les trois et se mettent à rire.

LOUISE.

Comme la sœur aînée, je prendrai la parole. Ma tante, monsieur, est en affaire avec un fermier ; il faut que vous ayez la complaisance de l'attendre un moment.

BAPTISTE.

Tout le temps nécessaire.

MARIE.

Vous devez être fatigué.

LOUISE.

Débarrassez-vous donc de votre manteau et de cette valise.

BAPTISTE.

Ne faites pas attention...

Il retire son manteau et paraît en livrée. Surprise générale.

MARIE, à part.

Un domestique! (Haut.) Mais, au fait, monsieur, nous ne vous avons pas encore demandé votre nom.

BAPTISTE.

Baptiste, pour vous servir. J'appartiens à monsieur de Clary, qui, ne pouvant venir aujourd'hui, m'a chargé de l'excuser auprès de madame de Valcé. Il arrivera demain. Voici une lettre qui explique son retard.

Il présente une lettre à Marie.

MARIE.

Vous avez sans doute besoin de vous rafraîchir. Je vais appeler Justine pour qu'elle vous conduise. (Elle sonne. Justine paraît.) Justine, conduisez monsieur Baptiste dans la chambre rouge, et remettez cette lettre à ma tante.

Justine prend la lettre et sort avec Baptiste.

SCÈNE IV

LOUISE, MARIE, CAROLINE.

LOUISE.

Eh bien, Marie, comment trouves-tu monsieur de Clary

MARIE.

Oh! j'ai vu de suite que ce n'était pas lui, mais je m'amusais à prolonger votre erreur, et si tu ne lui avais pas proposé de quitter son manteau, j'allais assister à une bonne comédie. As-tu vu comme Caroline prenait son air sentimental?

CAROLINE.

Oh! c'est plutôt toi.

LOUISE.

Pour moi, j'avoue que j'y ai été prise. Sous un manteau, il est bien difficile de deviner l'habit.

MARIE.

Moi, je vois cela du premier coup d'œil. Voilà nos frais de toilette complétement perdus!

CAROLINE.

Je suis bien fâchée d'avoir mis ma robe neuve; elle ne sera plus si fraîche demain.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTES, BAPTISTE, puis JUSTINE.

BAPTISTE, s'arrêtant sur le seuil de la porte, à part.

Madame de Valcé a dû lire ma lettre. Je ne crains plus d'être trahi. (Il entre.) Je viens de ranger les effets de mon maître. Maintenant, je demanderai à ces demoiselles de me donner quelque tâche, ou de m'indiquer ce que je dois faire.

MARIE.

Eh bien, Baptiste, restez ici, et rangez un peu cette pièce, qui est en grand désordre.

BAPTISTE.

Bien volontiers.

Il déplace quelques siéges.

MARIE.

Et votre maître, monsieur Baptiste, que nous en direz-vous ?

BAPTISTE.

Je n'ai jamais eu à m'en plaindre.

MARIE.

Cela fait votre éloge; mais encore, quel est son caractère? Puisqu'il vient ici, nous ne serions pas fâchées de le connaître un peu.

JUSTINE, entrant.

Mesdemoiselles, le dîner est servi. Madame de Valcé est un peu fatiguée et dînera dans sa chambre.

LOUISE.

Ma tante n'est pas malade?

JUSTINE.

Un peu de fatigue seulement.

Elle sort.

MARIE, à part.

J'aurais pourtant bien voulu le faire causer; mais, après dîner, je reviendrai.

LOUISE.

Allons, mes sœurs, il ne faut pas faire attendre le dîner.

BAPTISTE, offrant le bras à Marie.

Mademoiselle, aurai-je l'honneur...?

Marie se met à rire.

LOUISE.

Monsieur Baptiste, nous n'avons pas besoin de vos services.

BAPTISTE, *à part.*

Qu'allais-je faire? (*Haut.*) Mille pardons, mesdemoiselles, c'est que..., c'est que j'avais l'habitude de donner le bras à la tante de monsieur de Clary, qui a soixante-quinze ans et qui marche très-difficilement.

LOUISE.

Mais comme, à nous trois, nous n'avons pas cet âge respectable, votre bras nous serait tout à fait inutile.

Elles sortent en riant et en sautant.

SCÈNE VI

BAPTISTE, *puis* JUSTINE.

BAPTISTE, *seul.*

Il s'étend sur une causeuse.

Quelle folle idée j'ai eue, de mettre les habits de mon domestique pour mieux étudier ma future, et choisir avec

discernement celle qui doit présider au bonheur de ma vie. Pour quelqu'un qui veut se ranger et se marier, voilà un joli début! C'est qu'en vérité, ce n'est pas facile de soutenir mon rôle... J'ai pourtant vu des situations pareilles dans bien des comédies... Mais oui, j'ai vu cela dans *les Jeux de l'amour et du hasard*... L'acteur qui jouait ce rôle, le jouait, ma foi, fort bien... J'aurais dû prendre des leçons...

JUSTINE, entrant, à part.

Tiens, voici un gaillard qui prend ses aises. Au fait, quand les maîtres n'y sont pas... (Haut.) Bonjour, monsieur Baptiste ; que faites-vous donc là?

BAPTISTE, se levant précipitamment.

La soubrette! (Il se rassoit.) Vous le voyez, je range cette pièce.

JUSTINE.

C'est comme moi, je repasse les cols de madame. Il faut bien se donner quelques moments de liberté.

Elle s'assied.

BAPTISTE.

Je suis enchanté de faire votre connaissance.

JUSTINE.

Moi, de même. Il y a si peu de monde à voir à la campagne. Nous sommes ici comme Robinson dans son île déserte, au milieu des Iroquois ; et je me demande vraiment ce qui peut attirer votre maître en ce pays.

BAPTISTE.

Il ne m'a pas fait ses confidences.

JUSTINE.

Ah! vous êtes discret, c'est bien; mais c'est fort inutile. Je sais que votre maître vient ici pour se ranger sous les lois de l'hyménée.

BAPTISTE.

Puisque vous êtes si bien renseignée, je ne vois pas ce que je pourrais vous apprendre.

JUSTINE.

Et votre maître a bien raison. C'est une si belle chose que le mariage! Moi-même j'ai refusé déjà bien des partis; mais aujourd'hui je pense qu'étant jeune, bien faite, spirituelle et modeste, je serais trop égoïste si je me vouais au célibat. Et vous, monsieur Baptiste, qu'en pensez-vous?

BAPTISTE.

Je suis de votre avis. Il faut se marier; c'est la commune loi, et quand même on devrait se repentir...

JUSTINE, minaudant.

Mais on ne se repent pas, quand on sait bien choisir. A propos de choix, dites-moi donc, je ne suis pas curieuse; mais il y a ici trois demoiselles à marier, et j'aimerais assez à savoir quelle est celle que votre maître épousera?

BAPTISTE.

Puisque vous n'êtes pas curieuse, je veux bien vous le dire, mais vous serez discrète.

JUSTINE.

Oh! pour cela, je suis connue.

BAPTISTE.

C'est... Personne ne peut nous entendre?

JUSTINE.

Allez donc.

BAPTISTE.

Eh bien, c'est... l'une des trois.

JUSTINE.

Vous n'êtes pas gentil!

BAPTISTE.

Je vous jure que je ne sais rien de plus; mais, dites-moi, vous avez élevé ces demoiselles...

JUSTINE.

Elevé ces demoiselles! Ne dirait-on pas que je suis leur nourrice? Mais je suis jeune, monsieur, vous n'avez donc pas d'yeux, presque aussi jeune qu'elles...

BAPTISTE.

Pardon. Je voulais dire : vous les voyez de près, vous devez les connaître très-bien. Elles sont fort aimables?

JUSTINE.

Fort aimables, comme moi.

BAPTISTE.

Elles feront d'excellentes femmes?

JUSTINE.

Et moi aussi.

BAPTISTE.

Et vous aussi, sans doute; mais enfin, si vous étiez à la place de monsieur de Clary, quelle est celle que vous choisiriez, quelle est la plus affable, la plus aimante, la plus douce?

JUSTINE.

Puisque vous n'êtes pas curieux, je veux bien vous le dire; mais vous serez discret.

BAPTISTE.

Comme vous-même.

JUSTINE.

Eh bien, c'est..... l'une des trois.

BAPTISTE.

Méchante!

JUSTINE.

Je jure que je ne sais rien de plus; au surplus, confidence pour confidence. Mais ces demoiselles doivent avoir fini de dîner. Je ne veux pas qu'elles me surprennent ici. Au revoir, Baptiste; vous viendrez dîner avec nous.

Elle sort.

SCÈNE VII

BAPTISTE, puis MARIE.

BAPTISTE, seul.

Me voilà bien avancé! Je ne voudrais pourtant pas choisir les yeux fermés, comme font tant de maris! Mais devinez donc les travers et les défauts des demoiselles bien élevées. Au premier coup d'œil, c'est la perfection même : tenue modeste, paroles réservées, air timide; des anges en jupon, jusqu'au jour fatal qui fait de quelques-uns de ces anges de terribles commères, qu'il faut, de par la loi, adorer à perpétuité. J'avais espéré qu'à l'aide de ce travestissement... Mais en voici une.

MARIE, *arrivant en chantant.*

Ah! vous êtes encore ici, monsieur Baptiste.

BAPTISTE.

J'allais me rendre à l'office pour attendre le dîner.

MARIE.

Oh! vous avez bien le temps, au moins une grande demi-heure; et puisque vous voici, attendez un moment que je finisse ces comptes que vous remettrez à Justine. (*Elle fait semblant de compter, puis s'interrompt.*) Pensez-vous que monsieur de Clary reste longtemps ici?

BAPTISTE.

J'ignore ses intentions; mais je suis sûr qu'il aura peine à vous quitter! Vous êtes si aimables...

MARIE.

Si aimables! vous nous flattez. Certainement, mes sœurs sont aimables, mais... elles ont leurs défauts. Qui n'en a pas, du reste? Louise, par exemple, c'est une excellente fille, mais elle est si grave et si sérieuse, qu'on n'ose rire avec elle. Elle a l'air d'être notre grand'mère: sa conversation est amusante comme un sermon. Il lui faudrait un mari bien respectable...

BAPTISTE.

Vous pensez donc qu'un jeune homme...

MARIE.

Un jeune homme ne lui conviendrait nullement. Quant à Caroline, c'est une enfant pleine de bonnes qualités et surtout de bonne volonté; mais elle est un peu simple. Figurez-vous qu'elle vous avait pris pour votre maître, et l'autre jour encore...; mais cela ne peut vous intéresser. Parlons plutôt de monsieur de Clary. Il est d'une très-bonne famille?

BAPTISTE.

D'une bonne famille, en effet.

MARIE.

C'est que moi, voyez-vous, j'ai un faible pour les gens de qualité; et l'homme le plus aimable perdrait à mes yeux tous ses avantages, s'il n'avait un beau nom.

BAPTISTE.

Certes, un noble nom sied bien à un noble caractère et semble l'annoncer; malheureusement, ces deux choses ne vont pas toujours ensemble; et lorsqu'il faut choisir, l'homme vaut mieux que le nom et la réalité qu'une menteuse étiquette.

MARIE.

Ce n'est pas mon avis, et je ne connais pas de supplice pareil à celui de traîner toute sa vie un nom vulgaire, quand on a des amies qui vous écrasent de leur titre ou de leur nom sonore. Ce serait à fuir les salons.

BAPTISTE.

Je connais, mademoiselle, un supplice plus grand : c'est d'avoir un mari ridicule ou méchant, et d'être malheureuse autrement qu'en idée.

MARIE.

Au fait, Baptiste, vous ne pouvez pas comprendre mes idées. Elles sont inaccessibles aux gens de votre espèce.

BAPTISTE.

Alors je crains bien que mon maître n'ait pas le bonheur de vous plaire ; car son vrai nom est Robineau : Clary n'est que le nom d'une terre.

MARIE, à part.

Robineau ! Je m'appellerais madame Robineau ! jamais.

BAPTISTE.

Ce que je vous ai dit vous aurait-il déplu ?

MARIE.

A moi ! qu'est-ce que cela peut me faire ? (Elle s'en va en riant.) Robineau ! Il faut que je conte cela à mes sœurs... Mais non, j'aime mieux leur laisser le plaisir de la surprise.

Elle sort.

SCÈNE VIII

BAPTISTE, puis CAROLINE

BAPTISTE, seul.

Il a suffi d'un petit mensonge pour la mettre en fuite. Maintenant, je ne suis pas fâché d'avoir pris ce déguisement... Mais, attention, j'entends quelqu'un.

Il se met à ranger.

CAROLINE, arrivant, à part.

Je suis sûre que Marie n'a quitté si vite la table que pour venir causer avec Baptiste. Mais non, elle n'est pas là. Tant mieux ; je vais, sans faire semblant de rien, le faire bavarder adroitement. (Haut.) Baptiste, écoutez-moi ; j'ai un renseignement à vous demander. Mes sœurs sont très-curieuses, et, pendant le dîner, elles n'ont fait que parler de monsieur de Clary, parce qu'il doit épouser une de nos amies. C'est bien naturel, vous voyez. (A part.) Comme je suis adroite, bien qu'en dise Marie !

BAPTISTE.

Mais, mademoiselle, quel renseignement puis-je vous

donner? Je pense que votre amie sera parfaitement heureuse avec monsieur de Clary.

CAROLINE.

Cela dépend de bien des choses... Quelle figure a-t-il?

BAPTISTE.

Il a une figure comme tout le monde, comme moi, par exemple. Nous nous ressemblons d'une manière étonnante. Qui voit l'un, connaît l'autre.

CAROLINE.

Alors, il est passable. (A part.) Pourtant j'espérais mieux. (Haut.) Mais encore, dites-moi : il a l'air sentimental, rêveur; il a les mains blanches, la tournure distinguée ; il soigne ses cheveux, il ne parle pas du nez; il a de bons principes et danse la polka?

BAPTISTE.

Dame! mademoiselle, vous demandez toutes les perfections. Il en est quelques-unes qu'on prise peu à la campagne.

CAROLINE.

A la campagne! Monsieur de Clary habite la campagne?

BAPTISTE.

La plus grande partie de l'année; une belle habitation,

du reste, dont il vient dernièrement de renouveler l'ameublement.

CAROLINE

Oh fi! la campagne!... Il n'est que Paris pour les belles manières. A la campagne, on ne rencontre que des êtres grossiers qui parlent mal et sentent le fumier. A quoi votre maître peut-il passer son temps?

BAPTISTE.

Il fait ce que vous faites ici, un peu de bien, et puis il s'occupe de ses terres; il chasse avec ses amis.

CAROLINE.

Il chasse! Il ne manquait plus que cela. Oh! que je plains ma pauvre amie! Comment peut-il y avoir des êtres assez cruels pour tuer de pauvres petites bêtes qui ne demandent qu'à vivre, d'innocentes perdrix, des lièvres, des lapins?

BAPTISTE.

Vous préféreriez peut-être les manger tout vivants...

CAROLINE.

Je vous remercie de ces détails. Adieu, Baptiste; je pense que votre dîner doit être prêt.

Elle sort.

SCÈNE IX

BAPTISTE, puis JUSTINE.

BAPTISTE, seul.

Et de deux! Si cela continue, je m'en irai Gros-Jean comme je suis venu. Ce serait dommage.

JUSTINE, entrant.

Eh bien, monsieur Baptiste, le dîner est servi. Venez donc, on vous attend. La cuisinière vous a placé près d'elle; mais méfiez-vous, c'est une mauvaise langue. Elle ne m'aime pas.

BAPTISTE, à part.

Une mauvaise langue, tant mieux; j'aurai peut-être enfin quelques renseignements positifs. (Haut.) Mademoiselle Justine...

Il offre le bras à Justine et ils sortent tous deux, pendant que Louise, Marie et Caroline entrent par l'autre porte.

SCÈNE X

LOUISE, MARIE, CAROLINE.

LOUISE

Ma tante va beaucoup mieux et m'a promis de descendre bientôt.

MARIE.

Quand on a passé trois heures avec des fermiers, il est bien permis d'avoir la migraine. Je ne connais rien de plus ennuyeux que leurs réclamations et leurs explications.

CAROLINE.

Tu trouves, Marie; tu devrais t'y habituer pourtant, car si tu deviens jamais madame de Clary, tu auras souvent affaire aux paysans : j'ai entendu dire que monsieur de Clary comptait habiter la campagne.

MARIE.

Eh! qu'il y reste avec son auguste épouse! Ce ne sera pas moi. J'ai réfléchi, je ne veux pas encore me marier. Pour toi, Caroline, je pense que ce monsieur te convient tout à

fait. Tu n'es pas ambitieuse; le nom t'importe peu, et tu ne serais peut-être pas inconsolable de t'appeler madame Robineau.

CAROLINE.

Robineau, pourquoi ce nom-là?

MARIE.

Oui, on m'a dit que monsieur de Clary s'appelle Robineau; et c'est ce nom charmant qu'il vient mettre à tes pieds.

CAROLINE.

Oh! moi, je suis trop jeune, tu l'as dit ce matin, et je respecte trop les droits de naissance.

LOUISE.

Mon Dieu, mes sœurs, êtes-vous folles! Il s'agit d'une personne que vous n'avez jamais vue; et, sans la connaître, sur le bavardage de je ne sais qui, vous faites des projets que vous renversez avec la même facilité! Vous êtes réellement trop jeunes pour vous marier.

MARIE.

Eh mais! j'y pense; toi, Louise, tu es notre aînée, donne-nous le bon exemple. Avec tes goûts simples, tu seras très-heureuse à la campagne et tu nous feras avec dignité les honneurs du château de la Robinière.

LOUISE.

Vous feriez mieux d'aller chercher ma tante, pendant

que je vais tailler les dernières chemises de notre trousseau.

CAROLINE.

Tu as raison. Viens-tu, Marie?

Caroline et Marie sortent.

SCÈNE XI

LOUISE, puis BAPTISTE.

LOUISE, seule.

Mes sœurs, mes pauvres sœurs sont bien peu raisonnables. Il faudrait les gronder; et moi, je n'en ai pas le courage. Rien, hélas! ne remplace les conseils d'une mère... Avec tout cela, notre trousseau n'avance pas. Je serai obligée d'y travailler dans ma chambre.

BAPTISTE, entrant.

Mademoiselle, voici les journaux qui viennent d'arriver.

LOUISE.

Ah! c'est vous, Baptiste. Il faut que je vous gronde un

peu. Vous avez conté à mes sœurs je ne sais quelles histoires sur monsieur de Clary qui ont mis leur tête à l'envers.

BAPTISTE.

Mon Dieu, mademoiselle, vos sœurs m'ont interrogé. Je n'ai fait que leur répondre.

LOUISE.

Je vous crois; mais je suis fâchée qu'elles vous aient fait causer.

BAPTISTE.

Pourquoi donc?

LOUISE.

Vous ne connaissez pas mes sœurs; et je crains qu'à cause de ces questions... indiscrètes peut-être, vous ne les jugiez mal, ce qui serait injuste, je vous le certifie.

BAPTISTE.

Vous êtes bonne, mademoiselle.

LOUISE.

Je suis juste, et je voudrais vous donner de mes sœurs une opinion meilleure. Elles sont si jeunes encore, elles n'ont jamais connu la leçon du malheur. Elles étaient

presque enfants quand nous avons perdu notre mère; et ma tante est si bonne, qu'elle nous passe toutes nos fantaisies. Mes sœurs sont étourdies comme des enfants gâtés, mais leur cœur est parfait; et qui les connaîtra, comme je les connais, oubliera sans peine leurs caprices enfantins et saura les aimer comme elles le méritent.

BAPTISTE.

Vous êtes bonne et très-bonne, je ne m'en dédis pas, et je voudrais bien que mon maître pût trouver une femme comme vous.

LOUISE.

Mais il y en a beaucoup.

BAPTISTE.

Pas autant que vous croyez. Vous ne connaissez pas les prétentions des demoiselles du jour. L'une ne veut épouser qu'un descendant des croisés; une autre veut un millionnaire; une troisième exige un mari simple et candide comme une rosière. Il en est de plus modestes qui ne demandent rien qu'un beau nom, une grande fortune, une place honorable, avec de l'esprit, des talents et des principes. Si à ces qualités, un jeune homme joint encore une figure distinguée, d'excellentes manières; s'il est peintre, musicien, poëte, complaisant, galant, et si sa famille tout entière est taillée sur ce modèle irréprochable, il a quelques chances de réussir, à moins toutefois qu'il n'ait la mauvaise habitude de fumer ou qu'il ne porte mal sa cravate...

LOUISE, souriant.

Et votre maître ne réunit pas ces rares qualités?

BAPTISTE.

Il s'en faut considérablement. Je suis vraiment embarrassé pour parler de monsieur de Clary. En conscience, je ne saurais en dire du mal, encore moins le louer; mais ce que je puis dire, c'est que dans les folies de la jeunesse, qu'il a traversées comme tant d'autres, il n'a rien laissé de son honneur et de sa loyauté. Ce que je puis dire encore, c'est qu'à la femme qui lui confiera son bonheur, il donnera, sans arrière-pensée, un cœur dévoué et résolu à faire son devoir.

LOUISE.

Vous ne croyez pas faire l'éloge de monsieur de Clary, vous êtes difficile. Croyez bien, Baptiste, que si l'original ressemble à ce portrait, il n'est pas une jeune fille sensée qui ne se crût heureuse d'avoir un tel mari.

BAPTISTE.

Ah! mademoiselle, que vous me faites... c'est-à-dire, que vous feriez plaisir à monsieur de Clary s'il pouvait vous entendre; car, je vous en fais la confidence, il vient ici pour se marier.

LOUISE.

Monsieur Baptiste, vous n'êtes pas discret; c'est mal. Je vais me retirer.

BAPTISTE.

Par grâce, encore un mot. Monsieur de Clary a l'autorisation de madame votre tante, il voudrait obtenir la vôtre avant de se présenter devant vous. Et si ce que je vous ai dit ne vous a pas trop effrayée...

LOUISE.

Je ne puis me montrer plus sévère que ma tante, mais...

BAPTISTE.

Tenez, mademoiselle, je suis si heureux que je ne puis dissimuler plus longtemps. Monsieur de Clary..., comment ne l'avez-vous pas soupçonné?... Monsieur de Clary est à vos pieds.

Il tombe aux genoux de Louise.

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE VALCÉ, CAROLINE, MARIE.

Madame de Valcé entre appuyée sur le bras des deux sœurs.

MARIE.

Que vois-je? Baptiste aux pieds de Louise!

BAPTISTE, *se relevant.*

Non, monsieur de Clary qui supplie mademoiselle Louise de lui donner un mot d'espoir, et vous prie, madame, d'unir vos instances aux siennes. Dites-lui bien que ma vie tout entière sera consacrée à me rendre digne d'elle...

MADAME DE VALCÉ.

Oui, ma chère Louise, je suis sa caution. J'avais autorisé cette petite comédie, parce que j'en prévoyais le dénoûment. (*A Baptiste.*) Vous ne pouviez mieux choisir. (*A Louise.*) Eh bien, Louise, qu'en dis-tu, veux-tu prendre à ton service ce vilain domestique ?

LOUISE.

Ma tante, puisque vous croyez, puisque vous pensez...

Elle tend la main à Baptiste.

BAPTISTE.

Il me reste à m'excuser auprès de ces demoiselles d'avoir voulu connaître leurs préférences. Ce n'était pas par vaine curiosité : j'ai quelques amis qui pourraient bien remplir leur programme. (*A Marie.*) L'un est le marquis Pharamond l'Ermite de Kerkariadek. Voilà un nom, j'espère ! C'est un descendant de Tristan l'Ermite, qui, vous savez, occupait une place très-élevée sous le règne de Louis XI. On croit même que la famille remonte à Pierre l'Ermite qui prêcha la première croisade. Il désire

épouser une excellente musicienne, et d'après ce qu'on m'a dit...

MARIE.

Vous me flattez.

BAPTISTE, à Caroline.

L'autre est un jeune banquier, tenu par son état à habiter Paris ; du reste sentimental, comme tous les banquiers. Il voudrait trouver une femme... (A part.) comment vais-je dire ? Bah ! (Haut.) très-spirituelle, et je crois que vous lui conviendrez.

CAROLINE.

Vous êtes trop bon.

BAPTISTE, à Louise.

Pour moi, je désirais une femme douce, indulgente et bonne : la réalité dépasse mes espérances.

Il offre le bras à Louise.

SCÈNE XIII

Les Précédents, JUSTINE.

JUSTINE, dans la coulisse.

Baptiste ! Baptiste ! mais venez donc nous aider à retirer

le couvert. Baptiste ! On n'a jamais vu un homme si paresseux. (Elle entre en courant.) Ah ! pardon, je ne savais pas que Baptiste fût avec ces dames.

CAROLINE.

Ce n'est plus Baptiste, c'est monsieur de Clary.

JUSTINE, d'un air désolé.

Comment ! Monsieur de Clary ! Alors il n'y a plus de Baptiste ?

BAPTISTE.

Si fait, il y a un Baptiste qui arrivera demain. Eh bien, Justine, vous me demandiez tantôt quelle était la future de monsieur de Clary. Je puis maintenant vous la présenter.

JUSTINE.

Monsieur pense bien que ce n'était pas par curiosité...

BAPTISTE.

Au contraire. C'était pour vous instruire.

MADAME DE VALCÉ.

Voyons, méchant moqueur, avez-vous bientôt fini ? Je vous attends pour faire mon piquet.

BAPTISTE.

Un instant seulement. Il me reste encore une demande

à faire. (*Il s'avance sur le devant de la scène.*) J'ai promis à ces demoiselles des époux à leur gré : j'ai compté sur la Providence. Je leur ai promis aussi quelques bravos : j'ai compté sur votre indulgence.

FIN DES TROIS SŒURS

OSCAR

COMÉDIE

PERSONNAGES

CROUSTILLAC.

MADAME CROUSTILLAC.

LUCILE, leur fille.

OSCAR.

La scène est à Dieppe.

Oscar appartient à la charge plutôt qu'à la comédie. Le jou des acteurs fait tout le mérite de ce genre de pièces. Si l'on rit, la partie est gagnée.

OSCAR

Un petit salon, plusieurs portes.

SCÈNE PREMIÈRE

CROUSTILLAC, MADAME CROUSTILLAC,
LUCILE.

Ils sont assis et causent; les dames travaillent.

CROUSTILLAC.

Il a rencontré Lucile au bal du Casino, il s'est montré

pour elle empressé, galant; et, depuis ce matin, il rôde dans cette rue en lorgnant nos fenêtres. Je serais bien étonné s'il ne débouchait incessamment dans ces parages.

MADAME CROUSTILLAC.

L'aventure me paraît scabreuse.

CROUSTILLAC.

Huit cent mille francs à revenir!

MADAME CROUSTILLAC.

Certainement, huit cent mille francs ne sont pas à dédaigner; mais il y a bien d'autres choses à considérer dans un mariage; et, d'après ce qu'on nous dit du jeune homme...

CROUSTILLAC.

Ce qu'on nous dit du jeune homme n'est pas si effrayant, après tout... Veux-tu que je te relise la lettre de sa mère? (Il lit.) « Vous savez, mon cher cousin, que j'ai toujours » désiré marier mon fils à votre charmante Lucile, dont j'ai » pu apprécier les rares qualités. Malheureusement, mon » pauvre Oscar, qui n'a jamais vu sa cousine, a la tête un » peu légère. Il ne veut pas entendre parler de mariage, et » offre son cœur à tout venant. Toujours en quête d'aven- » tures, il lui en est arrivé d'assez désagréables au bal » de l'Opéra; j'en crains de pires. Et pourtant, c'est un cœur » excellent. Il ne lui manque qu'un peu d'expérience que » les années lui donneront, et une bonne femme que je

» vous demande. Il est justement depuis quelques jours » à Dieppe, où vous passez l'été. Si vous pouviez l'attirer, le » corriger et le fixer aux pieds de votre aimable Lucile, vous » rendriez bien heureuse une mère inquiète qui fait appel » à votre esprit et à votre bonne affection. »

MADAME CROUSTILLAC.

Ça n'est pas très-tentant.

CROUSTILLAC.

Soit. Mais les huit cent mille francs le sont. D'autant plus, ma chère amie, que les pertes que nous avons faites dans les forges de Saint-Omer ont beaucoup diminué la dot de Lucile. Je te dirai, en outre, que ta fille me paraît avoir assez de charmes et d'esprit pour fixer et discipliner son mari. Près de toi, elle a été à bonne école. De plus, j'ai eu d'autres renseignements. Le fils de notre ingénieur en chef est l'ami intime d'Oscar. Je sais par lui que, malgré sa tête folle, c'est un excellent camarade, fort estimé et regardé comme un ingénieur distingué.

MADAME CROUSTILLAC.

Enfin que veux-tu faire?

CROUSTILLAC.

Profiter de la circonstance. N'est-il pas plaisant que ce jeune homme, qu'on nous prie d'attirer chez nous, vienne justement se jeter dans nos bras; et que, sans la connaître, il fasse la cour à sa cousine?

MADAME CROUSTILLAC.

Il serait bon de savoir ce qu'en pense Lucile.

LUCILE.

Moi, ma mère, je ferai ce que vous jugerez convenable.

CROUSTILLAC.

Enfin, comment trouves-tu ce jeune homme ?

LUCILE.

Il a l'air un peu braque, mais bon enfant.

CROUSTILLAC.

Il ne te déplaît pas. Alors en avant! L'action ne tardera pas à s'engager. Il ne nous connait pas, l'avantage est de notre côté; et si, le ciel favorise la bonne cause, nous le battrons, nous le mystifierons... et nous le marierons.

MADAME CROUSTILLAC.

Ainsi soit-il !

CROUSTILLAC, *regardant à la fenêtre.*

Il est toujours là... Attention, il vient de jeter son cigare... Il semble avoir pris une résolution subite... Il se dirige vers cette maison... Voici le moment de nous montrer... Sauvons-nous!

LUCILE.

Et moi, mon père?

CROUSTILLAC.

Toi, reste là deux minutes, le temps de concerter nos rôles. Ta mère a joué la comédie de société, quand elle était jeune fille. Elle voudra bien, pour un but si louable, se rappeler le talent et les succès de sa jeunesse.

MADAME CROUSTILLAC.

J'essayerai.

CROUSTILLAC.

Ah! cher cousin, vous aimez les aventures. Eh bien, nous allons vous en apprêter une qui ne manquera pas de péripéties inattendues.

LUCILE.

Ne le tourmentez pas trop, ce pauvre garçon.

CROUSTILLAC.

Voyez-vous, la petite sournoise!... Ne crains rien.

Monsieur et madame Croustillac sortent.

SCÈNE II

LUCILE, puis OSCAR.

LUCILE, seule.

Voilà une singulière situation! Si je disais que j'ai peur, je mentirais, et pourtant je me sens un peu embarrassée. Ce jeune homme est si singulier... Heureusement, mon père n'est pas loin.

OSCAR, costume excentrique.

Il entr'ouvre la porte avec précaution et regarde de tous côtés.

Il y a un Dieu pour les amoureux. La porte était entr'ouverte, et me voici dans la place.

LUCILE, levant la tête.

Vous ici, monsieur!

OSCAR.

Mademoiselle, où pourrais-je être mieux qu'auprès de vous?

LUCILE.

Comment avez-vous osé pénétrer dans cette maison?

OSCAR.

Appréciez mieux votre puissance, mademoiselle; vous m'auriez attiré jusque dans la lune.

LUCILE, souriant.

Dans la lune, monsieur! Êtes-vous bien certain de ne pas y avoir été?

OSCAR.

Vous voulez dire que je suis... (Il se frappe la tête.) Eh bien, oui, mademoiselle, je suis fou de vos charmes, de votre esprit; et il dépend de vous seule de me rendre la raison.

LUCILE, se levant.

Mais, monsieur...

OSCAR.

Ne craignez rien, mademoiselle. Je suis un jeune homme bien élevé : Oscar Jolibois, ingénieur civil, et je connais les égards qui sont dus aux dames.

LUCILE.

Vous avez beau dire, je tremble que mon père ne vous surprenne ici.

OSCAR.

Bannissez cette crainte, mademoiselle. Il y a beaucoup de jeunes gens, je le sais, qui se laissent intimider quand ils se trouvent en présence d'un père ou d'un mari. Cela leur nuit beaucoup dans le monde; mais moi, voyez-vous, je me charge d'apprivoiser ces dragons redoutés. Il suffit de savoir soutenir le premier choc; et quand on a un peu de sang-froid et de présence d'esprit...

LUCILE.

On voit bien que vous ne connaissez pas mon père; il est terrible, et je doute que vous réussissiez à l'apprivoiser.

OSCAR.

Parbleu! je voudrais bien le voir.

LUCILE.

Vous allez être satisfait; car je l'entends, et je me sauve.

OSCAR.

Vous me laissez tout seul, mademoiselle!...

LUCILE.

Quand on a un peu de sang-froid et de présence d'esprit...

OSCAR, à part.

Elle se moque de moi; mais elle est charmante!

Lucile sort par une porte, Croustillac entre par l'autre.

SCÈNE III

OSCAR, CROUSTILLAC.

CROUSTILLAC.

Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?

OSCAR.

La place Vendôme, s'il vous plaît?

CROUSTILLAC.

Comment! la place Vendôme.

OSCAR.

Pardon, je me croyais à Paris; je veux dire: la place Duquesne, s'il vous plaît?

CROUSTILLAC.

Et vous venez dans ma maison, au premier étage, me demander votre chemin ! Vous moquez-vous de moi, monsieur ?

OSCAR.

Excusez-moi. Je vois que je vous dérange. Vous êtes occupé...

Il veut s'esquiver.

CROUSTILLAC, le retenant.

Excusez-moi à votre tour; mais il y a beaucoup de malfaiteurs dans le pays. Ou vous êtes un malfaiteur, et je vous fais arrêter ; ou vous avez quelque chose à me dire, et je vous écoute !

Il lui montre un siége.

OSCAR.

Vous avez raison. (Il s'assied.) Monsieur..., que pensez-vous de la question allemande ?

CROUSTILLAC, bondissant.

La question allemande ! êtes-vous fou, monsieur ?

OSCAR, à part.

Diable d'homme ! (Haut.) Mon Dieu, monsieur, vous ne croyez pas si bien dire. J'ai une rage de dents qui me rend·

fou de douleur : et puis, votre abord un peu brusque, car vous avez l'abord un peu brusque, tout cela m'avait fait perdre le fil de mes idées. Le fait est que je cherchais un dentiste qu'on m'avait indiqué dans cette maison. Il paraît qu'on m'avait mal renseigné.

CROUSTILLAC.

Au contraire, on vous a fort bien renseigné. Il y a précisément un dentiste qui loge dans cette maison, le docteur Ignare.

OSCAR, à part.

Voilà un hasard. (Haut.) Ignare, le docteur Ignare, c'est justement ce nom-là. Merci, monsieur, de vos renseignements, et désolé de vous avoir dérangé.

Il fait quelques pas vers la porte.

CROUSTILLAC.

Mais où allez-vous donc ?

OSCAR.

Je viens de vous le dire, chez le docteur Ignare.

CROUSTILLAC.

C'est moi, monsieur !

OSCAR, ahuri.

Comment, c'est vous?

CROUSTILLAC.

Qu'y a-t-il d'étonnant? Vous me trouvez chez moi, à l'heure de mes consultations. Mettez-vous là et voyons cette dent.

OSCAR, à part.

Je suis pincé!

Il s'assied dans le fauteuil et ouvre la bouche.

CROUSTILLAC.

Voilà une triste mâchoire. Je ne m'étonne plus si vous souffriez à en perdre la mémoire. Nous allons faire un vaste abatis.

OSCAR.

Permettez, il me semble que la douleur diminue; et je ne suis pas encore bien décidé à l'opération.

CROUSTILLAC.

Mais je le suis, moi; et de plus j'y suis obligé en conscience, car voilà une dent qui pourrait causer de graves complications. Par malheur, elle est barrée; mais il ne sera pas dit que j'aie reculé devant une dent barrée. Je vous arracherais plutôt la mâchoire. Nous allons faire une superbe opération : inciser les gencives, scier les os, extirper les racines, cautériser les chairs...

OSCAR.

Ah! mais, dites donc, comme vous y allez!

CROUSTILLAC.

Magnifique opération, compliquée, douloureuse, mais très-intéressante au point de vue de la science. Ne bougez pas. Il faut que j'achève de poser une dent d'hippopotame à une jeune Anglaise qui est dans mon cabinet. Je suis à vous dans quelques minutes. Prenez patience. (Il fait deux pas vers la porte et revient.) Êtes-vous nerveux, monsieur?

OSCAR.

Extrêmement nerveux.

CROUSTILLAC.

Alors, il faudra vous attacher... Ne craignez rien, j'ai des courroies solides. Vous serez ficelé comme une momie. Ne bougez pas.

Il sort.

OSCAR, observant le départ de Croustillac.

Attends, mon bonhomme!

Il s'élance vers la porte et heurte madame Croustillac.

SCÈNE IV

OSCAR, MADAME CROUSTILLAC.

MADAME CROUSTILLAC.

Maladroit... Ciel ! c'est Oscar, c'est mon bel inconnu.

OSCAR, saluant.

Madame, je ne croyais pas avoir l'honneur de vous connaître.

MADAME CROUSTILLAC.

Comment, tu ne me reconnais pas ! Ton cœur ne te dit pas que je suis Inès, l'heureuse mortelle à qui, au bal de l'Opéra, cet hiver, tu as dit des choses si touchantes qu'elles sont gravées dans mon cœur ? A défaut de ma figure masquée, ma voix, mon port, mon geste ne te rappellent rien ?

OSCAR.

Il se peut, en effet...

MADAME CROUSTILLAC.

Enfin il me reconnaît ! Je savais bien que je le retrouverais.

OSCAR.

Je suis charmé de cette rencontre; malheureusement, une affaire pressée...

MADAME CROUSTILLAC.

Une affaire pressée, quand je te retrouve, après une si longue attente ! Me tromperais-tu ?... Ah ! malheureuse Inès ! (Elle feint de s'évanouir, puis se relève subitement.) Prends garde ! je suis Espagnole et je sais me venger.

OSCAR.

Mais, madame, je n'ai pas l'intention de vous offenser.

MADAME CROUSTILLAC.

Voyons, traître, m'as-tu dit que tu m'aimais ?

OSCAR, à part.

Au bal masqué, cela ne tire pas à conséquence; mais c'est une étrangère : flattons-la. (Haut.) Je ne m'en défends pas, et votre miroir doit vous répéter tous les jours que j'étais bien excusable.

MADAME CROUSTILLAC.

Ah ! voilà un de ces mots charmants avec lesquels il

sait si bien désarmer ma rigueur... Ainsi, tu m'aimes toujours ?

OSCAR.

Mais, madame...

MADAME CROUSTILLAC.

Pas un mot de plus. Je comprends le langage éloquent de tes regards. Eh bien, tu n'as pas affaire à une ingrate... Écoute, Oscar, un tendre aveu qui va te ravir. J'étais encore enfant ; une vieille négresse, car je suis née dans les Antilles, sur une terre volcanique, sous un ciel de feu, comme mon cœur ; une vieille négresse idiote m'a prédit que j'épouserais le plus beau, le plus galant, le plus aimable de tous les hommes. Ah ! je t'ai longtemps attendu, bien longtemps ! mais enfin, quand je t'ai rencontré, un tressaillement subit m'a fait comprendre que j'avais trouvé mon vainqueur.

OSCAR.

Certainement, madame, ce que vous me dites est très flatteur, mais...

MADAME CROUSTILLAC.

Tais-toi, petit enjôleur ! Je t'attendais, vois-tu. Ce matin je me suis tiré les cartes. Le valet de cœur venait toujours après la dame de pique.

OSCAR.

Quelle folle est-ce là ?

MADAME CROUSTILLAC, *tirant sa tabatière.*

En uses-tu?

OSCAR.

Pas comme cela. Je préfère le tabac...

Il fait le signe de fumer.

MADAME CROUSTILLAC.

Ah ! je comprends, la cigarette. Dans mon pays, nous en usons de toutes les manières. Il est une manière surtout qui est délicieuse, quand on fait la sieste, bercée dans son hamac. On prend une petite boule de tabac qu'on introduit délicatement dans sa bouche et qu'on mâche avec lenteur. Rien ne favorise mieux une tendre rêverie ; et quand une jeune fille veut accorder la faveur la plus recherchée au préféré de son cœur, elle lui fait cadeau d'une de ces petites boules... qui lui a longtemps servi.

OSCAR.

Pouah !

MADAME CROUSTILLAC.

Je le vois, tu brûles de recevoir une semblable faveur. Eh bien, je ne te ferai pas languir... Mais qui vient si mal à propos déranger ce doux entretien ?

SCÈNE V

OSCAR, CROUSTILLAC, MADAME CROUSTILLAC.

Croustillac porte des tenailles et divers instruments de chirurgie.

CROUSTILLAC.

Voici mes instruments. Où donc est le patient ?

Oscar se cache derrière madame Croustillac.

MADAME CROUSTILLAC.

Mon frère, ne détériorez pas mon Oscar.

CROUSTILLAC.

Comment, ton Oscar ?

MADAME CROUSTILLAC, *démasquant Oscar.*

Oui, j'en fais l'aveu. C'est pour moi que ce jeune homme est ici. C'est mon inconnu. Il m'adore, il m'épouse.

CROUSTILLAC.

Il t'épouse ! Bonté divine ! Tu as trouvé un mari !...

Monsieur, enchanté de faire votre connaissance. Touchez là. (Il serre avec enthousiasme les mains d'Oscar.) Ah ! vous faites là une belle action, et vous en serez récompensé dans ce monde ou dans l'autre... Pour ne pas perdre de temps, je vais prévenir le notaire.

Il sort.

SCÈNE VI

OSCAR, MADAME CROUSTILLAC.

Pendant toute cette scène, quand les acteurs sont assis, Oscar éloigne insensiblement sa chaise de madame Croustillac, qui rapproche la sienne par un mouvement contraire.

MADAME CROUSTILLAC.

Tu le vois, cher Oscar, rien ne s'oppose à notre bonheur. Mais qu'as-tu? tu as l'air triste...

OSCAR, à part.

Attention ! Je vais verser sur son engouement une douche d'eau glacée. (Haut et s'asseyant.) Certainement, madame, vous faites luire à mes yeux une bien séduisante perspective ; mais je ne veux pas abuser de vos illusions

et j'aurai le courage, dût mon cœur en être brisé, de vous dire toute la vérité. J'ai malheureusement de tristes aveux à vous faire. Vous me croyez riche : le fait est que je l'ai été ; mais quelques folies, des spéculations de Bourse...

MADAME CROUSTILLAC.

Des spéculations de Bourse, je connais cela.

OSCAR.

Bref, je suis ruiné, complétement ruiné.

MADAME CROUSTILLAC.

Ah ! c'est dommage. Mais qu'importe, cher ami ! Une chaumière et ton cœur, c'est tout ce que je demande.

OSCAR.

J'admire ce désintéressement sublime, mais je ne saurais en profiter. Un homme ruiné qui épouse une riche héritière a l'air de faire un marché. Ah ! fi ! ce serait vilain, très-vilain.

MADAME CROUSTILLAC.

Il n'y a que cette considération qui t'arrête ?

OSCAR.

Certainement...

MADAME CROUSTILLAC.

Alors rassure-toi. Je n'ai pas le sou, pas de dot, rien

à revenir. Nos fortunes sont parfaitement équilibrées.

OSCAR, à part.

Elle appelle cela des fortunes équilibrées! (Haut.) Hélas! madame, ce n'est pas tout. Je dois encore vous avouer que ma santé est, comme ma fortune, une ruine. Des peines de cœur...

MADAME CRÔUSTILLAC.

Des peines de cœur, je connais ça.

OSCAR, à part.

Elle connaît tout, cette femme-là. (Haut.) Oui, des peines de cœur et de nombreuses indigestions m'ont complétement usé. Je suis maladif, poussif, goutteux, asthmatique, lunatique, étique, hydropique, paralytique, frénétique!

MADAME CROUSTILLAC.

Pauvre ami!

OSCAR.

Et vraiment, associer tous ces maux à tant de jeunesse, de santé, de beauté, ce serait une profanation. Je n'y consentirai jamais.

MADAME CROUSTILLAC.

Pauvre ami, tu crois m'effrayer et tu me ravis. Sache que j'ai rêvé toute ma vie le bonheur de soigner un pauvre mari malade. Pour une femme sensible, est-il un

plus beau rôle? D'ailleurs, je te le dis en confidence, j'ai aussi mes petites infirmités. Et qu'importe! Aimer un jour et puis mourir, c'est le sort des fleurs, des papillons, de tous les privilégiés de la nature. Je n'en ai jamais désiré d'autre.

OSCAR.

Tout cela est charmant; mais sérieusement, madame, vous n'y songez pas. Vous me connaissez à peine. Vous me trouvez jeune, beau, aimable. Hélas! les apparences sont bien trompeuses. L'art de mon tailleur est pour beaucoup dans ces formes élégantes qui vous séduisent.

MADAME CROUSTILLAC.

Crois-tu donc que ma beauté ne doit rien à ma couturière?

OSCAR, *exaspéré.*

Mais je suis vieux, madame, j'ai près de quarante ans.

MADAME CROUSTILLAC.

C'est le bel âge. Et moi, il y a bien des années déjà que je suis majeure.

OSCAR.

J'ai de faux cheveux.

MADAME CROUSTILLAC.

Et moi donc !

Elle détache un énorme chignon.

OSCAR.

J'ai de fausses dents, j'ai de faux...

MADAME CROUSTILLAC.

Comme tout le monde, mon ami...

OSCAR.

J'ai des dettes.

MADAME CROUSTILLAC.

Et moi aussi.

OSCAR.

J'adore le vin et les liqueurs fortes.

MADAME CROUSTILLAC.

Je ne bois jamais d'eau.

OSCAR.

J'ai un très-mauvais caractère. Je suis fantasque, je suis jaloux.

MADAME CROUSTILLAC.

Et moi donc !

OSCAR.

Mais, madame, j'ai plus que des défauts ; j'ai des vices, j'ai tous les vices.

MADAME CROUSTILLAC.

Et moi donc ! (Se reprenant.) Mon ami, je les supporterai.

OSCAR.

J'ai des bâtards ! *

MADAME CROUSTILLAC.

Et moi donc ! (Se reprenant.) Je les éleverai avec bonheur.

OSCAR, à part.

C'est de la glu, cette femme-là Il n'y a pas moyen de s'en dépêtrer.

MADAME CROUSTILLAC.

Tout ce que tu me dis, cette aimable franchise, ces aveux si délicats, tout me prouve que nous avons été créés l'un pour l'autre. Ainsi plus d'objections, et ne songeons plus qu'à l'heureux avenir qui nous attend. Mais qu'as-tu ? tu as l'air songeur.

OSCAR.

Moi, je suis ravi, je suis enchanté ; mais le bonheur m'étouffe... J'éprouve le besoin de prendre l'air...

---

* On peut retrancher cette phrase et la réponse qui suit. Nous remarquerons simplement que le sage Racine n'a pas craint de dire :

Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire.
Les Plaideurs, acte II, scène IX.

MADAME CROUSTILLAC.

Oscar, je ne te quitte plus.

OSCAR.

Un instant seulement, et je reviens.

Il se sauve.

MADAME CROUSTILLAC, le poursuivant.

Oscar! Oscar!

La scène reste vide un moment.

SCÈNE VII

OSCAR seul, puis LUCILE.

Oscar rentre essoufflé, sans chapeau, en désordre, et se laisse tomber dans un fauteuil.

OSCAR.

Ouf! je n'en puis plus!... Et me voilà encore dans cette maudite pièce. Cette maison est une caverne, un labyrinthe. Pour en sortir il me faudrait le fil d'Ariane. (Il aperçoit Lucile qui entre.) Tiens! voici Ariane.

LUCILE.

Vous êtes encore ici!

OSCAR.

Ce n'est pas ma faute. Je vous jure, mademoiselle, que je voudrais bien être ailleurs.

LUCILE.

Ce n'est pas très-aimable pour moi, ce que vou s dites-là.

OSCAR.

Ce n'est pas à cause de vous ! Figurez-vous que j'ai rencontré ici une affreuse créole qui prétend m'épouser malgré moi. J'ai eu beau lui dire que j'étais vieux, laid, ruiné, malade...

LUCILE.

Comment, monsieur, vous jouissez de tous ces avantages !

OSCAR.

Ah ! par exemple, mademoiselle, pourriez-vous croire...? Regardez-moi. C'était pour effaroucher cette femme enragée ; mais rien n'y a fait, hélas ! A tout ce que je lui disais, elle répondait : « Et moi donc, cher Oscar. J'en suis enchantée, mon ami... » Tiens, que je suis sot ! J'aurais dû lui dire que j'étais marié. C'est une idée, cela, une bonne idée ; et, si vous le vouliez, ce serait bientôt une vérité. Vous riez de mes malheurs, mademoiselle... Ah ! ça n'est pas bien.

LUCILE.

Je ris de la facilité avec laquelle vous m'offrez votre

main, comme on offre une prise de tabac; car, en réalité, je n'ai pas envie de rire. Figurez-vous que je me trouve dans une situation qui n'est pas sans analogie avec la vôtre. Moi aussi on veut me marier avec un cousin, que je connais à peine et qui me paraît... un peu fou.

OSCAR.

Il doit l'être tout à fait. Refusez-le, mademoiselle, refusez-le. Je suis sûr, en outre, qu'il est très-laid.

LUCILE, souriant en regardant Oscar.

Mais non, il n'est pas très-laid.

OSCAR.

Alors il doit être très-méchant.

LUCILE.

Il n'en a pas l'air.

OSCAR.

A moins qu'il ne soit très-bête.

LUCILE.

Je ne le crois pas... Du reste, je vais vous faire son portrait en quelques mots. C'est un étourdi qui se lance dans les aventures les plus extravagantes, ne se sert de son esprit que pour faire des sottises, gaspille sans but sa jeunesse, se donne beaucoup de peine pour chercher le plaisir, et oublie le bonheur qui l'attend à son foyer.

OSCAR.

Il me semble que je connais cet animal-là.

LUCILE.

Pour achever de peindre cet original, imaginez que, me rencontrant par hasard, il me fait la cour aussitôt, et m'offre son cœur et sa main sans même savoir mon nom, sans s'informer de ma famille ni de ma position, après avoir refusé obstinément de me voir, il y a un an, quand sa mère voulait me le faire épouser... Y êtes-vous, mon cousin ?

OSCAR.

Quoi ! ce serait.... c'est.. Ah ! ma cousine, pardonnez-moi et permettez-moi de vous dire que votre portrait est un anachronisme. Il était ressemblant l'an dernier, la semaine dernière, si vous voulez ; mais aujourd'hui il ne ressemble plus du tout. Ce... jeune homme a reconnu ses erreurs ; il n'aspire qu'à les réparer et à devenir le modèle des maris. Ne soyez pas surprise de cette subite métamorphose : c'est un ange qui l'a opérée. Les anges font des miracles.

LUCILE.

Je doute que votre portrait soit aussi ressemblant que le mien.

OSCAR.

Ressemblant ! ma cousine : c'est une photographie, sans retouche et inaltérable !

LUCILE.

Inaltérable ! Je voudrais le croire...

OSCAR.

Je le garantis pour cent ans.

Il tombe aux pieds de Lucile. Monsieur et madame Croustillac entrent.

SCÈNE VIII

OSCAR, LUCILE, CROUSTILLAC, MADAME CROUSTILLAC.

MADAME CROUSTILLAC.

Ciel !... Oscar aux pieds d'une femme !

CROUSTILLAC.

Ce jeune homme est probablement un mormon qui fait des recrues.

OSCAR.

Malédiction ! c'est la créole et son horrible frère !

LUCILE, à Oscar.

Ne craignez rien. Je réponds de tout. (A son père.) Mon

père, il est temps que cette plaisanterie se termine. Permettez que je vous présente mon cousin Oscar Jolibois, dont la mère avait demandé ma main, et qui vient ici pour obtenir votre consentement.

CROUSTILLAC.

Entendons-nous bien, jeune homme. Vous m'avez conté tant de balivernes depuis ce matin, que j'ai le droit de vous demander si cette explication est la dernière et la bonne?

OSCAR.

Un notaire, et je signe !

MADAME CROUSTILLAC.

Alors, Oscar, embrassez-moi.

OSCAR.

Comment ! elle ose encore...

MADAME CROUSTILLAC.

Comme gendre, vous en avez le droit, puisque vous épousez ma fille.

OSCAR.

Comme gendre, soit. (Il s'arrête et réfléchit.) Mais alors, madame, savez-vous que vous vous êtes indignement moquée de moi !

MADAME CROUSTILLAC.

Un peu. Nous avons joué une petite comédie...

OSCAR.

Dont j'ai été le dindon.

LUCILE.

Voyons, êtes-vous fâché du dénoûment?

OSCAR.

Fâché!... Je plane dans le troisième ciel.

MADAME CROUSTILLAC.

Et moi donc!

CROUSTILLAC.

N'allons pas si vite. Nous ne prétendons pas prendre un gendre au trébuchet... Maintenant, mon cousin, que vous connaissez la maison, s'il vous plaît de revenir nous voir, nous vous recevrons avec plaisir... (Au public.) ainsi que tous ces messieurs. (A Oscar.) Et si vous y tenez, nous pourrons causer de la question allemande?

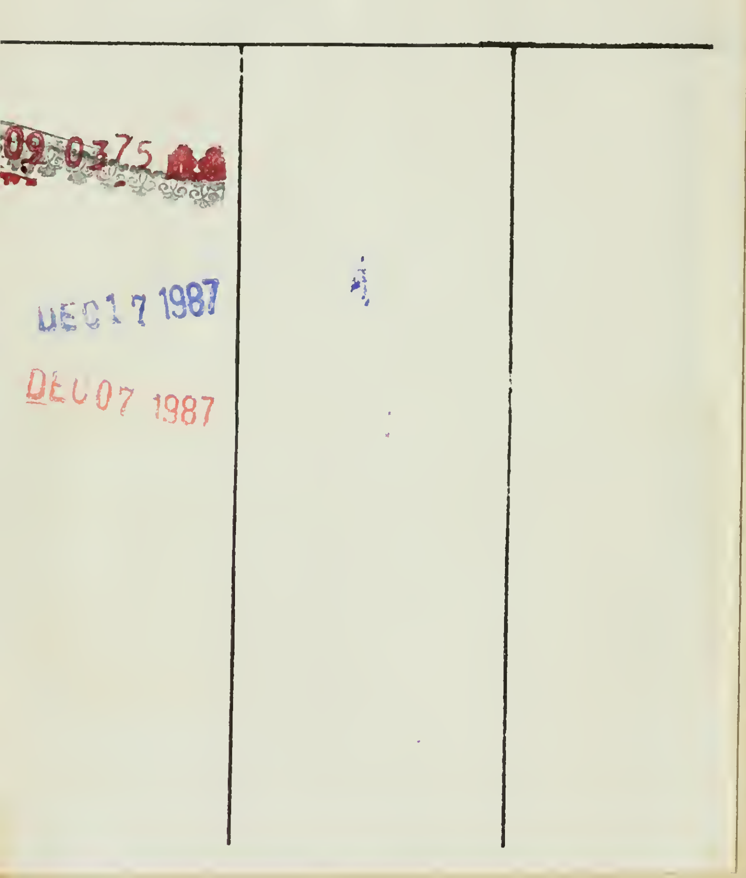
OSCAR.

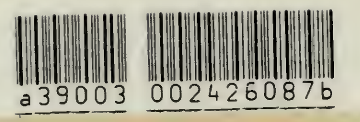
Oh! non. J'aime mieux la question matrimoniale.

FIN.

TABLE

Clichy imp. Loignon P. Dupont et Cie. Rue du Bac d'Asnière, 12.


DEC 17 1987
DEC 07 1987


a39003 002426087b

